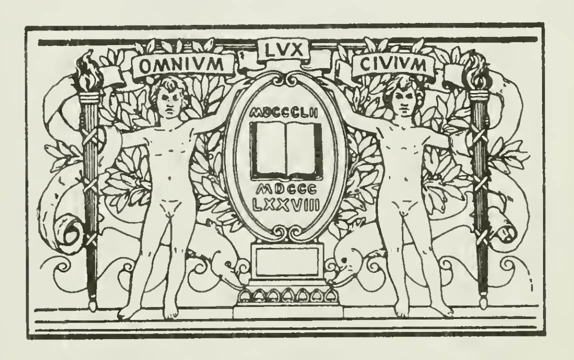



OMNIVM
LVX
CIVIVM
MDCCCLII
MDCCC
LXXVIII



LES LUMIÈRES ET LES OMBRES

DU

SPIRITUALISME



D. D. HOME

LES LUMIÈRES
ET
LES OMBRES
DU SPIRITUALISME

TRADUIT DE L'ANGLAIS, AVEC PRÉFACE PAR HENRY LA LUBERNE

« Licht mehr licht. »
GOETHE.



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1883

Freud

Nice — Imp. Anglo-Française Malvano-Mignon, rue Gioffredo, 62.

JE DÉDIE CET OUVRAGE

A MA FEMME

ET

A NOTRE BIEN-AIMÉ ONCLE

Son Exc. NICKOLAS TIMOFEIVITCH D'AKSAKOF

Parti de ce monde à Pétersbourg
le 13/25 Mars 1882

Hommage bien faible en retour des preuves constantes d'estime et d'affection qu'il m'a toujours données. J'étais fier de son amitié d'autant plus qu'il alliait à la noblesse du nom cette autre noblesse qui vient de la grandeur de l'esprit et la bonté du cœur. Qu'il veuille bien recevoir ici, de moi, l'assurance de mon éternelle reconnaissance.

D. DUNGLAS HOME.

Nice. — Janvier 1883.

PRÉFACE

Un savant illustre, M. William Crookes, joignant sa méthode scientifique à une large et haute portée philosophique, est venu démontrer qu'il existe — en dehors des lois qui régissent le monde matériel — toute une série de phénomènes d'ordre psychique ou ecténique, dont un être raisonnable ne peut admettre l'explication par l'imposture, le hasard ou l'erreur.

Ce serait une lâcheté morale de lui refuser notre témoignage, sous prétexte que les causes de ces phénomènes nous échappent, ou qu'il faut avoir recours, pour les expliquer, à la théorie dite spiritualiste.

Les phénomènes examinés par M. Crookes sont d'un caractère tel que, même à cette heure, il y a antagonisme dans son esprit

entre sa raison, qui dit que c'est scientifiquement impossible, et le témoignage de ses sens, témoignage corroboré par les sens de toutes les personnes présentes au moment des manifestations.

Force nous est donc de croire nos sens comme d'honnêtes et sincères témoins, sous peine de nous abîmer dans le doute préconisé par Phyrron et Berkeley.

Quant à admettre qu'une sorte de folie ou d'illusion serait venue fondre sur toute une réunion de personnes intelligentes, saines d'esprit partout ailleurs, qui sont d'accord sur les moindres particularités et les détails des faits dont elles sont témoins, il n'y faut point songer ; en tout cas ce serait là quelque chose de plus incroyable que les faits mêmes qu'elles attestent.

Le sujet est plus vaste qu'il ne paraît au premier abord.

Cette force est probablement possédée par tous les êtres humains, quoique les individus qui en sont doués avec l'énergie extraordinaire de M. Daniel Dunglas Home soient sans doute fort rares.

De même que dans les expériences d'élec-

tricité certaines conditions sont indispensables à la production du phénomène, de même aussi certaines précautions sont essentielles pour obtenir les manifestations spirituelles. On a fait des objections déraisonnables à la force psychique parce qu'elle ne se développe pas dans des conditions contraires dictées par des expérimentateurs qui, cependant, repousseraient avec vigueur les conditions qu'on leur imposerait à eux-mêmes pour la production de quelques-uns de leurs propres résultats scientifiques.

Les conditions requises sont, toutefois, très peu nombreuses, et elles ne portent en aucune sorte obstacle à l'observation la plus parfaite et à l'application du contrôle le plus rigoureux et le plus exact.

L'obscurité n'est pas essentielle. M. William Crookes affirme que tout ce dont il a été témoin a été produit par M. Home en pleine clarté.

Quant à l'enlèvement de corps humains, M. Crookes atteste que bien des fois ce genre de fait s'est produit en sa présence. Il y a eu au moins cent cas bien constatés à l'actif de M. Home, qui se sont produits

en présence de beaucoup de personnes différentes et des mieux connues. Rejeter l'évidence de ces manifestations, dit ce savant physicien, revient à ne tenir compte d'aucun témoignage humain, quel qu'il soit, car il n'est point de fait, dans l'histoire sacrée ou dans l'histoire profane, qui s'appuie sur des preuves plus imposantes.

Galvani disait : « Je suis attaqué par deux sectes bien opposées, les savants et les ignorants. Les uns et les autres se rient de moi et m'appellent le maître de danse des grenouilles. Eh bien ! soit. Mais je sais que j'ai découvert une des plus grandes forces de la nature. »

Ce qui était vrai de son temps, l'est encore aujourd'hui.

Notre véritable ennemi, c'est le pseudo-savant, celui qui fait profession de tout connaître, surtout s'il a un système, une théorie. Concevoir une force nerveuse n'est pas plus difficile que de concevoir *le mécanisme intime de l'atome*, et toute recherche, digne ou non de ce titre, s'exerçant sur un sujet en lequel des hommes éminents font l'aveu de croire, qui est au premier rang des ques-

tions sociales du jour, et qui compte ses adhérents par millions, a certainement autant de mérite et est aussi instructif que les investigations à coup sûr un peu hypothétiques sur *les atmosphères interatomiques et la gyration des atomes interatomiques.*

M. Daniel Dunglas Home a rempli le monde du bruit de son nom. C'est un enfant de la brumeuse Ecosse, pays peuplé de spectres et de fantômes. Il y a chez lui du barde, du prophète et du rêveur. Son visage, dont l'angle facial est anormalement développé, exprime la plus exquise douceur ; il éveille cette impression intellectuelle d'une force nerveuse dont le foyer serait dans la tête et le cœur, et qui aviverait ceux-ci aux dépens de l'économie. Dès sa plus tendre enfance, il prélude par des phénomènes extraordinaires à ses destinées futures. Il est bercé par des mains m stérieuses. A l'âge de trois ans, la seconde vue, faculté dont jouissait sa mère, se réveille chez lui : il voit mourir une petite cousine à 30 lieues, et nomme les personnes qui entourent son lit. Il paraît converser avec des êtres invisibles, et ses joujoux viennent le trouver d'eux-mêmes.

Souvent une musique céleste se fait entendre. Il quitte à neuf ans l'Ecosse pour l'Amérique, où il échangea avec un de ses camarades, du nom d'Edwin, le serment de lui apparaître après sa mort. Quelques mois après, une forme se manifeste à lui, disant : « Daniel, me reconnaissez-vous ? » Le lendemain, il apprend le décès de son ami. Une autre fois, le même phénomène d'apparition a lieu, mais cette fois, c'est sa mère qui est partie de ce monde. Bientôt les esprits envahissent la maison de sa tante où il demeure ; sa tante, croyant qu'il est possédé du démon, le chasse de chez elle. De cruels crachements de sang l'ayant obligé de quitter l'Amérique, il part pour l'Europe et s'établit à Florence, qu'il affole par l'étrangeté des phénomènes que sa présence opère. On le prend pour un sorcier. On assiège sa maison pour le massacrer. C'en était fait de lui sans l'intervention du comte Alexandre Branicki, qui le conduit à Naples, où sa faculté médianimique l'abandonne entièrement pendant une année. Il vient à Paris, donne un grand nombre de séances aux Tuileries. Les merveilles de Florence se renou-

vellent ; la chronique, chaque jour, enregistre un prodige nouveau. Il va en Russie ; les mêmes miracles se manifestent devant le Czar et la Cour. Partout il est reçu, fêté, acclamé ; les souverains, les sommités littéraires et scientifiques de tous les pays sont à même de voir et de contrôler des prodiges qui semblent empruntés aux légendes anciennes.

Il est des hommes, ou plutôt des zoophytes à figure humaine, dont l'existence n'est que végétative ; leur mission est de naître, de croître et de mourir. Retranchés dans leur *moi* absolu, ils s'inquiètent peu des autres ; les évènements roulent sur leurs âmes sans y laisser de traces ; comme les dieux d'Epicure, ils se bercent dans leur mollesse, et regardent à leurs pieds se déployer le tableau du monde. Ils ont dit : *après moi le déluge!* Que le déluge vienne, même de leur vivant, peu leur importe, du moment qu'il les respecte. *Qu'est-ce que cela me fait ?* Voilà le résumé de leur philosophie.

D'autres, au contraire, et M. Home est de ce nombre, n'éprouvent que des émotions

vives et profondes. Leur sensibilité, encore perfectionnée par l'éducation, les rend pareils à ces plantes dont les feuilles, au moindre contact, se replient sur elles-mêmes. Jadis, les payens voyaient des dieux dans chaque objet ; aujourd'hui bien des gens n'en voient plus même un dans tout l'univers. Partout, comme au temps de Constance et de Galère, partout on crie : « *Les dieux s'en vont !* » Mais tandis que la multitude se vautre dans ce chaos d'indifférence, quelques hommes placés dans une sphère supérieure, où la contagion ne peut les atteindre, fixent un regard mélancolique sur ces tableaux à soulever le cœur. Haletants d'indignation et de pitié, ils jettent des cris qui ne sont point entendus ; et ne vous méprenez pas sur les motifs de leur colère : l'amour aussi déborde à longs flots de ces cœurs inépuisables. C'est que celui qui voudrait rendre les hommes meilleurs pour les rendre plus heureux, mais qui voit reculer l'objet de son espérance à mesure qu'il le poursuit, celui-là, dis-je, ne peut s'entourer du manteau de l'égoïsme, et l'excès de sa philanthropie doit le pousser sans cesse à de nouveaux efforts.

M. Home n'est point de ceux qui ne connaissent d'autre horizon que le cercle de leur coterie. C'est un spiritualiste dans toute l'acception du terme. Une idée grande et fixe le domine. Cette idée, toujours debout dans sa tête, est comme une colonne qui soutient ce vaste édifice dont il est le prestigieux défenseur; cette idée, c'est que les dogmes de toutes les religions relèvent de la communication qui existe entre l'homme et le monde des esprits. « L'Eglise de Rome, « dit-il, a, de tout temps, admis la diversité « des dons spirituels; il en est de même de « l'Eglise grecque, qui nous en concède « davantage et est beaucoup plus tolérante « à cet égard. » Ainsi donc, il veut le ralliement de toutes les consciences à la morale chrétienne. C'est là, selon lui, que gît l'avenir de la civilisation. Alors le genre humain doublera le pas vers ce bel avenir qui, dans le lointain, se montre à nous, comme au législateur des Hébreux se montrait la terre promise.

HENRY LA LUBERNE.

LA LUMIÈRE ET LES OMBRES

DU

SPIRITUALISME

I

Croyances des peuples anciens

On retrouve encore, au milieu des temples brisés et des villes croulantes, quelques documents épars, qui attestent la grandeur des peuples disparus.

Ces pages, taillées dans le granit, témoignent aussi de quelle vive lumière, l'homme, aux premiers âges, a dû être frappé; son esprit semble imprégné d'une clarté surnaturelle — véritable émanation d'un autre monde.

Le plus simple phénomène spiritualiste qui, de nos jours, inquiète la chrétienté n'était, aux yeux du payen d'Orient, qu'une manifestation à lui familière depuis des siècles.

Toute la théogonie des temps anciens repose sur une foi commune, celle de la venue des esprits parmi nous.

Les vertus pour ainsi dire surhumaines des hommes de Chaldée, de Phénicie et d'Égypte, les plus belles actions, les plus hauts faits du Juif, du Grec et du Romain, de même que leurs crimes les plus monstrueux, ont leur source dans cette croyance.

Alors, comme aujourd'hui, cette vérité que l'homme ne peut « mourir pour revivre » mais qu'ayant une fois vécu, il vivra éternellement, cette vérité, disons-nous, a été non seulement reconnue, elle a été aussi de tout temps tournée à profit et à mal.

A côté de nobles êtres, de beaux caractères, que le commerce des purs esprits élève et ennoblit, on aperçoit les démons obéissant à d'autres démons — malignes créatures des deux sexes, de tout âge, de

toute condition — qui, poussés par la perversité du cœur ou des doctrines, travaillent sans relâche à verser le sang et à remplir le monde d'impudicité.

C'est par le commerce des esprits que la joyeuse certitude de l'immortalité s'est perpétuée jusqu'à nous, et que le sombre défilé de la mort s'est illuminé d'une gloire extraterrestre.

Mais il faut bien le reconnaître, c'est aussi par le commerce des esprits que s'est établi le rite épouvantable des sacrifices humains — l'homme cherchant à apaiser la colère de dieux imaginaires par la mort de ses frères.

Lorsque au toucher de ceux qui ne sont plus, les nuages qui nous dérobent l'avenir se furent dissipés, l'homme, à la vue de cette terre virginale qui s'offrait à ses yeux, sentit s'enflammer son imagination; les idées s'élevèrent jusqu'au sublime de la nature, et les paroles jusqu'aux idées.

Il crut voir des dieux qui marchaient devant lui.

A partir de ce jour le pouvoir des esprits

fut sans mesure, pour le bien comme pour le mal.

La vaillante petite phalange des Grecs, lorsqu'elle se mit en marche pour attaquer l'innombrable multitude des Perses à Marathon, est un exemple heureux d'effusion spiritualiste. Ce jour-là, du côté des Grecs, chaque poitrine tressaillait à l'idée que les mânes de leurs aïeux et les dieux de leur pays se pressaient autour d'eux pour les inspirer, les encourager au combat, et on lisait sur chaque figure, comme dans une page héroïque, le dédain suprême de la vie, l'âpre soif du sacrifice, et cet inéluctable amour de la patrie qui font les Décius et les d'Assas.

Par contre, aussi, lorsque ces mêmes Grecs se disposent solennellement à hacher menu, à enterrer vivants de misérables prisonniers, dans le but de se concilier des êtres pervers et à tort divinisés, nous avons un exemple funeste de cette influence spiritualiste.

Quoi qu'il en soit, nous voyons, dans l'un comme dans l'autre cas, avec quelle foi ardente l'homme primitif affirme l'existence de ce monde invisible.

Pour peu qu'un peuple soit connu, nous constatons communément que la pierre angulaire de sa théogonie est une croyance au retour de ceux qui sont morts.

On ne versait pas d'inutiles larmes sur la bière du héros, du juste, et du sage ; c'eût été témoigner qu'ils avaient à jamais disparu. Leurs mânes, au contraire, planaient après le trépas sur le pays qu'ils avaient aimé et servi ; parfois même ils se rendaient visibles à ceux qui chérissaient leur mémoire, pour les avertir d'un danger ou les mener à la victoire. Si ces apparitions se renouvelaient et si les services rendus étaient de haute portée, ils ne tardaient pas à être adorés pour des dieux.

On découvrit que les esprits étaient à même de manifester leur présence, mais seulement par l'intermédiaire de certaines personnes.

Ces personnes, qu'on appelle aujourd'hui médiums, furent dès lors investies de fonctions qui leur étaient spécialement attribuées, et le sacerdoce fut institué.

Mais comme l'homme immortel est de

tout temps ambitieux, qu'il est trop enclin ou à se laisser mener ou à vouloir mener les autres, le pasteur ne tarda pas à devenir évêque. Alors, l'appétit venant en mangeant, il aspira à être le fondateur d'un ordre religieux, à édifier quelque système de théologie ou de gouvernement. Bientôt, comme en Egypte, nous le voyons au faîte de la puissance, régissant tout, tant au temporel qu'au spirituel ; il est intronisé grand archichancelier de la terre et des cieux. Nous le voyons marcher parmi les hommes, non pas avec eux, mais à côté, voire même au-dessus d'eux ; se vêtir d'habits qui le différencient notablement de ses concitoyens ; se retrancher derrière la sainteté de son ministère ; se faire une haie vive de rites mystérieux. Parmi les êtres invisibles qui le servent, il choisit pour gardiens et pour guides spirituels ceux dont les conseils plaisent à son âme.

Il y a lieu de faire ici la part des esprits purs et des esprits impurs.

Ces autels, qui dégouttent de sang humain et que nous retrouvons dans tous les

pays ; ces prisonniers de guerre massacrés sans pitié, en guise d'offrandes agréables aux dieux ; ces temples souillés par le libertinage, le vice éhonté, la cruauté systématique ; toutes ces horreurs et bien d'autres encore peuvent laisser dans l'esprit une impression fausse qu'il importe de dissiper.

Dans les rapports qui se sont établis entre le monde visible et le monde invisible, il y a eu des abus dont les esprits ne sont pas plus exempts que les hommes.

Et d'abord, les êtres pervers qu'on adorait autrefois comme des dieux, étaient-ce réellement des démons ?

Si par démons l'on entend des êtres humains dépravés au suprême degré, alors assurément bon nombre parmi ces dieux méritent cette qualification.

Tout fait supposer que les messagers de Dieu — ces princes d'un autre univers — veillaient avec un soin jaloux sur les meilleurs d'entre les enfants de la terre, et qu'ils se mettaient, alors comme aujourd'hui, en rapport constant avec eux.

Mais, pour établir ce rapport, le médium était indispensable.

Or, le plus souvent, cet intermédiaire était ambitieux ou dépravé, quand il n'était pas l'un et l'autre. Dédaigneux de se voir attribuer le rôle effacé de serviteur auprès des esprits, le médium eut l'outrecuidance de leur vouloir commander en maître. Les exhortations restèrent sans effet. Les avertissements furent méprisés. Alors, détournant leurs regards de la terre, qu'ils semblèrent un instant avoir à jamais abandonnée, les esprits se retirèrent au-delà des limites qui circonscrivent leur immuable sérénité.

Aussitôt le mal fit irruption.

De beaux esprits perfides, qui conseillaient d'agréables choses, et qui, tout en paraissant se plier aux moindres désirs de leurs victimes, les tenaient fermement endoctrinées au service du mal, régnèrent en souverains sur le reste des hommes.

Ils poussèrent plus loin leur impénitente malignité.

Habitants des ténèbres, ils tramèrent les plus noires perfidies dans l'intention de rendre accessible à certaines âmes encore de la terre et gangrenées d'une lèpre aussi

profonde que la leur, le royaume des clairs esprits.

Grâces à ceux qui semblaient être leurs maîtres et qui, de fait, n'étaient que leurs serviteurs — les ministres de la religion — chaque peuple se vit peu à peu détourné du culte d'un seul Dieu pour aboutir au culte de la créature. La tradition de leurs faux dieux est venue jusqu'à nous. On nous les dépeint à l'image de l'homme, avec les passions et les attributs de la démonialité. C'était un point cardinal de toute croyance théogonique que le sang versé pouvait seul détourner leur colère. On édicta, contre ceux qui offensaient ces pseudo-divinités, des pénalités terribles, tant en ce monde que hors. Les peuples du midi, d'un caractère mobile et léger, se représentaient la peine qui les attendait après cette vie comme une sorte d'emprisonnement dans la nuit et le silence éternels; chez les peuples plus sévères du nord, c'était une vision de visages suppliants qui regardaient du fond d'une tombe embrasée. Les infamies qui souillent notre siècle, les doctrines qui enlèvent à l'amour ce qu'il a de sublime et

de caressant pour y substituer la dégradante image de la luxure, tous les faux principes dont nous avons tant de peine à nous défaire, étaient habilement prônés par ces déités terrestres, inculqués dans leurs temples avec force préceptes et exemples à l'appui, et disséminés au sein des peuples qui arrivaient, à travers les souffrances et les crises, aux convulsions de l'agonie.

L'histoire dit trop ce qu'était la société il y a deux mille ans.

Le bien, cette perfection de l'être, semblait s'être enfui de la terre avec les purs esprits. On ne voyait partout que les serviteurs du mal. Les temples et leurs dieux — fléaux plus redoutables que la guerre, la famine et la peste — étaient un outrage à la face du ciel, car le meurtre et des iniquités sans nom s'y voyaient journellement. Le plus grand nombre acceptait, comme de tout temps, les divinités qui leur étaient offertes, et, soumis, recherchaient le mal et négligeaient le bien. Quelques-uns, doués d'intelligence et de réflexion, se rendaient bien compte de ce fait que, vivants ou non, les êtres auxquels le peuple élevait des tem-

ples n'étaient pas des dieux, et que, loin d'être les créateurs de l'univers, c'étaient des monstres de l'imagination ou des créatures d'une nature inférieure. Mais, crainte d'ennuis ou de pis encore, ils se retranchaient dans une espèce d'épicurisme qui, même dans sa pureté primitive, effaçait l'idée du devoir. Indifférents à tout, ils regardaient à leurs pieds se dérouler le tableau du monde.

Le mal ne tarda pas de revêtir une forme repoussante.

Lorsque les Romains étaient à l'apogée de leur gloire, l'homme était arrivé au périgée de la morale et du bonheur.

A cette heure sombre les forces vives du bien se mirent de nouveau en mouvement, et le monde invisible manifesta encore une fois sa présence.

Aussi, que voyons-nous ?

Sur une terre couverte d'opprobres, énervée par les passions et bouleversée par les luttes ; sur un peuple qui, sans vergogne, affiche les vices les plus honteux ; sur une nation où le bûcher, la croix et les verges,

sont à l'ordre du jour, et où l'homme met son orgueil à être le plus inhumain envers son semblable ; au siècle de Tibère, Caligula, Néron, — de Messaline, Agrippine, Locuste, — nous voyons tout à coup s'élever, pure et sereine, cette douce flamme du christianisme qui projette au loin, sur le néant des choses humaines et par-delà les horizons visuels, l'aube immense de sa vivifiante et fécondante clarté.

Fondée dans le miracle, attestée par les prodiges, portée aux extrémités du monde par des apôtres dont le doigt guérissait les malades, faisait se redresser les paralytiques et les mourants, et dont les yeux avaient entrevu la radieuse lumière de l'Irrévélé, la religion du Christ et son code sublime ne tardèrent pas de conquérir à eux toutes les nations. Bravant la méchanceté des hommes, le Nazaréen nous a démontré par des preuves brûlantes que l'échelle de Jacob n'est qu'une pâle image de cette échelle immortelle sur laquelle de tout temps montent et descendent les ombres des trépassés.

A l'aurore des âges le monde visible, avons-nous dit, était en rapport avec le monde invisible. Nous en voyons la preuve dans les annales fragmentaires des peuples anciens, où le fait transparaît en plus d'un endroit.

Parmi les quelques rares légendes se rapportant au peuple mystérieux des Etrusques, il en est une qui leur attribue le culte de la magie et le pouvoir de ressusciter les morts.

Une race congénère et non moins mystérieuse, les Phéniciens, croyait fermement aux esprits bienfaisants et malfaisants, et à l'évocation de ceux-ci par des rites terribles et compliqués.

D'autres peuples, dont la théogonie ne nous est parvenue que par bribes — les Scythes, les Gaulois, les Teutons, les Sarmates — semblent avoir partagé cette croyance générale. En France et dans la Grande-Bretagne, les druides connaissaient à n'en pas douter, le phénomène de la clairvoyance et celui du magnétisme animal ; ils se livraient à l'extase, et cherchaient à scruter l'avenir par le moyen des visions.

L'Egypte, l'Assyrie, la Chaldée et la Perse, la Grèce et Rome, l'Inde et la Chine, sont des peuples dont les annales transluisent les vérités du spiritualisme.

S'il n'est guère possible de construire, avec les restes imparfaits des vieilles chroniques, un récit dont le poids égal en certitude celui que fournissent les riches matériaux des temps modernes, il en reste assez, toutefois, pour étayer l'authenticité de cette partie de notre travail.

Nous nous efforcerons de démontrer que les faits reçus avec la plus opiniâtre incrédulité au dix-neuvième siècle étaient des lieux communs déjà au premier siècle et peut-être bien antérieurement à l'ère chrétienne. La foi aux choses surnaturelles caractérise les plus puissantes intelligences de ces âges reculés. Parmi les croyants au spiritualisme, nous voyons figurer les géants de la pensée, — Homère, Hésiode, Pindare, — Alexandre et César, — Virgile et Tacite, — Cicéron, Sénèque, Pline, Plutarque, — et cent autres.

Après avoir indiqué le rapport d'identité

entre les phénomènes spiritualistes du présent et ceux du passé, nous appellerons l'attention de chacun sur ce fait significatif, c'est que le démon du mal, lors de sa première irruption, fut annoncé par un nuage précurseur qui, tout d'abord gros comme la main, ne tarda pas d'envahir l'horizon spirituel tout entier.

C'est ce qui arrive aujourd'hui.

II

L'Assyrie, la Chaldée, l'Egypte et la Perse

Les années sans nombre qui se sont écoulées depuis que Ninus partagea son sceptre avec Sémiramis, et que le premier mage monta au sommet de la tour de Bel, ont enseveli, on peu s'en faut, l'histoire du royaume d'Assyrie — le plus puissant du monde ancien.

Les recherches de Layard et de Smith ont, il est vrai, ajouté à nos connaissances relativement à cet ancien peuple. Ninive, déterrée, offre ses peintures et ses sculptures, où nous déchiffrons son passé. Nous y voyons la représentation de ses puissants guerriers assyriens — la terreur des nations

environnantes — et jusqu'aux portraits des hommes qui dévastèrent l'Egypte et menèrent en captivité les dix tribus d'Israël.

Mais, si formidable qu'ait été la soldatesque assyrienne, les prêtres ou interprètes sacrés détenaient une puissance bien autrement terrible. Ils formaient de véritables collèges sacerdotaux, et se transmettaient leurs secrets et leur science oralement, de génération en génération, en sorte que la théologie astrologique formait en Assyrie le patrimoine de certaines familles. On avait pour eux le plus grand respect, parce qu'ils s'adonnaient à la pratique de la divination et qu'ils savaient lire dans l'avenir.

Nos renseignements augmentent au moment du démembrement de l'empire d'Assyrie. C'est à cette époque qu'il faut rapporter un cas épouvantable de puissance spirituelle, que les Hébreux ont consigné dans leurs annales. Nous apprenons en effet qu'un ange passa silencieusement au-dessus du camp assyrien et qu'il anéantit en une seule nuit l'armée entière de Sennachérib, c'est-à-dire cent quatre-vingt mille hommes.

Si nous en croyons Hérodote, Diodore de

Sicile, et autres historiens, l'influence exercée par les mages chaldéens était toute-puissante à Babylone. L'étude approfondie de toutes les connaissances humaines semble avoir été leur apanage exclusif. Ils tenaient dans l'Etat babylonien une place égale à celle des magiciens au pays d'Egypte. Ils dirigeaient les jeunes à leur entrée dans la vie ; ils préparaient les vieillards à franchir les portes d'ivoire de la mort. L'avenir était leur étude préférée. Aussi avaient-ils fini par établir ce qu'ils regardaient comme un système complet de divination. Ils s'astreignirent à une contemplation journalière du firmament et découvrirent ainsi plus d'une des lois qui le régissent. Les astronomes modernes reconnaissent des prédécesseurs dans les astrologues de ces temps anciens, esprits inquiets qui, du haut de la tour de Bel, fouillaient chaque nuit les splendeurs du ciel assyrien. Et alors même que le colosse babylonien s'écroula sous les traits du Mède, le mage survécut. Depuis l'ère de Cyrus jusqu'à celui de Darius qu'Alexandre soumit, le mage avait été tout-puissant à Babylone et celui-ci fit

encore au héros macédonien une des plus curieuses prédictions que l'on connaisse.

A 300 stades de la grande ville, Alexandre fut arrêté par une députation de mages, qui l'avertirent de ne pas entrer à Babylone, les dieux ayant décidé qu'une fois dans les murs, il allait infailliblement mourir. Cette prophétie émut à tel point le conquérant d'Asie, que tout en voyant ses meilleurs amis dans Babylone, lui-même campa à une portée de 200 stades en dehors des murs. Mais les philosophes grecs qui l'accompagnaient, les disciples sceptiques d'Anaxagore, lorsqu'ils se trouvèrent en la présence du roi, se moquèrent si spirituellement de la chose, qu'ils effacèrent momentanément dans l'esprit du monarque tout respect pour la sagesse des Chaldéens. Alexandre entra à Babylone, et quelques mois après, il se coucha pour ne plus se relever.

Plusieurs autres présages avaient annoncé la disparition prochaine de ce royal météore. Peu de temps après les magnifiques funérailles qu'il fit à son favori Héphestion, un Babylonien qu'on avait mis en

prison, fut trouvé par le roi habillé du costume royal et assis sur le trône. Alexandre, étonné, demanda à l'intrus qui l'avait poussé à commettre cet acte audacieux. L'homme répondit simplement qu'*il ne savait pas comment il se trouvait là.* Les devins opinèrent qu'il fallait mettre cet homme à mort, ce qui fut fait ; mais l'augure n'en pénétra pas moins bien avant au cœur du belliqueux monarque.

A quelque temps de là, il mit à la voile avec une flottille pour visiter le port de Babylone. Une tempête survint, et le vaisseau d'Alexandre se trouva séparé du reste de la petite flotte. Après avoir été battu des vents pendant plusieurs jours, l'équipage parvint à prendre refuge au fond d'une anse envahie par les arbrisseaux. Au moment d'aborder, la couronne du roi fut enlevée de son front par une des branches faisant saillie sur la rive, et projetée dans les vagues. Un matelot plongea du vaisseau et recouvra l'ornement, mais il dut s'en coiffer pour mieux nager au retour. Les Chaldéens et surtout Alexandre regardèrent ce deuxième pronostic comme de plus

mauvais augure encore. On lui conseilla d'offrir des sacrifices aux dieux. A une fête donnée à l'occasion des rites proposés, le conquérant but d'un trait une large coupe pleine de vin; il chancela, soupira, et parut envahi tout à coup d'un malaise irrémédiable. On le mit sur sa couche où il ne tarda pas à rendre l'âme.

Deux jours auparavant, Calanus, un philosophe hindou, au moment de monter sur son bûcher funéraire, avait annoncé à Alexandre que celui-ci eût à se préparer pour le suivre bientôt au royaume des ombres.

L'Egypte partage avec la Chaldée l'honneur d'avoir possédé la plus ancienne philosophie. Il est difficile de décider entre ces deux peuples, tant de siècles se sont écoulés seulement depuis leur décadence. L'ensemble des preuves semblerait indiquer l'Egypte comme la plus anciennement civilisée. D'autre part, l'historien Zonaras assure que les Egyptiens tiennent leur cosmogonie des Chaldéens, mais cette assertion est contredite par les recherches des modernes. En

tout cas, l'on peut dire, sans crainte d'être démenti, que les prêtres d'Egypte étaient les mieux instruits et les plus magnifiques de l'antiquité. En dignité, ils égalaient leurs frères de la Chaldée ; ils les surpassaient en sagesse. Ce qu'étaient leurs temples, les ruines formidables de Karnak, la ville des autels, sont encore là pour l'attester. Les avenues de sphinx s'étendent sur une longueur de plusieurs kilomètres ; le désert est jonché de colonnes dont la masse solide ne s'est vue chez aucune autre nation. Au fond de ces temples gigantesques se cachait une somme de connaissances, une sagesse, dont seulement quelques parcelles, malgré la vigilance des gardiens, ont pu être rapportées chez eux par des gymnosophistes grecs et incorporées dans leur merveilleuse philosophie. La splendeur du peu que nous avons, nous fait à juste titre regretter la perte irréparable de semblables doctrines. Chérémon, qui fut bibliothécaire d'Alexandrie, et qui se livra particulièrement à la connaissance des antiquités égyptiennes, leur rend cet important témoignage « qu'éloignés des affaires et des soins de ce

monde, ils se tenaient toujours renfermés dans leurs temples, où ils n'étaient occupés qu'à chercher la cause et la nature des choses, que le temps qu'ils ne consacraient pas aux cérémonies sacrées, ils l'employaient aux études, et qu'ils étaient si occupés à faire des découvertes et des expériences qu'ils passaient les nuits à ces sortes d'exercice. » Nul doute que la caste sacerdotale des Egyptiens n'eût un dépôt des plus vastes connaissances, fruit de l'expérience des âges, du besoin de soutenir un ascendant fondé en grande partie sur la supériorité des lumières, et des loisirs qu'une vie exempte de tous les soins vulgaires livrait aux méditations du génie. De là ce concours d'étrangers, de philosophes grecs surtout, avides d'aller puiser la science égyptienne à sa source antique. C'est là la plus haute preuve que l'on puisse alléguer en faveur de la réalité des lumières attribuées par les anciens aux Egyptiens.

Malheureusement, au lieu de chercher à répandre leurs connaissances dans le corps du peuple, ils se les réservaient avec jalousie. Ils vivaient entre eux, loin du monde;

ne se montraient aux foules qu'aux jours de solennités publiques. Ils ne faisaient part de leurs connaissances qu'à ceux de leur caste, et il fallait que les étrangers, en outre qu'ils fussent de classe sacerdotale dans leurs pays, se fissent encore initier à leurs mystères avant d'y participer. C'est ainsi qu'un petit nombre d'hommes éclairés, dans tous les grands empires de l'Orient, détiennent la science et la sagesse des temps ; seuls, ils possèdent la lumière, qui disparaît avec eux, et ils laissent le monde extérieur en proie aux ténèbres, à la plus noire ignorance. Quant au reste de la nation, ils l'envisagent comme autant de bêtes de somme, comme des êtres bons tout au plus à adorer des singes ou des scarabées. Ce sont des jouets aux mains des nobles et des mages.

Dans le temple, au contraire, règne une activité intellectuelle sans égale. Les fresques, les peintures murales que Denis et Montfaucon ont copiées, prouvent que le magnétisme et la clairvoyance leur étaient connus, à ces magiciens d'Egypte, qu'ils se mettaient en rapport avec le monde des es-

prits et pratiquaient l'art de guérir par l'intervention de ceux-là. On plaçait dans le temple des tableaux retraçant les plus merveilleuses cures, et ces cures semblent, pour la plupart, avoir été obtenues par le moyen de l'extase somnambulique, où l'opération des esprits se fait sentir pour une proportion au moins égale à celle des hommes. Pour déterminer l'extase, on avait recours aux encens et aux doux accords de la lyre. Dégagée, pour ainsi dire, de son enveloppe charnelle, l'âme se mettait en rapport avec le monde spirituel. « Les mages d'Egypte assurent, dit Hérodote, que, grâce à ce moyen, le roi Rhampsinit descendait au royaume des morts, conversait avec les dieux et remontait ensuite au grand jour. »

Pythagore alla en Egypte pour y puiser aux sources vives de la sagesse et ajouter aux connaissances qu'il avait acquises dans son pays. Il dut passer d'un temple à un autre et subir pendant vingt-deux ans les plus dures épreuves. Ce n'est qu'au bout de ce nombre d'années qu'il put enfin pénétrer les derniers mystères. Il revint en Grèce

pour être le martyr des vérités spirituelles dont il émerveillait ses concitoyens. Délos, Sparte, Elis et Crète le rejetèrent tour à tour. On le regardait partout comme un fou. Il visita l'Italie, puis erra par cette magnifique colonie de la Grande-Grèce, faisant des miracles et enseignant partout où il passait : à Crotone, à Rhégium, à Métaponte. Le sort réservé à tout prophète fut le sien jusqu'au bout. A Crotone, la foule brûla son école, et quarante néophytes périrent dans les flammes. A Métaponte, harcelé par ses ennemis, qui en voulaient à sa vie, il s'enferma dans le temple des Muses, où on le laissa mourir de faim.

Mais ses doctrines, fruit des longues années passées en exil auprès des Egyptiens, nous ont été transmises. Nous y trouvons cette théorie de la métempsycose qu'il apprit chez eux. Il nous la donne telle qu'elle est enseignée dans les livres sacrés d'Hermès Trismégiste. D'après cette étrange métaphysique, ébauche imparfaite du dogme de l'immortalité de l'âme, le principe vital passe à la mort dans quelque autre corps. C'est la conception d'une autre vie encore

mêlée d'un alliage d'erreurs. Les disciples de Pythagore enseignèrent que l'esprit, lorsqu'il est affranchi des liens du corps, va dans l'empire des morts attendre dans un état intermédiaire d'une durée plus ou moins longue, puis ensuite animer d'autres corps d'hommes ou d'animaux, jusqu'à ce que le temps de sa purification et de son retour à la source de la vie soit accompli. On passait trois mille ans dans ce purgatoire anticipé; après quoi, si la purification s'était complètement effectuée, on remontait auprès des dieux immortels, au séjour des bienheureux. Dans les derniers siècles de cette probation posthume, l'âme élisait domicile dans le corps d'un animal d'une espèce tenue par les Egyptiens pour particulièrement sacrée. C'est ainsi que le chat représente un esprit touchant de fort près à la félicité éternelle ; un scarabée y touche peut-être de plus près encore. Pythagore, lui, enseignait la même religion, mais atténuée, expurgée, modifiée ; ses disciples renchérirent si bien sur la vieille doctrine égyptienne qu'elle finit par tomber sous le ridicule suscité par ses propres

absurdités. Notre siècle, paraît-il, a vu la résurrection de cette étrange folie. Dans une autre partie de ce travail, nous aurons soin d'appeler l'attention sur la croyance d'une secte qui, sous le nom de réincarnationnistes, s'est avisée de reprendre en sous main le système pythagoricien, et, tout en écartant les animaux, de revêtir ce dogme antique d'un vernis moderne. Cette fantaisie, que répudie le sens commun, a été d'ailleurs réprouvée par son auteur, Allan Kardec, dans une communication d'outre-tombe qui clôt le débat, de l'aveu même de ses partisans.

Nous sommes mieux renseignés à l'égard des oracles de la Grèce que nous ne le sommes à l'égard de ceux d'Egypte. Le plus fameux d'entre ceux-ci fut le temple de Jupiter-Ammon. Perdu au fond des sables du désert lybien, était-ce bien un oracle égyptien ? Le Macédonien, à l'apogée de sa puissance, y alla consulter la divinité. Nous ne savons rien, quant à la question qu'il lui posa, ni quant à la réponse qu'il en reçut ; mais celle-ci dut être favorable, car il fit au temple des dons magnifiques. Les Grecs

nous ont transmis quelques-unes des prédictions attribuées à ces oracles, parmi lesquelles il y en a deux qui méritent d'être rapportées.

Lorsque Séthos, prêtre de Vulcain, succéda à Anysis au trône d'Egypte, il fut terrifié à l'approche de ce formidable Sennachérib, dont l'invasion en Judée devait être si inopinément arrêtée par le ciel.

Abandonné de sa tribu guerrière, Séthos se réfugia dans le temple de Vulcain, et implora contre les Assyriens l'aide de la divinité qu'il avait servie. Comme il se tenait devant l'idole, il eut une vision dans laquelle Vulcain lui parla pour l'encourager et lui dit : « Ne crains rien, Séthos, je combattrai pour toi. » Alors Séthos, reprenant courage, marcha à la rencontre du redoutable fils de Salmanasar, suivi par le rebut de son peuple. A la vue de cette foule, l'Assyrien se prit à rire, escomptant à fort peu le prix de la victoire. Mais le matin du jour fixé pour le combat, Sennachérib dut s'avouer vaincu avant d'avoir frappé un seul coup. La nuit des milliers de rats étaient venus dévorer les cordes des arcs et les carquois dans le

camp des Assyriens, de sorte que l'armée entière se trouvait à la merci de l'ennemi. Aussi la victoire des Egyptiens fut-elle aussi facile que complète.

Voici la seconde prédiction. Hérodote raconte qu'à la mort de Séthos, douze rois régnèrent dans les différentes provinces de l'Egypte. Un oracle prédit que celui des douze qui, dans le temple de Vulcain, verserait une libation dans un vaisseau d'airain, celui-là expulserait ses rivaux et régnerait seul à leur place. A l'occasion d'un sacrifice, Psammétique, l'un des douze, se trouvant dépourvu de la coupe d'or habituelle, remplit de vin un casque d'airain et fit sa libation. Alors les autres rois le bannirent aux marais de la côte. Brûlant d'indignation, il consulta l'oracle sur ce qu'il avait de mieux à faire pour venger cette injure. « Sa vengeance, lui fut-il répondu, aurait lieu quand des hommes d'airain sortiraient de la mer. » Psammétique crut à une raillerie. Peu après, toutefois, des pirates couverts d'armures en cuivre vinrent d'Ionie et de Carie en Egypte. Psammétique prit à sa solde ces étrangers, et s'étant fait, grâce à eux, seul

monarque des Egyptiens, la prédiction se trouva assez singulièrement réalisée.

Mais laissons là les splendeurs un peu sombres de la race qui bâtit les pyramides, et passons à Zoroastre, en Perse. Avant même l'arrivée de ce puissant iconoclaste, l'histoire de son pays révèle d'intéressants rapports avec le monde invisible. Tant en Perse que chez les Juifs, Cyrus, qui subjugua l'Asie, fut annoncé et soutenu par des oracles. Astyage, son grand-père, vit, en songe, sortir du sein de sa fille Mandane, une vigne qui couvrait toute l'Asie. Les mages expliquèrent ce songe en disant que Mandane aurait un fils dont la puissance s'étendrait sur tous les royaumes d'Orient. Dans la crainte de se trouver lui-même parmi ceux qui seraient dépossédés, Astyage, en homme prudent, donna sa fille, non à un prince des Mèdes comme c'était la coutume, mais à Cambyse, homme de grande maison parmi les siens, mais dont il ne s'inquiétait point, estimant que le premier des Perses ne valait pas le dernier des Mèdes. Il vit en songe une seconde fois la

vigne qui couvrait l'Asie, et qui, au dire des interprètes, indiquait la venue d'un grand conquérant dont le pied foulerait toutes les nations. Le roi résolut alors de détruire le fruit de ce mariage, sitôt que l'enfant serait né. Cyrus naquit. Le roi manda aussitôt Harpagus, son parent et le premier de ses capitaines, et lui remit l'enfant pour le mettre à mort. Mais Harpagus, à qui répugnait pareille besogne, envoya l'enfant pour être élevé loin de la cour, dans les montagnes de la Perse. Arrivé à l'âge adulte, Cyrus ne manqua pas de donner raison aux devins, car il déposa Astyage, et régna sur la Perse et la Médie à sa place. Il vainquit Crésus, roi des Lydiens, et, renversant l'empire de Babylone, permit aux Juifs captifs de retourner en Palestine. Josèphe explique cette délivrance des Juifs à Babylone en disant que les captifs mirent sous les yeux de Cyrus le quarante-cinquième chapitre d'Isaïe, où se trouve la prophétie concernant ce prince. Voici cette prophétie : « Ainsi a dit l'Eternel à son oint, à Cyrus, que j'ai pris par la main droite, afin que je renverse les nations devant lui, et

que j'ôte la force aux rois, afin qu'on ouvre devant lui les portes, et qu'elles ne soient point fermées : j'irai devant toi, et je dresserai les chemins tordus ; je romprai les portes d'airain, et mettrai en pièces les barres de fer ; et je te donnerai les trésors cachés, et les richesses les plus secrètement gardées, afin que tu saches que je suis l'Eternel, le Dieu d'Israël, qui t'appelle par ton nom. Pour l'amour de Jacob, mon serviteur, et d'Israël, mon élu, je t'ai appelé par ton nom, et je t'ai désigné, bien que tu ne me connusses point. »

Cyrus, ajoute Josèphe, lorsqu'on lui eut fait voir cette prédiction, et celle non moins remarquable que renferme le vingt-huitième verset du chapitre précédent : « C'est lui qui dit de Cyrus, c'est mon pasteur ; il accomplira toute ma volonté, en disant à Jérusalem : *Tu seras rebâtie* et au temple : *Tu seras fondé ;* » Cyrus, disons-nous, reconnut que le Jéhovah des Hébreux était bien le Dieu des nations, et qu'il recevait le sceptre du monde de sa main.

La fin de sa carrière, à ce puissant conquérant, ne fut pas non plus exempte de

prodiges. Sur le point d'envahir la Scythie, il rêva que Darius, le fils d'Hystaspe, se tenait devant lui avec des ailes éployées aux épaules, dont l'une couvrait l'Europe, et l'autre l'Asie. Croyant que les dieux l'avertissaient ainsi d'un complot contre son trône, il renvoya Hystaspe en Perse pour veiller sur Darius jusqu'à son retour. Mais, quoique en effet le fils d'Hystaspe devait lui succéder, aucune conspiration ne s'était produite. La vision lui avait été accordée pour l'admonester de sa fin prochaine. Il fut vaincu et tué dans une bataille contre Tomyris, reine des Messagètes, et le sceptre persique échut à Cambyse, son fils. A la mort de Cyrus, l'empire fut en proie à l'anarchie, et Darius, poussé par des présages, se mit en avant pour contester le trône. Renversant son rival Smerdis, il se vêtit de la pourpre impériale, et inaugura un règne d'une prospérité sans exemple dans les annales de son pays.

Au temps de ce même Darius surgit Zarathustra, *l'étoile d'or* de la Perse.

Zoroastre fut le plus grand réformateur de l'antique Orient. Par deux lignes d'ancê-

tres incontestées, celle de sa mère Dogdo et celle de son père Porochasp, il descendait des anciens rois de son pays. Porochasp, dit la tradition, était un descendant de ce Djemschid, le fameux embellisseur d'Istakhar qu'Ormuzd doua de la puissance créatrice, et qui, d'après les légendes persanes, était le cinquième de la lignée de Noé. Les Orientaux racontent de merveilleuses histoires quant aux présages qui précédèrent et suivirent la naissance du grand mage. Sa mère enceinte de lui, eut un rêve où elle vit un être glorieux comme Djemschid repousser les djinns ou devs avec un écrit sacré qui les mit tous en fuite pleins de terreur. Ce songe, suivant l'explication qui en fut donnée à Dogdo par un mage, signifiait qu'elle allait être favorisée entre les mères par la naissance d'un fils auquel Ormuzd ferait connaître ses lois, et qui les transmettrait à son tour à tous les peuples de l'Orient. Toutes les puissances du mal devaient se liguer contre lui. Après bien des peines et des périls sans nombre, le prophète serait appelé à chasser comme paille ses adver-

saires devant lui, et recevoir, même en son pays, les plus hautes dignités. Un roi viendrait qui recevrait ses écrits sacrés comme parole de vérité, et en ferait la base des lois de la Perse ; partout devait prévaloir la nouvelle religion ; Zoroastre irait se mettre à côté d'Ormuzd au plus haut du ciel, et ses ennemis seraient précipités avec Ahriman dans les enfers.

Effrayés par l'oracle, quelques mages, qui craignaient que le nouveau prophète ne détruisît leur ordre, se concertèrent pour le tuer à sa naissance. Darius, dont ces mages avaient l'oreille, écouta leurs mauvais conseils, et se mit à la recherche de l'enfant. Il trouva l'objet de sa haine ; mais moins heureux qu'Hérode, ayant levé son sabre pour frapper le futur prophète, son bras se dessécha jusqu'à l'épaule, et il s'enfuit plein d'angoisses et d'épouvante. Déçus en cette occasion, les mages complotèrent à nouveau le meurtre de l'enfant. Cette fois ils ne chargèrent personne du soin de la besogne. Ils allumèrent un grand feu et y jetèrent le petit Zoroastre qu'ils avaient dérobé à sa mère. Dogdo s'étant mise à la recherche de

son fils le trouva tranquillement étendu sur sa couche embrasée, comme en un berceau, et le rapporta sain et sauf à la maison. A mesure qu'il grandissait on essaya à maintes reprises de le faire périr. On le mit devant un troupeau de taureaux sauvages, on le jeta aux loups, on mit du poison dans sa nourriture. A travers toutes ces épreuves, les esprits auxquels le futur législateur avait été consacré veillèrent constamment sur lui. A trente ans il se mit en devoir d'accomplir sa mission. Quittant sa ville natale, il s'en alla vers la cour d'Iran ; mais averti en songe d'une attaque qu'ensemble les mages et les devs lui réservaient, il se détourna de sa route et se réfugia dans les montagnes d'Albordi. Là des choses que l'œil n'avait jamais vues lui furent révélées. Il monta au plus haut du ciel, et vit Ormuzd dans tout l'éclat de sa gloire, entouré des milices célestes. On lui donna une nourriture douce comme le miel, et lorsqu'il en eut mangé, ses yeux se dessillèrent, et il vit tout ce qui se passait dans le ciel et sur la terre. Les ténèbres du futur devinrent pour lui claires comme le jour. Il apprit les secrets intimes

de la nature, les révolutions des mondes, l'influence des étoiles, la grandeur des six principaux anges de Dieu, la félicité des béatifiés, le sort terrible réservé aux pervers. Il descendit aux enfers, et contempla face à face l'infernal Ahriman, dieu de la mort, de la misère, et de la nuit. Enfin, lorsqu'il eut reçu des mains d'Ormuzd l'évangile divin qui devait illuminer l'Orient, il fut chargé de revenir sur la terre et de faire connaître les préceptes du livre à toutes les nations. Un feu céleste lui avait été remis pour être entretenu, comme symbole de la gloire de Dieu, dans chacune des villes qui accepteraient ses enseignements.

Placé à nouveau sur les montagnes d'Albordi ou Balkan, Zoroastre dans une caverne éleva un autel au Créateur et y alluma les premières flammes du feu sacré. Se remettant en voyage, une foule de mages et de devs furieux l'assaillirent, cherchant à détruire le Zend-Avesta — évangile qu'Ormuzd avait commis à sa garde. Quelques versets du livre sacré qu'il prononça suffirent pour les mettre en fuite. Il continua son voyage vers Balkh, et comme on refusa de l'admettre

en présence du roi, il fendit en deux le plafond du palais, et descendit au milieu de la cour. Tous, à l'exception du roi, s'enfuirent épouvantés. Le roi les fit revenir, et Zoroastre, entouré de mages et de courtisans, exposa en termes éloquents les doctrines qu'il avait pour mission de propager. Les magiciens qui se trouvaient là essayèrent alors de le confondre, mais le prophète, à toutes leurs questions, répondait avec la plus grande aisance, résolvait les problèmes les plus abstrus de leur science, et ne s'embarrassait nullement des sophismes auxquels avaient recours ses adversaires dans cette mémorable discussion. Là-dessus le monarque se déclara ouvertement pour la nouvelle religion, exemple que suivirent les gens de sa cour, pour la plupart. Toutefois les mages et beaucoup de Perses enragèrent à l'idée qu'un seul réformateur entreprenant et heureux eût ainsi révolutionné des croyances qui remontaient à une antiquité pour ainsi dire immémoriale. Longtemps encore l'histoire du prophète n'offre qu'une série de tentatives où ses ennemis cherchent par tous les moyens à le tuer ou à ruiner son

crédit, et nous voyons par quels miracles il put échapper à leurs embûches. Enfin, la bonne cause finit par avoir le dessus. Les opposants furent écrasés, et Zoroastre fut pour les Perses ce qu'à une date plus ancienne, Moïse avait été pour Israël.

Sa loi, comme celle du prophète des Hébreux, était à la fois théologique et civile. Cette partie du Zend-Avesta, ou *parole vivante*, qui est parvenue jusqu'à nous, comporte trois grandes divisions : L'Izeschné, le Visfered, le Vendidad. Celles-ci se subdivisent en sections trop nombreuses pour être énumérées ici. On y voit, avec des litanies et une liturgie, un code général de lois. Les prières visent les faits les plus infimes de la vie; il y en a de toutes sortes : pour se couper les cheveux, les ongles; avant de faire de la pâtisserie; après avoir éternué; à l'aspect d'un lépreux, d'une montagne, d'un cimetière, d'une ville, de la mer; lorsqu'on abat des bestiaux, qu'on tue la vermine; et mille autres cas, pour chacun desquels de longues prières doivent être dites par les dévots.

La théologie de Zoroastre est de beau-

coup plus tolérante que celle, par exemple, des calvinistes. Les flammes éternelles de cet enfer auquel sont voués tous les hommes hormis les seuls élus ne se trouvent point dans cette religion. Même Ahriman et ses démons doivent à la longue obtenir leur pardon et leur réhabilitation dans le ciel. « Le Créateur, y est-il dit, forma en même temps que le monde les deux principes du bien et du mal, c'est-à-dire Ormuzd et Ahriman, qui, avec leurs milices respectives, lutteront sur le champ de bataille de l'univers pendant l'espace de douze mille ans. Ce temps écoulé, il y aura un conflit semblable à l'Armageddon chrétien, dans lequel Ahriman et ses subordonnés seront totalement défaits. Ce dernier alors doit se repentir et, en présence de l'Eternel, faire un pacte solennel d'amitié avec Ormuzd. L'enfer même est expurgé, tandis qu'il ne restera plus trace du péché et de l'antique douleur dans tout l'univers. » J'ajouterai que Zoroastre condamne tous les hommes à son *inferno*, même les meilleurs, mais pour un temps seulement. Nul être ne sera châtié au-delà de ses mérites, et nul,

fût-il le plus vil, ne doit encourir une peine éternelle.

C'était là une révélation spirituelle et sublime, assurément. Comme fondateur de religion, Zoroastre occupe une place bien autrement élevée que Mahomet. Les disciples du Coran ont, il est vrai, soumis à une autre croyance les disciples du Zend-Avesta, mais il n'y avait aucun miracle à cet évènement. Lorsque cette conquête eut lieu, au septième siècle de l'ère chrétienne, le système zoroastrien existait déjà depuis près de douze cents ans. Dans la conception de son auteur, la moralité de cette doctrine était pure et belle, son idée de la divinité grande et juste. Mais avec les siècles survinrent des abus qui, comme des parasites, s'ajoutèrent à l'édifice et détruisirent l'imposante noblesse de ses lignes. De même que pour tous les autres systèmes du monde ancien, la masse perverse des êtres invisibles qui nous environnent, après l'avoir sourdement miné pendant longtemps, finirent par renverser l'ouvrage si péniblement édifié par les justes. Avec l'appui des serviteurs indignes qu'on retrouve au pied de tous les au-

tels, ils défigurèrent la doctrine et souillèrent de vices le temple où brûlait sans cesse le feu sacré. La sensualité contre laquelle Zoroastre avait formulé ses plus terribles anathèmes, gagna comme une lèpre le cœur de ses descendants ; au culte offert tout d'abord à l'être invisible, créateur de l'univers, succéda le culte des objets visibles créés par lui ; le soleil, les étoiles, le feu sacré, devinrent par la suite les dieux de cette nouvelle idolâtrie. C'est ainsi que les institutions, comme les hommes, arrivent au marasme, à l'atonie. Les mauvaises influences extérieures travaillèrent puissamment et avec succès. La licence avait envahi les temples ; les sacrifices humains commençaient à souiller les autels. Enfin, lorsque l'hypocrisie avait remplacé la piété, et que la sensualité et la paresse avaient usurpé la place du zèle spirituel, cette ardente multitude de fanatiques que Mahomet électrifiait de son intolérant enthousiasme s'abattit comme une avalanche sur l'empire de la Perse. Il fallut alors choisir entre le Coran ou la mort. Sapé de toutes parts par la corruption intérieure, l'édifice érigé par

Zoroastre précipita aussitôt sa chute. Ceux qui refusèrent d'abjurer la religion de leurs pères durent s'enfuir et ne plus jamais revoir leur patrie. Les Parsis, qu'on rencontre à ce jour dispersés dans l'Inde et autres pays de l'extrême Orient, sont les seuls représentants de cette puissante nation qui révérait autrefois les préceptes de l'Etoile d'Or.

III

L'Inde et la Chine

« J'ai vu, dit Apollonius de Tyane, les brahmes de l'Inde, qui habitent sur la terre et n'y habitent pas, qui ont une citadelle sans murailles, et qui ne possèdent rien et cependant possèdent tout. » Ces mots, « qui habitent sur la terre et n'y habitent pas », se rapportent au phénomène si fréquent chez eux appelé la lévitation. Apollonius fit le voyage de l'Inde dans le but de pénétrer les lumières que les Hindous avaient sur toutes choses. La science surnaturelle des brahmes lui fut démontrée aussitôt qu'on apprit le but de sa visite. Lorsqu'il parut devant les sages, le chef de

la caste lui adressa la parole en ces termes : — « Les autres hommes demandent aux étrangers qui ils sont et pourquoi ils viennent. La première preuve de notre science, c'est que nous savons qui nous arrive. Jugez-en tout d'abord. » Sur ce, notre clairvoyant se mit à raconter à Apollonius les évènements marquants de sa vie ; il donna des détails sur la famille du père et de la mère du thaumaturge, sur tout ce qu'il avait fait à Egées, sur la manière dont Damis s'était attaché à lui, sur ce qu'ils avaient enseigné ou appris dans leur voyage : on eût dit qu'il les y avait accompagnés. Apollonius demeura stupéfait. Il supplia qu'on voulût bien l'initier dans les mystères d'une science aussi surhumaine. Les brahmes accédèrent à ses désirs, et, le temps des épreuves passé, il revint pour étonner l'Europe de sa pénétration clairvoyante et des guérisons sans exemple qu'il fit autour de lui. Au cours d'une conférence à Ephèse, il se tut tout à coup. Il se pencha en avant et regardant dans l'espace, s'écria : « Frappe le tyran, frappe ! » Puis, se tournant vers les Ephésiens étonnés, il ajouta : « Domitien

n'est plus ; le monde est délivré de son plus exécrable oppresseur. » Au jour, à l'heure même où Apollonius avait cette vision à Ephèse, le despote était assassiné à Rome.

Si, par un séjour aux temples des brahmes, l'étranger pouvait acquérir en majeure partie de pareils dons, quelles ne devaient pas être les richesses spirituelles que possédaient les brahmes eux-mêmes ! Leur culte avait pour objet d'affranchir l'âme de l'empire des sens, à tel point qu'elle pût s'élever jusqu'à s'identifier avec l'unité de la substance en Dieu. De même que les platoniciens, ils croyaient que l'esprit est enveloppé d'une forme éthérée, lumineuse, — d'une *sûkshonasarîra*, ou corps plus idéal, suivant les livres des Védas. Une foule de sensations que nous éprouvons rendent notre esprit perplexe ; c'est pourquoi *bouddhi*, la raison, nous a été donnée pour les régir.

Envoyée pour s'identifier à la vie terrestre, l'âme émigre de corps en corps d'une manière merveilleuse et tout à fait pythagoricienne. Ces incarnations finies, l'esprit paraît devant Yamas, le Minos de la cosmogonie brahmanique. Suivant que ses actes

auront été justes ou répréhensibles, l'esprit sera admis au paradis d'Indra ou condamné à l'un ou à l'autre des purgatoires variés de cette religion, pour y expier ses fautes.

L'ultime béatitude, chez le brahme comme chez le bouddhiste, consiste en l'absorption divine, en l'union éternelle avec Dieu. Les européens envisagent cette sorte de croyance comme impliquant une espèce d'anéantissement. Quoique ces esprits orientaux semblent ne devoir jamais encourir d'éternelles douleurs ni être appelés à d'éternelles félicités, chacun d'entre eux reste à jamais identique à lui-même. Il n'y a qu'une route qui conduise à la joie céleste du *nirvana*, c'est la mortification incessante de l'esprit et du corps. Les lois de Manou prescrivent minutieusement les inflictions corporelles que le dévot doit endurer. L'été, il se laissera griller près d'un brasier intense ; l'hiver, il s'exposera, nu, au froid des eaux courantes ; il passera des heures enterré dans des fourmilières ou se tordant sur des couches garnies de clous acérés ; se vêtir avec l'écorce des arbres, ne manger que des feuilles et des racines, ne boire que de l'eau impure,

perdre à ne pas parler jusqu'à l'usage de la langue, se balancer suspendu à des crocs par la peau du dos : ce sont là quelques-uns des tourments auxquels les Hindous se soumettent volontairement depuis un temps immémorial. Cette macération de la chair se voyait à l'époque d'Alexandre le Macédonien, comme elle se voit encore en pleine vigueur de nos jours.

Les brahmes et les bouddhistes ont également enseigné que la divinité est descendue à plusieurs reprises pour prendre la forme humaine et purifier le monde. Les brahmes se refusent, toutefois, à reconnaître dans Bouddha l'un de ces avatars. Ils envisagent cette divinité adorée des bouddhistes comme une espèce de démon, auquel, lorsque la terre était pleine d'iniquités, on a permis de se produire ici-bas, et qui maintenant cherche à égarer davantage les méchants. C'est ainsi qu'un ennemi irréconciliable se dresse entre les partisans de l'une et l'autre de ces deux croyances. « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. »

Nonobstant la sainte horreur des brahmes, il faut admettre que la foi des bouddhistes est de beaucoup supérieure à la leur. Elle est d'une portée infiniment plus élevée, plus spirituelle. Si c'est un démon qui l'a inspirée, il y a lieu de dire que ce démon avait totalement oublié sa condition originelle, et qu'il jouait de propos délibéré le le rôle d'un ange. Les chrétiens ne sauraient voir dans ses enseignements autre chose que des préceptes sages et purs. On y défend formellement tous sacrifices humains, et sous aucun prétexte ne doit-on verser le sang, même celui des animaux.

Les croyants doivent s'efforcer de vivre en paix avec tous, et d'être, suivant l'expression de saint Jacques, en ce monde purs et sans tache. On ne doit point se nourrir de viande, et le moindre mal qu'on fera à la plus petite créature de Dieu sera regardé comme un péché. Bouddha rejette entièrement les Védas et les Puranas des brahmes; il réprouve ces écrits parce qu'on y voit l'apologie impie des sacrifices humains. La secte plus ancienne des brahmes fut transportée de rage lorsquelle apprit qu'on

dénonçait ainsi les préceptes un peu sombres de sa croyance. Elle chassa les partisans de la nouvelle hérésie hors de l'Hindoustan, et persécuta sans merci ceux qui osaient remettre les pieds dans la péninsule. Mais au-delà du Gange, de même qu'à l'est et au nord des montagnes Himalayes, le bouddhisme devint tout-puissant. Il s'étendit de plus en plus, et devint bientôt la religion d'Etat dans le Népaul, au Thibet, dans l'Afghanistan, puis dans le Birman, la Chine, la Mongolie, le Japon. Aujourd'hui, si nous considérons le nombre de ses disciples, nous devons l'envisager comme une des grandes religions de la terre. Que cet édifice splendide est plus imposant par ses proportions qu'il n'est réellement solide, et que dans quelques pays — notamment la Chine et le Birman — certains systèmes hideux et cruels aient usurpé la place du pur bouddhisme, ce sont là des faits qu'on ne saurait nier. Mais une croyance dont l'influence s'est étendue si loin sur les destinées des peuples de l'Orient mérit- qu'on s'y arrête, ne fût-ce que pour résumer brièvement les faits saillants qui se rappore

tent à la question que nous étudions, c'est-à-dire le spiritualisme.

C'est un article de foi chez tout bon bouddhiste que, de tout temps, l'âme est revenue sur la terre. Des légions sans nombre d'être spirituels vont sans cesse de la terre au ciel et réciproquement, pour servir d'intermédiaires entre les dieux et nous. Les uns ont pour mission de garder les villes ; les autres doivent veiller sur les personnes ; d'autres encore, la nuit, hantent les cavernes, les forêts, les lieux décriés et solitaires. Toutes les ressources d'une imagination orientale sont mises à contribution pour décrire ces êtres invisibles. Ils se glissent parmi nous enveloppés d'un voile éthéré, de manière à dérober aux yeux des mortels leurs formes mille fois plus belles que les plus beaux enfants des hommes ; ils sont couronnés de fleurs toujours fraîches et leur front brille de toutes les gloires du paradis. Les plus claires étoiles sont moins radieuses que leurs yeux, et les blancs vêtements dont ils sont recouverts projettent sur leur passage d'enivrants parfums. Les uns sont débonnaires, les autres farouches,

et tous ont une influence des plus puissantes sur les destinées humaines.

Comme on devait s'y attendre, la masse du peuple finit par adorer pour des dieux ces êtres qu'on décrivait en couleurs si attrayantes et dont la présence devait être continuellement révélée par des phénomènes d'ordre spirituel. Il est probable qu'à cette heure on compte plusieurs centaines de millions de divinités placées dans les niches du panthéon bouddhiste ; car, dans la secte congénère de Brahma, on estime à trois cent trente millions le nombre des faux dieux qu'on y adore.

Dans le Thibet, où le bouddhisme se voit dans toute sa vigueur, nous trouvons une analogie frappante entre leur culte et le rituel de l'église catholique à Rome. Ainsi, les prêtres portent la tonsure. Les fidèles ont des rosaires et débitent leurs prières avec un zèle qui ne le cède en rien à celui du plus fervent espagnol. Les monastères se sont accrus à tel point que prêtres et moines représentent aujourd'hui presque la moitié de la population entière. Les prêtres,

chamarrés d'or et de pourpre, défilent aux jours de fête vers les temples au son d'une musique pompeuse, avec bannières déployées, enveloppés du lourd parfum des encensoirs. Les fidèles, à la vue du cortège, se prosternent dans la poussière. L'eau bénite abonde dans les temples, les baptêmes s'y multiplient, les reliques bien avérées de saints personnages se voient partout. Les prêtres peuvent avoir auprès d'eux une femme de charge, autour de laquelle, assure M. Howitt, dans son *History of the Supernatural*, toute une famille d'esperlucats et de futures rosières surgit sans qu'on sache comment, et qu'on décore du nom de neveux et de nièces. A dire vrai, il y a, tant au point de vue social qu'au point de vue ecclésiastique, une telle analogie entre l'église de Rome et le culte thibétain que lorsque les pères Grüber et Maffie pénétrèrent dans cette partie de l'Asie centrale, ils écrivirent au saint-père une lettre indignée dans laquelle ils accusaient le diable d'avoir, dans ces régions lointaines, érigé un simulacre impie des rites et des coutumes de la vraie foi.

Le culte d'un seul Dieu paraît avoir eu bien des partisans en Chine dans les siècles passés. Abandonnant peu à peu ce théisme original, les habitants du Céleste Empire adorèrent par la suite les objets visibles de la création et une légion de forces invisibles. On admit des esprits qui présidaient aux éléments, et on leur bâtit des temples. On mit les ancêtres au rang des dieux ; on institua des fêtes annuelles pendant lesquelles les aïeux du monarque régnant reçurent l'hommage du puissant empire qu'autrefois leurs sceptres avaient régi.

L'idolâtrie devint générale et entraina à toutes sortes d'abus. La Chine finit par être un foyer d'erreurs et de corruption. Vers la fin du VIIe siècle avant l'ère chrétienne apparut le réformateur Lao-tse. Toute foi spirituelle était éteinte ; on ne prêtait d'attention qu'aux choses de ce monde. Lao-tse attira autour de lui les quelques rares personnes qui cherchaient encore à résoudre les problèmes de l'avenir, et, fort de leur appui, chercha longtemps à éveiller une soif de choses spirituelles dans l'âme de ses concitoyens. Persécuté avec acharnement, comme

l'ont été les prophètes de toutes les époques dans tous les pays, il prit en dégoût sa mission, et, secouant la poussière des villes, alla passer le restant de ses jours dans le calme et l'isolement d'une vie religieuse. Le laboureur, il est vrai, s'était détourné du champ qu'il avait ensemencé, mais on ne tarda pas de voir surgir la moisson que ses efforts avaient préparée. Un réveil religieux s'ensuivit; l'esprit sceptique et vicieux du peuple en fut profondément troublé.

Alors apparut Confucius, le grand purificateur des mœurs de l'empire, comme Lao-tse l'avait été de sa métaphysique. Il inculqua la nécessité d'honorer ses parents, d'être intègre dans les transactions, de remplir tous les devoirs de la vie, de ne jamais manquer de bonne foi envers autrui, d'obéir aux lois des hommes et de Dieu. Les plus remarquables des anciennes légendes chinoises nous ont été transmises par ses écrits. Ces traditions parlent comme les livres hébraïques de la chute de l'homme; elles racontent aussi que des anges, ayant voulu renverser l'Etre suprême, furent précipités dans un abîme de misères et de ténèbres.

Lao-tse et Confucius sont également d'accord pour affirmer leur croyance quant à la proximité du monde spirituel. « Toute vérité se rapportant à la vie à venir, dit le premier, a été apportée à l'homme par les messagers de Dieu. La prière, l'abnégation, sont les charmes qui ouvrent les yeux de l'esprit et nous permettent de voir les êtres spirituels qui nous entourent. Il y a eu des revenants depuis que le monde est monde. Invisibles aux yeux troubles de la chair, les esprits, bons ou mauvais, planent constamment au-dessus de la terre, pour aider ou entraver l'essor de l'homme. Le monde illimité ne renferme qu'une seule famille ; la terre, le ciel, les esprits encore revêtus de la chair, les esprits de ceux qui sont morts, ne forment qu'un seul empire régi par la raison éternelle de Schang-ti. Les êtres qui sont toujours auprès de l'homme, veillent constamment sur ses actes. Si nous nous laissons aller au mal, les êtres pervers entrent et se retranchent en nous, en raison de leur affinité avec les ténèbres de notre âme. Si, méprisant la tentation, nous chassons loin de nous ces démons, les anges tutélaires

nous accompagnent, et entretiennent dans notre sein une lumière qui se fait de plus en plus brillante, jusqu'au jour de la perfection divine. »

Tels furent les hauts enseignements des deux principaux chefs de l'Empire du Milieu. Ils réussirent à implanter dans le cœur de leurs concitoyens une croyance au surnaturel qui, à notre gré, est devenue de plus en plus robuste avec les siècles qui se sont succédé. On cherche encore aujourd'hui à se mettre en communication avec les esprits dans les temples de ce vaste empire, le plus vaste de l'Asie.

Mais, quel qu'ait été l'état de santé spirituelle à l'avènement des deux grands réformateurs, la dégradation présente de cette race infortunée semble à peu près irrémédiable. Les anges gardiens ont à coup sûr abandonné les Chinois, tout au moins pour un temps ; car la voix insidieuse des démons trouve seule aujourd'hui un écho dans le fond de leur cœur. L'européen se rend difficilement compte de cette corruption, lorsqu'il est en Chine ; mais on sait que, pour être cachée, elle n'en est pas moins hideuse. C'est dans les villes avoisinant le

littoral de l'océan Pacifique — où chaque année viennent s'abattre des milliers de Chinois — que s'étalent leurs vices monstrueux et leurs petites vertus. Le quartier le plus infect et celui qui tend chaque jour le plus à s'agrandir, à San-Francisco, est précisément le quartier habité par eux. Là, les vices sans nom, loin d'être cachés s'affichent en plein jour. Le meurtre y est une chose trop commune pour arrêter l'attention. La probité chez l'homme, la chasteté chez la femme, y sont également inconnues. Les habitations y sont à ce point infectes que des pourceaux n'en voudraient pas pour étables. Les enfants y succombent en nombre effrayant; l'infanticide y est à l'ordre du jour. Et avec tout cela le Chinois est frugal, doux, travailleur; il est bien d'apparence et dans ses manières. Mais sous cette couche de vernis extérieur se cache un puits d'iniquités. La soif de l'or attire vers la Californie et l'Utah le rebut de l'Europe et des Etats-Unis; mais le blanc le plus vil s'arrête épouvanté devant l'abîme de débordements où se plonge sans remords son rival jaune du Céleste-Empire.

IV

Le monde gréco-romain, juif et chrétien

Passons à la civilisation occidentale qui est venue s'implanter au bord du Tibre et de la mer Egée.

Cette gloire, qui fut la Grèce, est à jamais éteinte, et Rome aujourd'hui penche vers son déclin. Ce ne sont pas, d'ailleurs, les seuls empires qui se soient élevés pour disparaître ensuite ; plus d'un s'est éclipsé depuis que la pythie de Delphes obtint l'aumône d'un dernier oracle auprès des esprits dont elle dépendait, et le nombre de siècles est grand entre l'avènement de Mahomet et la dernière lecture publique des livres de la sibylle de Cumes dans les temples romains.

Mais les belles intelligences qui brillèrent d'un si vif éclat dans la ville aux sept collines, de même que dans les autres cités et Etats placés sous la domination grecque et romaine, nous ont légué d'immortels ouvrages où nous retrouvons tout entiers ces peuples qui existaient il y a deux et trois mille ans. C'est à peine si, parmi tant de poètes et de philosophes, on rencontre un seul incrédule ; tout en s'occupant très-sérieusement des choses de cette vie, il n'en est pas un qui ne soit en même temps animé d'une foi virile quant à un autre monde et de l'ardent désir d'en pénétrer les mystères. Les grands historiens : Hérodote, Xénophon ; les grands poètes : Homère, Hésiode, Eschyle, Sophocle, Pindare ; les grands penseurs : Pythagore, Socrate, Platon, et tant d'autres ; tous ceux qui ont fait la Grèce superbe par la pensée, nous ont transmis le récit d'apparitions et d'oracles merveilleusement accomplis ; ils n'en parlent point comme de paradoxes qu'il faut enregistrer avec défiance, mais comme vérités reçues de tous et de tout temps. Il serait fastidieux de rapporter ici même les plus célèbres parmi

les milliers de prédictions qui nous ont été transmises par Plutarque, Pausanias, Diodore de Sicile, Hérodote, etc. Disons seulement qu'il y avait des lieux d'élections où les prophéties étaient rendues avec plus de perfection que dans tout autre endroit. Il y avait Dodone, où déjà les Pélasges avaient leur chêne ou leur pin prophétique ; Delphes, que sa liaison intime avec le tribunal des amphictyons de Pyles rendit bientôt le plus célèbre de tous ; on consultait Jupiter à Elis, à Pise, dans une grotte de la Crète ; Apollon à Délos, où le bruit des arbres agités par le vent répondait aux questions ; à Milet, où était une source sacrée ; à Claros, près de Colophon, où l'inspiration sortait d'un puits sacré. Il faut citer encore l'antre de Trophonius, Epidaure, où Esculape répondait, l'oracle de Bacchus à Amphiclée, celui d'Hercule à Bura, etc. Les réponses étaient rendues de diverses manières : par le bruit du vent, par des colombes, par des femmes.

A Delphes, les arrêts du destin étaient rendus par une pythie à laquelle des vapeurs sortant de terre communiquaient la fureur

prophétique. Ce fut le hasard qui les fit découvrir. Des chèvres qui erraient parmi les rochers du mont Parnasse, s'étant approchées d'un soupirail d'où sortaient des exhalaisons malignes, furent tout à coup agitées de mouvements singuliers et convulsifs. Le berger et les habitants des lieux voisins accourus à la vue de ce prodige respirent la même vapeur, éprouvent les mêmes effets et prononcent dans leur délire des paroles prophétiques. La vapeur de l'antre était un souffle divin qui dévoilait l'avenir. C'étaient des femmes qui s'asseyaient sur le trépied placé au-dessus du soupirail et qui rendaient les oracles. Ces vapeurs exercaient sur leur système nerveux un effet irrésistible et dont les suites étaient si douloureuses qu'elles redoutaient ce moment. Les prêtres étaient obligés d'avoir recours à la force et à la violence pour les obliger à rester exposées à ces émanations jusqu'à ce que l'inspiration fût venue, c'est-à-dire jusqu'à ce que, sous l'influence de cette excitation, les cheveux en désordre, l'écume à la bouche, elles prononçassent les paroles qui étaient la réponse de l'oracle.

Elles descendaient du trépied brisées et à moitié mourantes ; des secousses semblables les épuisaient rapidement et elles payaient bientôt de leur vie l'honneur d'avoir servi d'interprètes aux esprits. Auprès de la pythie se tenaient les prophètes qui étaient chargés d'interpréter les paroles qui sortaient de sa bouche ; ils les transmettaient à d'autres ministres qui les mettaient en vers.

Mais ce qui est resté surtout célèbre, c'est cette locution : *Le grand Pan est mort*, qui signifie à proprement dire : le monde ancien n'existe plus, il est menacé par l'éclosion d'un monde nouveau. Plutarque nous donne l'origine de cet oracle. Il rapporte que, sous le règne de Tibère, quelques années après l'apparition du christianisme, un certain pilote, nommé Thamas, qui naviguait dans la Méditerranée, entendit ces mots retentir au milieu de la nuit : *Le grand Pan est mort !* puis de tous côtés s'élevèrent des plaintes et des gémissements, comme si la nature entière, à l'instar des payens eux-mêmes, était glacée d'épouvante.

Terminons ce trop rapide aperçu des croyances spiritualistes chez les Grecs par quelques lignes sur la plus belle intelligence de toute l'antiquité payenne, Socrate. Les commentateurs ont écrit des volumes sur son démon familier. Suivant les uns, cet esprit tutélaire n'était autre chose que les révélations intérieures et instantanées de sa conscience et de sa raison sur les matières les plus hautes de la philosophie. Consulter son démon familier, c'était, pour Socrate, consulter sa divinité intérieure, son jugement, sa raison, qu'il regardait non seulement comme un don, mais comme une émanation et une portion de la divinité. Suivant les autres, ce n'était qu'un artifice au moyen duquel Socrate espérait réaliser une grande réforme politique. Mais il paraît évident que l'illustre philosophe l'a pris lui-même pour un guide réel, distinct de son sens intime et organe d'une divinité. Son langage lorsqu'il en parlait, sa véracité, qui ne s'est jamais démentie, le prix dont il a payé sa croyance, puisqu'elle fut un des principaux motifs de sa condamnation, la conviction et la bonne foi de ses

disciples, ne permettent aucun doute à cet égard. Avec la forte imagination dont la nature avait doué Socrate, imagination d'ailleurs contenue par une raison ferme et puissante, il avait conçu l'univers comme formé d'une double substance : l'une matérielle, dont les êtres organisés sont des formes partielles ; l'autre spirituelle, dans le sein de laquelle les esprits jouent le même rôle que les êtres organisés dans la substance matérielle. Non, ce n'était pas seulement la voix vive et pressante de la conscience, comme quelques-uns l'ont prétendu, que le démon familier de Socrate ; c'était quelque chose de plus ; elle prenait un caractère prophétique, et enfin par moments elle était de l'extase. Platon nous rapporte, dans le *Banquet*, que l'on vit ce grand génie se tenir vingt-quatre heures debout dans la même situation, plongé dans une contemplation mystique. Reconnaître et faire le bien, cultiver la vertu et la perfection morale, pratiquer la piété envers les dieux, adorer un Dieu suprême, regarder l'âme comme divine et immortelle : telles étaient les doctrines de cet homme extraor-

dinaire. Cependant, Socrate paraît devoir à Anaxagore l'idée de mettre à la source de l'être, et comme cause de l'origine et de la conservation du monde, une intelligence souveraine, gouvernant son œuvre avec sagesse. Mais il donna des attributs moraux à cette intelligence souveraine, comme la bonté, la justice, la sagesse, la prudence, etc. C'était créer une théologie, et, de fait, la théologie a conservé les attributs créés par Socrate et inconnus avant lui en Orient. La résignation morale n'était guère dans les habitudes de l'antiquité grecque. Il la créa de concert avec le stoïscisme, et prépara ainsi d'avance la révolution religieuse qui devait s'accomplir seulement quatre siècles plus tard.

Passons maintenant au monde latin.

Les Romains avaient les oracles sibyllins de Cumes, d'Albunée, de Faunus, de Préneste ; ils avaient aussi les oracles étrusques, qui gardèrent leur crédit pendant un grand nombre de siècles.

« Néron, nous dit Suétone, consulta la

pythie pour savoir ce qu'il avait le plus à craindre. Il en reçut cette réponse :

« — Défie-toi des soixante-treize ans. »

L'empereur se rassura, croyant qu'il s'agissait pour lui d'un danger qu'il courrait dans sa soixante-treizième année. Mais quand Galba, âgé de soixante-treize ans, le renversa, on comprit alors le sens de l'oracle.

Lucain constate, dans de beaux vers, que la foi aux oracles était grande encore du temps de l'empire, assez grande même pour exciter la frayeur des princes.

« Les oracles sont muets, dit-il, depuis que les princes craignent l'avenir ; ils ont défendu aux dieux de parler, et les dieux ont obéi. »

On peut lire dans Pline le Jeune une lettre fort curieuse, où il est question d'une maison hantée par un esprit, et ce narrateur, un des hommes les plus sensés de son temps, ne met nullement en doute l'authenticité de l'aventure. Un nouveau possesseur, Athénodore le Philosophe, s'installe dans une maison depuis longtemps déserte et sur laquelle courent de mauvais bruits qu'il a dédaignés. La nuit, il est réveillé

par des gémissements, un bruit de chaînes traînées sur le plancher ; il se hasarde, la lampe d'une main et l'épée de l'autre, à travers les corridors et rencontre un vieillard tout décharné, chargé de fers, qui lui fait le plus lamentable récit ; il a été assassiné par des voleurs et son corps est resté sans sépulture. Après ce récit, la forme disparaît. Athénodore, pour marquer l'endroit où le spectre a disparu, jette quelques feuilles d'arbres, et retourne à ses études. Il retourne au jour, creuse à la place indiquée, et trouve un squelette chargé de chaînes. Il lui fait alors donner une sépulture convenable, et l'âme en peine ne revient plus troubler les vivants.

Le spiritualisme, à l'envisager dans ses résultats, est un culte des plus poétiques ; expansif et lumineux, il ne sait pas avoir d'idées sinistres. L'apparition ci-dessus n'est pas un revenant pour lui, c'est plutôt un revivant, si l'on peut s'exprimer ainsi. Il porte l'homme à aimer, non pas seulement ses frères, mais ses frères inférieurs, les animaux, et à se sentir moins seul en présence de l'immense nature.

Comme morale, il est essentiellement chrétien, parce que celle qu'il enseigne n'est que le développement et l'application de celle du Christ, la plus pure de toutes, et dont la supériorité n'est contestée par personne, preuve évidente qu'elle est la loi de Dieu.

La Bible est une mine tellement féconde en exemples de manifestations spirituelles, qu'il faudrait un volume seul pour en épuiser la matière.

L'Ancien Testament nous apprend que Saül, vaincu, chassé de toutes ses villes, épuisé, à bout de ressources et de forces, alla trouver à Endor une pythonisse et lui demanda de faire revenir Samuel, et qu'en effet l'ombre de Samuel apparut pour lui annoncer sa mort prochaine.

La transfiguration de Jésus-Christ nous montre encore deux esprits : Moïse et Elie, qui viennent s'entretenir avec Jésus-Christ; cette fois, nous avons l'exemple d'esprits matérialisés, car saint Pierre dit à Jésus :

— Maître, il est bon que nous demeurions

ici ; faisons-y trois tentes, une pour toi, l'autre pour Moïse, et l'autre pour Elie.

Il y a lieu d'insister sur l'étrangeté du phénomène et de sa vraisemblance, d'autant plus qu'Elie, au dire de l'Ecriture, n'était point mort, mais qu'il avait été enlevé au ciel dans un char de feu, et qu'on ne sait point où l'Eternel enterra Moïse. Il se peut donc que leurs corps ne soient point séparés de leurs âmes, ou qu'il leur soit plus loisible de revêtir l'enveloppe charnelle qu'au commun des mortels.

A la mort de Jésus, les Evangiles disent que les sépulcres s'ouvrirent et que des hommes morts depuis longtemps, des prophètes et des saints, sortirent de leurs tombeaux et parlèrent au peuple.

Les empereurs chrétiens abolirent les oracles, mais ils ne purent empêcher que, dans les premiers siècles, on eût toujours foi aux livres sibyllins, sans cesse augmentés de versets prophétiques.

La croyance des chrétiens dans ces prophéties spirituelles est attestée dans une hymne célèbre, le *Dies iræ* :

Dies iræ, dies illa
Solvet sæctum in favilla
Teste David, cum sibylla.

Les gens les plus éclairés du moyen âge; les érudits, les lettrés de la Renaissance abondent en récits qui mettent hors de doute la possibilité de revenir d'un autre monde pour communiquer avec les vivants.

C'est ainsi que Marsile Fecin raconte le fait suivant. Il disputait avec Michel Mercati, son disciple, sur l'immortalité de l'âme, et, comme ils ne s'entendaient pas, ils convinrent que le premier qui partirait pour l'autre monde en viendrait donner des nouvelles à l'autre. Un soir que Michel, bien éveillé, s'occupait de ses études, il entendit le bruit d'un cheval qui venait en grande hâte à sa porte, et en même temps la voix de Marsile qui lui criait :

— Michel, rien n'est plus vrai que ce qu'on dit de l'autre vie.

Michel ouvrit la fenêtre et vit son maître Fecin monté sur un cheval qui s'éloignait au galop. Il lui cria de s'arrêter, mais Marsile continua sa course jusqu'à ce qu'on ne le vît plus. Le jeune homme stupéfait envoya aussitôt chez Fecin et apprit qu'il venait d'expirer.

Des membres de familles seigneuriales,

morts depuis longtemps, apparaissaient à leurs enfants, soit pour annoncer un évènement sinistre, soit pour révéler un crime, soit pour demander des messes. Les bords du Rhin et l'Ecosse sont peuplés de châteaux auxquels s'attachent encore des légendes analogues.

V

Le Spiritualisme moderne

Depuis bien des années je vois avec amertume une foule d'abus envahir une cause au service de laquelle j'ai voué ma vie.

Lorsque j'ai été poussé à écrire ce livre, j'ai voulu faire voir la stricte vérité, et exposer les abus qui ternissent le spiritualisme. Il y a entre cette belle doctrine et les noirceurs dont on l'accable le même rapport qu'entre une perle fine et la boue qui la souille.

Une expérience de trente-quatre ans peut, j'ose l'espérer, me donner un titre suffisant pour être écouté.

Je n'ai aucun intérêt pécuniaire à la pu-

blication de cet ouvrage. Le désir de faire parler de moi m'est également étranger. J'accepte la tâche comme un devoir qui m'est imposé par une volonté en dehors de la mienne. Tous ceux qui aiment la vérité seront avec moi, les autres me sont indifférents.

Lorsque j'entrepris ce travail, je dus recourir à certaines sources pour avoir des renseignements qui me faisaient défaut. Je n'avais pas encore cité un seul nom, ni fait la plus légère allusion à qui que ce soit, et sans même sortir des généralités de mon sujet, j'étais assailli d'une grêle d'invectives, d'allégations mensongères, telles que n'en dut jamais essuyer de plus violentes l'ennemi d'un partisan acharné. Parmi ces envois, il s'en trouvait d'ouvertement hostiles ; il y en avait aussi d'anonymes. Mais, je m'y attendais. J'avais été prévenu. Si ces attaques m'ont un peu émotionné tout d'abord, j'en ai bien vite pris mon parti. D'autre part, les témoignages d'amitié que je recevais de tous côtés, ont vite fait diversion à ces amertunes. Quant à mes ennemis déclarés, j'ai été toute ma vie assez indiffé-

rent à la médisance. J'ai le bonheur d'avoir un grand nombre d'amis, dont plusieurs me connaissent depuis mon enfance. Tant que j'aurai leur estime, je n'en demande pas davantage. Il n'y a pas de crime ni de honte qui ne m'aient été imputés. Aussi, tant qu'on ne fait que s'attaquer à mon caractère privé, je méprise l'agresseur; mais il n'en est point de même si l'on porte atteinte à la cause à laquelle je me suis dévoué. En ce cas, je me considère le défenseur d'une vérité qui compte des millions d'adhérents dans toutes les parties du globe. Serviteur d'une puissance que je ne m'explique pas, je me vois, dans l'intérêt de la cause même, obligé de défendre cette face de mon caractère contre l'erreur ou la médisance. Je n'ai jamais manqué d'en démontrer la fausseté, chaque fois que j'ai pu remonter à la source du libelle.

Je dois dire que j'ai toujours aimé à me rencontrer avec un sceptique honnête et intelligent. Les questions qu'il vous adresse sont, en général, pertinentes et naturelles. Sa répugnance à accepter sans contrôle pour véridiques des phénomènes extraphysiques

est naturelle à tout être qui raisonne, qui ne veut pas se commettre à une foi aveugle en présence de l'inconnu, mais cet éloignement se dissipe bien vite lorsque l'inconnu devient pour lui une réalité. Je n'ai jamais vu le monde des esprits s'émouvoir d'un incrédule de ce genre. On a tort — et je regarde comme souverainement illogique ce désir qu'on manifeste aujourd'hui — d'éloigner ceux que le doute entraîne.

— « Les esprits n'ont pas besoin de convertis », disent les uns.

— « Il faut exclure de nos séances tous ceux qui n'ont pas su manifester l'enthousiasme nécessaire (à se laisser duper) », s'écrient les autres.

Ces insanités ont pour résultat d'éloigner les vrais spiritualistes, et de provoquer les abus que je vais essayer d'expliquer. Les hommes de science qui ont examiné ou qui voudraient examiner les phénomènes du spiritualisme, sont arrêtés par l'attitude de ces enthousiastes gobe-mouches et en même temps par la masse de folies et d'impostures que, dans leurs recherches de la vérité, ils ont découvertes.

Avant de mettre la main à cette œuvre je tire une ligne de démarcation entre le vrai et le faux spiritualisme. J'ai consulté plusieurs de mes amis, en les invitant de me donner leurs opinions et j'ai eu la satisfaction de voir qu'on était généralement du même avis que moi, et qu'il fallait à tout prix tenter de mettre le spiritualisme en garde contre tant d'abus. Je ne puis que remercier mes nombreux correspondants de l'empressement qu'ils ont montré à me répondre. Je leur en exprime ici mes remercîments sincères.

Voici quelques citations de lettres émanant de spiritualistes dont la réputation n'est plus à faire.

M. S.-C. Hall, m'écrit à la date du 11 janvier 1876 : — « Je suis heureux d'apprendre que vous entreprenez ce travail. Personne mieux que vous ne le saurait faire. Le spiritualisme est à cette heure dans un état pitoyable de désordre. On met toutes les supercheries sur le compte des esprits, qui, assure-t-on, trichent, font des tours, des espiègleries. Ce qu'il y a de certain c'est que ces esprits, ces séan-

ces, ces soi-disant médiums, on doit les éviter. »

Et Mme S.-C. Hall ajoute : — « Il est clair, mon cher Daniel, que Dieu, en vous conservant la vie, vous a donné pour mission de démontrer que le spiritualisme dans sa pureté est servante de la chrétienté. Quant à moi, je l'ai toujours regardé comme tel. »

M. William Howitt, écrivain célèbre et éloquent défenseur du vrai spiritualisme, m'écrit ce qui suit : — « Voici, mon cher M. Home, ce qui me navre surtout chez les spiritualistes. Ce sont les petites cliques, les basses ambitions, les ressentiments, les cabales qu'on rencontre chez eux ; les médiums menteurs qui parlent par leur bouche ; tout cela, voyez-vous, confirme de plus en plus cette idée qu'on a du spiritualisme, qui, au dire de nos adversaires, serait une doctrine émanée du diable. Que Carpenter, G.-H. Lewis, l'organe anglais le *Times*, les matérialistes, écrivent contre le spiritualisme, c'est dans l'ordre des choses ; la doctrine s'impose en dépit d'eux Mais, s'il y a au monde une chose qui la

puisse tuer, ce sont les folies et les bassesses des spiritualistes eux-mêmes. Le docteur Sexton m'avise que vous comptez abandonner l'idée de publier votre livre. Est-ce vrai? J'espère qu'il n'en est rien. Le besoin d'un tel ouvrage se fait sentir davantage chaque jour. Il y a lieu de craindre que le charlatanisme ne ruine notre cause, si l'on n'y met ordre. Le pire c'est qu'on tolère encore dans le mouvement des médiums convaincus de supercherie; ils sont même défendus par des hommes dont l'unique souci devrait être de les voir expulsés de nos rangs. J'ai eu beaucoup à souffrir de m'être engagé dans cette voie. Grâce à ma dénonciation des exploiteurs et à ma défense du christianisme, je me vois abandonné d'un grand nombre et dénoncé comme traître à la cause. Je n'en continuerai pas moins à faire selon ma conscience; pour le reste, je m'en rapporte à Dieu. »

J'ai reçu de Mme M. Sunderland-Cooper, de M. Hudson Tuttle, et de bien d'autres, de charmantes lettres qui, toutes, m'encouragent à ce travail. Mais je dois dire que plus d'un parmi mes amis m'en dissuadent.

Plusieurs d'entre eux se méprennent quant au but que je me suis proposé, et M. William Crookes, l'éminent physicien anglais, est de ce nombre. Voici ce qu'il m'écrit le 21 janvier 1876 :

« Je doute qu'un livre comme le vôtre soit appelé à rendre de grands services. Les médiums, vous le savez, sont fort jaloux les uns des autres. Or, une accusation si bien prouvée soit-elle, du moment qu'elle est portée par un médium contre un autre médium, devient par ce seul fait douteuse ; elle est mise d'emblée au compte de la jalousie et reste sans portée. Et alors même que deux partenaires se prennent de querelle, et que l'un dit tout ce qu'il a sur la conscience à l'égard de l'autre, en d'autres termes, lorsqu'un médium avoue qu'il y a eu tromperie, et explique comment le tour se joue, il y a fort peu de spiritualistes sincèrement dévoués à la cause (*thorough-going spiritualists*) qui les croiront ; ils accuseront plutôt les mauvais esprits d'intervention, ou bien ils mettront ce genre de malentendu au compte de l'extase, etc.

« Il y a une chose qu'il ne faut pas perdre

de vue. Vous, ou moi, ou tout autre observateur, nous pouvons être d'accord lorsqu'un médium cherche à nous en imposer; il se peut même qu'il ait fait l'aveu de sa supercherie; mais la diffficulté d'établir la preuve de sa culpabilité n'en reste pas moins presque insurmontable, et il y a fort à craindre que vous ne vous donniez après tout bien du mal et de l'ennui en pure perte. »

Avant de clore ce chapitre, qu'il me soit permis de dire que je n'ai jamais été un médium de profession. Je n'ai rien à dire contre ceux qui se font un gagne-pain de leur faculté médianimique, à condition, toutefois, qu'ils demeurent honnêtes. C'est le moins qu'on leur puisse demander. Quant à moi j'ai toujours éprouvé une répugnance invincible à trafiquer de cette faculté que je possède. On m'a souvent offert de grosses sommes pour une seule séance. Ces offres je les ai invariablement déclinées. Je ne me vante pas du fait, et si j'en parle, c'est qu'il me donne un peu le droit d'élever la voix contre les abus sans nombre qui déparent le spiritualisme et contre ceux qui l'exploitent.

VI

Illusions

Il est difficile de porter un jugement sur ceux qui, étant eux-mêmes illusionnés, cherchent à illusionner les autres hommes. Ces sortes de gens peuvent ne pas être entièrement malhonnêtes. Il se mêle souvent, et sans qu'ils s'en doutent, de la folie à leurs actes. C'est un orgueil immodéré, parfois l'ambition, le désir de commander, qui, au fond, sert de mobile à leur conduite.

Aussi, nous ne chercherons pas à analyser les causes subtiles et variées qui poussent ces insensés, et qui entraînent toujours à des effets désastreux. Cela nous mènerait trop loin. Leurs exploits ont couvert d'épaves la grève historique de toutes les reli-

gions, de tous les gouvernements. Prêtons-leur une attention, non pas curieuse, ni méprisante, mais judicieuse, et convertissons tous ces tombeaux où sont ensevelies les erreurs du passé en phares lumineux, pour éviter les écueils qu'on rencontre sur l'océan vaste et sans borne du spiritualisme moderne.

Chaque fois qu'on verra quelqu'un chercher à s'arroger une dictature, surtout en matière spirituelle, il importe d'y résister. C'est à coup sûr un ambitieux, et le pouvoir qu'il veut s'attribuer est contraire aux meilleurs intérêts de la cause. Le faible est toujours prompt à s'agenouiller devant les statues d'or aux pieds d'argile. Aussi, son frère plus sensé a-t-il pour premier devoir de le mettre en garde contre l'erreur, en dénonçant la laideur et l'impuissance de l'idole.

S'il existait un critérium qu'on pût invoquer pour mettre à néant les fausses revendications de ceux qui cherchent à égarer l'esprit et à surprendre la bonne foi du public, certes on eût vite fait d'arrêter à son début plus d'un mouvement à tort appelé

religieux. Il y a des hommes — voire des femmes — qui se croient lésés si on leur dit qu'ils ne sont pas nés pour porter la tiare ou une couronne. Chez tous ceux qui veulent fonder une secte ou une communauté, et se faire nommer les grands-prêtres de ces sortes d'institutions, l'ambition domine, alliée à un certain enthousiasme, qui sert à capter la confiance d'esprits moins puissants, mais plus ardemment épris de mysticisme que le leur. Ceux-ci se soumettent en aveugles à l'énergie qui les fascine, et ne tardent pas à rendre un véritable culte au soi-disant prophète qui les subjugue.

Souvent ces êtres forts se croient inspirés, et sont de bonne foi dans leurs rêves insensés. Il n'en faut point douter. Mais on peut dire qu'ils sont sincères aussi ceux qui, plus avancés dans leurs idiosyncrasies, passent pour des fous furieux, et sont enfermés comme tels. Et pourtant la frénésie de l'un est, en réalité, bien plus dangereuse que le trouble fonctionnel de l'autre, qui est totalement dénué de raison.

Charenton ne fait pas de prosélytes, et si tous les asiles de fous de la terre mettaient

en liberté leurs pensionnaires, à vrai dire le mal n'en serait pas plus grand.

Mais il n'en est pas de même quant aux autres, moins fous en apparence, plus fous en réalité. Les exemples fourmillent du mal que peuvent faire à des natures facilement impressionnables certains individus qui, à un esprit mal équilibré, allient une volonté énergique et une ardente soif de domination. Chaque siècle de l'ère chrétienne nous en fournirait un grand nombre. Sans aller si loin, n'avons-pas, pour ne citer que ces deux noms, Joanna Southcote et Joe Smith, qui vécurent et s'évertuèrent à faire le mal dans le siècle où nous vivons ?

Le spiritualisme est de toutes les croyances celle où l'homme qui s'attribue un caractère prophétique peut s'attendre à trouver le plus d'adhérents. Nous avons des preuves de l'existence continue de ceux que nous avons perdus; ils ne sont que déliés des liens qui les retenaient à la terre. Faut-il pour cela regarder ceux par qui cette preuve nous est fournie, c'est-à-dire les médiums, comme doués d'une qualité d'âme supérieure ?

Nullement.

Nous qui sommes médiums, nous savons fort bien n'avoir en partage qu'une nature semblable à celle des autres hommes. La sensibilité plus grande peut-être de notre organisme fait que nous sommes plus facilement influencés, voilà tout.

Tout phenomène obtenu par l'entremise d'un médium doit être soumis à un examen sévère, passé au crible de la raison, puis accepté ou rejeté suivant la conscience de chacun. Un esprit, lorsqu'il se met en rapport avec nous, peut se donner pour M. Jean-Jean ou se dire être Socrate. L'humble anonyme qui a nom Jean-Jean nous trouve à coup sûr moins défiants quant à sa personnalité que celui qui vient avec un nom pompeux. Il y a aussi à dire en faveur de Jean-Jean qu'il pourra, sans prétendre à une valeur intellectuelle, donner à sa mère, si elle est présente, ou à quelque autre membre de sa famille, des preuves accablantes de son identité. Ceci est un avantage réel. En tout cas les étrangers n'ont rien à y voir. Mais sitôt qu'il s'arroge un nom, un titre, qu'il se pose en maître, qu'il

assure être un personnage, alors ce n'est plus la mère seulement, ni un parent, c'est tout le monde qui est admis à se prononcer si ces prétentions sont vraies. Il importe à chacun de savoir si, revenant sans cesse sur la scène du monde et subissant des transformations aussi nombreuses que l'arlequin d'une pantomime, l'homme est appelé après le trépas à jouer plus de rôles que Shakespeare n'en a rêvés; en un mot, si les esprits et les soi-disant médiums doivent être admis à empoisonner le cerveau et le cœur de ceux qui sont assez faibles pour les écouter et les admirer; car pour tous ceux qui ont la joie de croire que la mort est un réveil et non le néant, ce sera une grande consolation d'être fixés à cet égard.

Le mal n'est pas l'apanage exclusif de la cause que nous défendons. Nous n'avons qu'à regarder autour de nous. Il serait injuste de mettre au compte du spiritualisme tous les vices et tous les crimes qui souillent l'histoire des différentes sectes qui se partagent l'empire du monde.

On nous reproche à juste titre ce manque de cohésion qui doit unir des hommes pro-

fessant une foi commune dans la possibilité de s'entretenir avec les esprits. On dit même qu'il existe entre certains membres de cette foi spirituelle une haine mortelle. Hélas! cela est vrai, et je le déplore.

Mais aussi, n'en dirons-nous pas autant de ceux qui professent différentes croyances?

Cette sentence si belle et si vraie à son origine : *Voyez comme les chrétiens s'aiment entre eux*, n'est-elle point devenue depuis au moins mille ans une moquerie, un mensonge? Dominique et Montfort ont-ils jamais prêché aux hérétiques autrement qu'avec le glaive et le feu? Ces noms n'évoquent-ils pas dans la mémoire la moins prévenue des images de haine, de sang versé, de tortures sans nom? Et n'est-ce pas Arnold, le légat du pape, qui, ayant pris d'assaut une ville de trente mille âmes, dit à ses capitaines : « Tuez-les tous, tuez-les tous, Dieu saura bien reconnaître les siens? » Cela parce qu'on avait, paraît-il, quelque peine à distinguer entre un Romain et un Albigeois, entre un chrétien et un hérétique! Et Torquémada, homme doux, mais convaincu, n'a-t-il pas tenaillé d'abord

et brûlé vifs ensuite, en moins de dix ans, plus de cinq mille êtres humains, sans compter ceux qu'il a simplement tourmentés et embastillés, dont le nombre est dix fois plus grand? Et ce pontife de l'eglise qui fit chanter le *Te Deum* quand il apprit que soixante mille créatures de Dieu, mais hérétiques, avaient été massacrées en France! Et Cranmer, qui fit brûler Jeanne Bouchier! Et Calvin, qui fit brûler Servetus! Et Elisabeth d'Angleterre, qui faisait pendre ou écarteler tous les prêtres catholiques qui lui tombaient sous la main. Les catholiques, n'ont-ils pas persécuté les protestants? Les calvinistes, n'ont-ils pas persécuté les luthériens? Les puritains, n'ont-ils pas persécuté les papistes? Et cela, avec une fureur en tout contraire aux enseignements du Christ. Ne trouve-t-on pas dans toutes les églises des gens qui, aujourd'hui encore et pour la plus grande gloire de Dieu, ne se feraient point scrupule d'allumer en place de Grève des bûchers pour rôtir à petit feu ceux qui ont la hardiesse de ne pas penser tout à fait comme eux?

Il va sans dire que personne ne déplore

plus que moi les méfaits qu'on reproche au mouvement spiritualiste. Cette doctrine s'estétablie il y a plus d'un quart de siècle. Depuis lors, bien des scélératesses ont été commises en son nom. Mais n'en dira-t-on pas autant de toute autre secte, de toute autre classe de la société? Pourquoi faut-il que le spiritualisme seul fasse exception à cette règle générale : *errare humanum est?* Il existe entre toutes les églises chrétiennes une certaine analogie de doctrine. Les uns et les autres nous sommes exposés aux mêmes tentations nous voulons trancher du maître, alors que notre mission est de servir. Les mêmes devoirs incombent à celui qui explique la parole divine et au médium dont la mission est d'anéantir cette erreur qu'il n'y a rien au-delà du tombeau, de rendre pour ainsi dire tangibles aux vivants les réalités d'un monde en dehors du nôtre.

« Dans la maison de mon Père il y a beaucoup de demeures, dit le Christ; j'y vais préparer une place pour vous. » Les chrétiens, à quelque dénomination qu'ils appartiennent, ne considèrent pas assez

toute la portée de cette vérité fondamentale. Ce sont des paroles d'inspiration divine, qui expliquent et concilient les apparentes contradictions de l'enseignement spirituel. Rappelez-vous à quel moment solennel ces mots furent prononcés. C'était à l'heure la plus sombre de la vie terrestre de « celui qui n'avait aucun lieu où reposer sa tête. » Le grand crime des Hébreux allait s'accomplir ; déjà sur le Messie se profilait l'ombre de la croix. A l'heure suprême où la terre était pour lui sans lueur d'amour ni d'espérance, le Christ se réjouissait à la pensée qu'il allait vers la maison de son Père pour y préparer les places d'élection réservées aux élus. Si tous les hommes sont égaux dans la mort, quel besoin avons-nous de tant de demeures dans le royaume du ciel? Le dogme qui veut que les élus partent de ce globe pour se réunir devant le trône de Dieu, tous vêtus des mêmes robes blanches, le front orné des mêmes couronnes d'or, et qu'ils n'aient, au terme du voyage, d'autre occupation que celle qui consiste à agiter des palmes, pendant une interminable éternité, le dogme

qui veut que les réprouvés partent vers des ténèbres avivées par la lueur des flammes, pour y être tourmentés à jamais ; alors le sens des mots prononcés par le Messie nous est perdu. Que ces paroles si consolantes sont d'une grande portée, nous en avons la preuve dans les révélations spirituelles de l'époque où nous vivons. Dans le monde à venir nous voyons une diversité de conditions égale à celle qui existe sur la terre. Nous voyons aussi partout le bien et le mal en activité incessante, partout l'humanité s'éloignant ou se rapprochant de son Dieu. Pourtant il y a réaction un peu partout. Il y a aussi progrès. La sagesse, la vertu s'étendent davantage. Avec chaque année qui s'écoule, le cri triomphal : « Plus près de toi, mon Dieu ! » trouve son écho ici-bas comme dans l'éternité, car le mot d'ordre de l'humanité sera toujours : « *Excelsior !* »

« Toute discorde, dit un poète anglais, est de l'harmonie incomprise. » A Dieu de rétablir l'accord momentanément rompu. Ceux qui méconnaissent les avertissements d'en

haut sont assurés d'une chose, c'est qu'ils ne tarderont pas à être éclairés dans un avenir prochain. La philosophie devient niaise lorsqu'elle se donne pour arbitre et qu'elle s'arroge la suprême intelligence. C'est à cette fausse science que le Christ faisait allusion lorsqu'il dit : « Vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et vous les avez révélées aux petits. » La Judée était pleine de ces aveugles qui, trop fiers pour obéir à Dieu, s'arrogeaient le droit de commander à leurs frères. Le spiritualisme en a compté plus d'un. Révoltés d'une égalité qui les gênait, la plupart se sont vus arrêtés au début de la carrière; au moment de prendre leur essor, le ridicule leur a coupé les ailes. D'autres, que rien n'arrête, ont poussé cet esprit de domination assez loin pour faire plus ou moins de mal. Ils ont su s'adjoindre des partisans, établir des sectes; mais, dans leur impatience de bâtir, ils n'ont point pris garde au terrain, de sorte qu'au premier vent, l'étrange construction s'est effondrée, couvrant le sol de débris informes. Les insanités de ces enthousiastes ont fait plus de tort à no-

tre cause que les attaques les plus envenimées de nos ennemis déclarés. Leur conduite, leurs prétentions, leurs pseudo-révélations font la honte des vrais spiritualistes et sont la risée du monde sceptique.

Deux prophètes de ce genre surgirent aux Etats-Unis en 1850. L'un, le révérend J.-D. Scott, avait été une lumière dans la secte des anabaptistes de New-York ; l'autre, le révérend T.-L. Harris, prêchait dans la secte des universalistes. Leur conversion au spiritualisme semble dater de la même époque. Il y avait à Auburn, petite ville du comté de New-York, un cercle appelé *The Apostolic*, dont le médium était une dame Benedict. Les esprits qu'on y évoquait appartenaient au meilleur monde, mais une clause du règlement limitait singulièrement les manifestations, en ce sens qu'elle défendait à ses membres de se mettre en rapport avec d'autres esprits que ceux nés en Judée ou après la première année de l'ère chrétienne. Mais les affaires de la petite communauté n'étant pas prospères, on dut se mettre en quête d'un nouveau di-

recteur pour attirer la clientèle. C'est alors qu'on choisit le révérend J.-D. Scott, auquel fut bientôt adjoint le révérend T.-L. Harris. Ces messieurs fondèrent un bulletin intitulé : *Disclosures from the Interior* (révélations de l'intérieur). Ils se donnaient pour des êtres surnaturels ; tout ce qu'ils pensaient ou écrivaient, devait être accepté comme d'inspiration divine. On ne tarda pas à pousser les hauts cris à Auburn. C'était faire preuve d'une effronterie par trop grande, même pour les Etats-Unis ; aussi, l'association dut-elle abandonner la place, et aller s'établir à Mountain-Cove, dans le comté de Fayette, en Virginie. Là, tous les biens devaient être la propriété commune de chacun ; l'âge d'or de la liberté, de la fraternité et de l'égalité était arrivé. Une centaine de croyants suivirent Scott vers la nouvelle demeure. Harris, lui, resta en arrière, n'y trouvant pas son compte. Scott prit donc la haute main sur le troupeau ; il administra avec pleins pouvoirs, tant au temporel qu'au spirituel. Ses prétentions s'accrurent avec le temps ; son ambition bientôt ne connut plus de bornes. Il assem-

bla ses fidèles, et leur dit qu'il avait vu Dieu face à face. Il s'intitula dès lors médium absolu. Ses affaires cependant ne prospéraient guère mieux qu'à Auburn. Il dut s'en retourner à New-York et renouer avec son ancien acolyte, Harris. Les confédérés réussirent à capter la confiance de quelques personnes, qui apportèrent des fonds à l'entreprise. Il était temps. En mai, 1852, Harris à son tour se dirigea avec sa famille et ses dupes vers la Montagne Sainte, la Nouvelle Jérusalem. C'est ainsi qu'on baptisa la colonie naissante à Mountain-Cove. L'arrogance des prophètes-réunis s'accrut avec la crédulité des fidèles. Ils proclamèrent Mountain-Cove la porte du ciel, et leur demeure, la maison de Dieu. La rédemption de la créature ne se pouvait effectuer nulle part ailleurs. Ceux qui faisaient la moindre opposition aux deux parfaits prophètes devaient être chassés de l'enceinte sacrée. Il n'y avait plus de salut pour celui qui encourait cette peine. Ni Scott ni Harris, ne pouvait jamais plus lui ouvrir les portes de l'éternel séjour. C'était l'anathème suprême, l'excommunication majeure. Il va

sans dire que toute acquisition faite ostensiblement au nom de la communauté devenait en réalité la propriété personnelle et inaliénable de ces deux prophètes, car les titres passaient entre leurs mains et n'étaient revêtus que de leurs signatures. Ils se proclamèrent en outre les deux témoins dont il est parlé dans l'Apocalypse, au chapitre onze, et s'attribuèrent comme tels la faculté de vomir par la bouche des flammes qui consumaient leurs ennemis, de fermer les portes du ciel en sorte que la pluie ne pouvait tomber sans leur permission, de convertir en sang les eaux de la terre, et d'envoyer des plaies aux humains. C'était le comble du blasphème. Enfin le dégoût vint aux adeptes que ces imposteurs menaient en laisse. Le désaccord se mit dans la colonie. Une dissolution était imminente. La Nouvelle Jérusalem devint un Pandémonium. Les membres s'éclipsèrent un à un, et de la fortune des fidèles on n'en a trouvé aucune trace.

Tel est le récit d'une des plus vilaines folies qu'on puisse reprocher au spiritualisme moderne.

Vers l'époque où ces choses se passaient aux Etats-Unis, un mouvement analogue se dessinait à Genève. Les fondateurs de l'association genevoise se signalèrent par des abus qui ne le cédaient en rien aux blasphèmes de Scott et Harris. Ils firent des dupes dont la crédulité était plus grande, s'il est possible, que celle des disciples de Mountain-Cove. La petite table au moyen de laquelle les saints de la Judée donnaient les ordres nécessaires à l'organisation de la Nouvelle Jérusalem était le prototype d'une autre table, également petite, que vénérait en aveugles une fraction des habitants de la ville de Calvin.

Tout le monde en 1853 s'intéressait à voir tourner ou autrement se mouvoir les tables. Le professeur Faraday venait de rendre son verdict, qui, disons-le tout de suite, était absurde au point de vue de l'ensemble de la doctrine. Sa théorie, néanmoins, nous paraît juste si nous l'envisageons par rapport au genre de phénomènes qu'il a examinés. En effet, plus il nous a été donné de voir ces soi-disant tourneurs de tables, moins il nous a été permis d'attribuer les mouvements de

ce meuble et les messages obtenus à autre chose que les muscles du médium lui-même. Toutefois, nous devons l'avouer, l'intention préméditée de tromper n'entrait pour rien dans leurs calculs. Le plus souvent c'était quelque brave homme dont le système nerveux, excité outre mesure, remplaçait la faculté médianimique qu'il croyait avoir, et rien ne pouvait dissiper l'hallucination qui l'obsédait.

Nous avons connu une dame qui, chaque jour, avant de prendre ses repas, s'installait devant son guéridon pour en obtenir une consultation. La table, pour elle, représentait l'esprit de son défunt mari. Lorsque sous ses mains le guéridon venait à bouger, elle formulait ses questions.

— Mon cher Charles, disait-elle, pourrai-je manger du poisson aujourd'hui ?

Bientôt la table esquissait un mouvement affirmatif : c'est que la pauvre dame avait grande envie de poisson ce jour-là. Si, au contraire, elle ne tenait pas à avoir du poisson, la réponse était négative. En d'autres mots, la réponse était toujours en accord avec ses désirs. Cette illusion se mêlait à tous les actes de sa vie.

Je me souviens d'un autre cas.

Je dinais chez lord Houghton. Un baronnet, sir R., au cours d'une conversation se rapportant au spiritualisme, nous demanda tout à coup si je pouvais obtenir des manifestations à volonté. Je lui répondis que je ne le pouvais pas.

— Alors, dit-il, en souriant, je suis meilleur médium que vous, attendu que je peux faire bouger la table quand je veux.

A cela j'ai répondu que je ne doutais nullement de son savoir-faire, et j'ajoutai :

— Peut-être voudrez-vous bien nous donner tout à l'heure un échantillon de votre talent.

Au salon, il s'installa devant un guéridon qui se mit aussitôt à exécuter des mouvements, mais il était impossible de ne pas voir que c'était lui-même qui bougeait la table. Alors je lui dis :

— C'est fort bien, mais, si vous le permettez, nous allons mettre une feuille de papier entre vos mains et le guéridon.

A quoi il accéda de fort bonne grâce. La table alors n'obéit plus comme avant, tandis que le papier se mouvait très-visiblement.

Il m'a été rapporté depuis — à tort, sans doute — que sir R. s'est dépité de sa déconvenue en cette occasion jusqu'à dire :

— C'est égal, Home est furieusement jaloux de ma faculté comme médium.

Mais à quoi bon multiplier les exemples. La force déployée venait plus souvent des muscles que des esprits. On en peut dire autant des médiums écrivains. Dans ma jeunesse j'avais ce don, mais les communications me parurent tellement en rapport avec ma manière de penser que j'ai cessé d'écrire. Depuis lors, je n'écrivais que lorsque ma main se mouvait automatiquement et que mon attention était détournée par un sujet étranger.

Pour en revenir à l'incident de Genève, disons tout d'abord que la table dont on se servait avait été consacrée à Dieu. C'était le Messie, et non l'un de ses saints, qui la faisait mouvoir. Un siège avait été mis à part pour le Christ et on supposait que les jours de séance, il venait l'occuper, invisible aux yeux des mortels. On alla jusqu'à faire intervenir Dieu le Père dans ce bizarre

tabernacle ; on lui attribuait une piteuse homélie empruntée à différentes parties de la Bible. Les communications, reçues avec une aveugle confiance, étaient gardées pieusement pour être ensuite publiées sous forme de volumes. Je possède deux exemplaires de ces précieux ouvrages. L'un est intitulé :

Post Tenebras Lux

ROME, GENÈVE

ET

L'EGLISE DU CHRIST

Dicté au moyen d'une table

PAR

LE FILS DE DIEU

Le Sauveur du monde
Seul médiateur entre Dieu
et les hommes
1856

Les malheureux dont on exploitait ainsi la trop naïve crédulité ont perdu, avec leurs illusions, les uns une certaine aisance, les autres une réelle fortune.

Nous avons eu aujourd'hui[1] un entretien pénible avec l'une des victimes les plus cruellement éprouvées par cette triste illu-

(1) 5 octobre 1876.

sion. C'est une pauvre femme qui, à l'âge de soixante-douze ans, est encore jeune de patience et d'espérance. Tout en nous racontant ses angoisses, un sourire illumine ses traits.

« C'est une triste histoire, monsieur, dit-elle. Peut-être serait-il mieux de l'oublier ; mais, comme vous le dites bien, cela peut servir d'avertissement à d'autres. Je ne saurais préciser la date au juste, mais c'est en 1853 qu'une nouvelle assez singulière vint nous distraire de nos occupations ordinaires. Il s'agissait de quelques jeunes filles qui, chez un ami commun, avaient développé la faculté étrange de médiums écrivains. Le père aussi, disait-on, avait le don de se mettre en rapport avec les esprits, par le moyen d'une table. C'était un professeur de musique, homme fort pieux et d'ailleurs parfaitement honnête. Oui, monsieur, honnête, — nous l'étions tous.

« Or, j'eus la curiosité bien légitime de voir si, réellement, des faits merveilleux comme ceux qu'on rapportait pouvaient avoir lieu. J'allai donc à une séance, et comme tout ce qu'on y faisait me parut de

bona loi, j'engageai mon mari à y venir avec moi. Depuis lors, combien de fois ne m'a-t-il pas dit : « C'est toi qui m'a poussé à y aller. » Il ne disait pas cela pour se plaindre, non. Nous pensions faire la besogne de Dieu, et je le dis encore aujourd'hui, si nous nous sommes trompés, j'ai le ferme espoir que Dieu nous pardonnera, car notre seul but était de le glorifier. Mon mari, homme d'une grande intelligence, était professeur de mathématiques au collège de cette ville. Il est vrai qu'à l'époque en question, il ne professait plus. Grâce à une série de spéculations heureuses, il s'était acquis une assez belle fortune, et nous vivions dans une aisance presque luxueuse. Oui, je m'aperçois, vos yeux se portent sur la pauvre chambrette que j'occupe maintenant. Que voulez-vous? c'est la volonté de Dieu, et cela me console.

« Donc, nous allâmes chez le médium, qui nous dit que l'esprit de Dieu parlait par sa table. Je m'étonne à cette heure que nous ayons jamais pu être assez simples pour croire une pareille chose. Or, de fil en aiguille, la table finit par nous donner à

entendre que nous devions sans plus tarder installer chez nous le médium et sa famille, et partager avec eux la fortune qu'il avait plu à Dieu de nous donner. Les communications faites par la table étaient sensées venir directement de Notre-Sauveur Jésus-Christ. Je dis à mon mari : « Donnons-leur « plutôt une somme d'argent ; leurs goûts et « les nôtres sont différents, et je ne saurais « vivre heureuse avec eux. » Mon mari alors me reprit, disant : « La vie de Celui que « nous adorons fut une vie d'abnégation, et « nous devons chercher à l'imiter en toutes « choses. Surmonte tes préjugés, et ce sacri- « fice prouvera au Maître la bonne volonté « que tu as à le servir. » Je consentis, et une famille de sept personnes s'ajouta à notre maison. Aussitôt commença pour nous une vie de dépenses et de prodigalités. On jetait l'argent par les fenêtres. La table nous commanda expressément d'acheter une autre voiture, quatre autres chevaux, ensuite un bateau à vapeur. Nous avions neuf domestiques. Des peintres vinrent décorer la maison du haut en bas. On changea plusieurs fois l'ameublement pour un mobilier chaque

fois plus somptueux. Cela, monsieur, dans le but de recevoir le plus dignement possible Celui qui venait nous voir, et d'attirer l'attention des gens du dehors. Tout ce qu'on nous demandait, nous le faisions. C'était coûteux, nous tenions table ouverte. Peu à peu des personnes convaincues arrivèrent en grand nombre, jeunes gens des deux sexes pour la plupart, auxquels la table prescrivait le mariage, qui se faisait alors à nos frais, et si le couple venait à avoir des enfants, on nous les confiait pour les élever. Nous avons eu jusqu'à onze enfants à la maison. Le médium à son tour se maria, et les membres de sa famille s'accrurent; si bien que nous ne tardâmes pas à compter trente personnes à table. Cela dura trois ou quatre ans. Nous étions déjà presque à bout de ressources. Alors la table nous dit d'aller à Paris, et que le Seigneur aurait soin de nous. Nous partîmes. Sitôt arrivé dans la grande capitale, mon mari reçut l'ordre de spéculer à la Bourse. Il y perdit le peu qui nous restait. C'était la misère cette fois, la misère noire, mais nous avions toujours la foi. Nous vivions, je ne sais comment.

Bien des jours je me suis vue sans nourriture, sinon une croûte et un verre d'eau. J'oubliais de vous dire qu'à Genève nous avions été enjoints d'administrer le saint sacrement aux fidèles. Or, il y avait parfois jusqu'à quatre cents communiants et communiantes. Un moine d'Argovie quitta son couvent où il était supérieur et abjura le catholicisme pour se joindre à nous. Ainsi, monsieur, vous le voyez, nous n'étions pas seuls dans notre aveuglement. Enfin, nous pûmes quitter Paris et revenir à Genève. C'est alors que nous réalisâmes toute l'étendue de notre malheur. Ceux avec qui nous avions partagé notre fortune furent les premiers à nous tourner le dos. Mais j'ai tort de me plaindre. Que la volonté de Dieu soit faite ! Entre autres choses nous avions acheté une usine en France, mais l'entreprise n'eut aucun succès. Nous dûmes revendre pour dix mille francs ce qui nous avait coûté dix fois cette somme.

« Vous regardez cette belle gravure, et vous vous demandez, n'est-ce pas, comment un pareil chef-d'œuvre peut orner une chambre comme la mienne ? Voici la chose.

Au plus fort de notre folie, le médium, se sentant tout à coup inspiré par des idées artistiques, mais ne pouvant, chose étrange! peindre lui-même, eut recours aux services d'un artiste, et celui-ci s'efforça de traduire sur la toile ce que le médium voyait en vision. Cette gravure n'est que la reproduction du tableau qui représente dans l'idée de *** « la Crucifixion. » Le moment qu'il dépeint est celui où le Sauveur dit : « J'ai soif. » C'est un souvenir qui m'est resté de temps meilleurs. L'original a été vendu, avec la maison et tout ce qui nous restait, pour satisfaire les créanciers.

« Si nous avons revu le médium ? Non, monsieur. Il épousa chez nous ma nièce, et en eut quatre enfants ; mais elle a été rappelée à Dieu, et son mari a épousé une autre femme. Il est revenu à Genève, mais il n'est pas venu me voir. Et pourquoi viendrait-il ? *Il est aussi pauvre que moi !*

« Mon mari[1] ne se plaint jamais du passé. Oh ! ce n'est pas cette affaire qui lui a enlevé la raison. Ce sont ses travaux de tête ; il commença très jeune, et les mathémati-

(1) Le malheureux était alors enfermé dans une maison d'aliénés.

ques fatiguent tant l'esprit ! C'est dur de ne pas l'avoir ici, près de moi, pour le soigner ; mais il était parfois difficile à garder. »

Nous quittâmes cette demeure le cœur serré.

Quelle chose incompréhensible que la nature humaine ! Voilà donc un homme qui, devant une table, débite une série de blasphèmes à l'appel lent et difficile de l'alphabet, et c'est assez pour jeter une famille pieuse et honnête dans un délire d'extravagance dont elle ne revient que lorsqu'elle est ruinée. Et alors même qu'ils sont ruinés, ces pauvres gens n'en restent pas moins aveugles. Quant à celui qui a causé leur ruine, il n'est pas le seul que j'aie rencontré. Ces êtres étranges, moitié fourbes, moitié convaincus, qu'on rencontre à toutes les époques, tout en illusionnant les autres hommes, finissent par prendre au sérieux leur rôle d'emprunt, et deviennent plus fanatiques que les personnes qu'ils abusent.

Tout cela, ce n'est point du spiritualisme. Autant admettre comme sérieuse l'extra-

vagance de ces pauvres fous qui soutenaient que la lune descendait chaque nuit pour leur donner le fouet. Les seuls esprits qui produisent ce genre de monomanie religieuse sont les vaniteux et les orgueilleux. On en peut dire autant des rêveries d'Allan Kardec, dont les partisans se recrutent surtout dans les classes bourgeoises de la société. C'est leur consolation à ces braves gens, qui ne sont rien, de croire qu'ils ont été un grand personnage avant leur naissance et qu'ils seront encore une chose importante après leur mort.

Il y a deux erreurs également funestes dont chacun doit se garder. La première consiste à repousser systématiquement toute évidence d'une manifestation spirituelle, même si ce phénomène est scientifiquement démontré. L'autre erreur consiste à tout accepter sans contrôle. De nos jours encore, sous le nom de réincarnation, on cherche à ressusciter, pour notre plus grand bien, toutes les théories de Pythagore, que chacun croyait si bien enterrées.

VII

La doctrine d'Allan Kardec.

Je classe la doctrine d'Allan Kardec parmi les illusions de ce monde, et j'ai de bonnes raisons pour cela, comme on va voir. J'ai connu l'initiateur, ou plutôt le rénovateur de cette phase moderne du vieux paganisme. Je ne mets nullement en doute sa parfaite bonne foi. Certes, en fouillant trop avant dans le tombeau de Pythagore, il croyait avoir déterré une lampe dont la flamme devait illuminer le monde. Cette conviction le domina, lui et les autres. Sa sincérité se projeta, nuage magnétique, sur l'esprit sensitif de ceux qu'il appelait ses médiums. Leurs doigts confiaient au papier les idées qui s'imposaient ainsi forcément à

eux, et Allan Kardec recevait ses propres doctrines comme des messages envoyés du monde des esprits. Si les enseignements fournis de cette manière émanaient réellement des grandes intelligences qui, selon lui, en étaient les auteurs, auraient-ils pris la forme que nous leur voyons? Où donc Jamblique apprit-il si bien le français d'aujourd'hui ? Et comment Pythagore a-t-il pu si complètement oublier le grec, sa langue natale ? Si, d'ailleurs, ces communications étaient l'œuvre d'esprits dématérialisés, pourquoi trouvons-nous ces mots « par Allan Kardec » au frontispice de chaque volume publié par lui ? Et puis, les enseignements qu'on y voit, sont-ce bien des vérités ? Alors qu'on nous donne bien vite quelques *faits* à l'appui de ces vérités. Les folles visions d'un croyant, les révélations même d'un clairvoyant ne peuvent suffire.

Je suis connu pour être ce qu'il est convenu d'appeler un clairvoyant ; aussi ai-je le droit de parler en connaissance de cause quant à cette phase particulière de la psychologie. Ceux qui ont étudié la question savent qu'il y a deux sortes de clairvoyance :

celle dite naturelle et celle déterminée par le magnétisme. Or, je n'ai jamais rencontré un seul cas de clairvoyance magnétique où le sujet ne reflétât directement ou indirectement les idées du magnétiseur. Ceci est démontré d'une manière frappante par Allan Kardec lui-même. Sous l'empire de sa volonté énergique, ses médiums étaient autant de machines à écrire, qui reproduisaient servilement ses propres pensées. Si parfois les doctrines publiées n'étaient pas conformes à ses désirs, il les corrigeait à souhait. On sait qu'Allan Kardec *n'était pas médium.* Il ne faisait que magnétiser ou psychologiser (qu'on nous pardonne ce néologisme) des personnes plus impressionnables que lui.

J'atteste la vérité du fait suivant.

Avant même que j'eusse pu savoir la mort d'Allan Kardec, je reçus de lui, en présence du comte de Dunraven, alors le vicomte Adare, un message ainsi conçu :

« *Je regrette d'avoir enseigné la doctrine spirite. Allan Kardec.* »

Comparaison faite — à une minute près — de l'heure à laquelle Allan Kardec est

mort et de celle où je reçus cet avertissement, on trouva l'intervalle trop court pour permettre même l'hypothèse d'une dépêche télégraphique. Comme, d'autre part, son décès n'avait été précédé d'aucune maladie, d'aucun signe précurseur, on admettra bien que cet évènement était de ceux auxquels je m'attendais le moins.

La très remarquable communication suivante a été fournie par M. Morin, que, de son vivant, Allan Kardec regardait comme un de ses meilleurs médiums.

ALLAN KARDEC

M. Morin, médium, somnambule parlant

Communication donnée chez M. Caussin, rue Saint-Denis, 345, du 6 novembre, 1869 (1).

Allan Kardec, parlant par la bouche de Morin, sa confession posthume.

« Dans les dernières années, j'ai travaillé avec soin à éloigner toutes les intelligences, tous les hommes entourés de l'estime publique, et qui, travaillant à la science

(1) Cette communication a été copiée sur le manuscrit qu'a remis M. Véron, l'éminent journaliste, présent à la séance.

spirite, eussent pu accaparer pour eux une partie des bénéfices que je voulais pour moi seul.

« Cependant, plusieurs d'entre eux, placés très haut dans les sciences et les lettres, se seraient contentés, en se dévouant au spiritisme, de briller au second rang. Mais, dans mon effroi d'être éclipsé, je préférai toujours rester seul à la tête du mouvement spirite, en être à la fois la tête qui pense et le bras qui agit.

« Oui, je l'avoue, c'est ma faute si le spiritisme n'a jusqu'à ce jour compté dans ses rangs aucun de ces champions, princes de la parole ou de la pensée. Chez moi, l'homme avait dompté l'esprit. »

Sur l'avenir du spiritisme, tel qu'il l'avait conçu, et sur ses conséquences actuelles, Allan Kardec ajoute :

« De mon vivant, le spiritisme, tel que je le concevais, me paraissait ce que l'homme pouvait rêver de plus grand, de plus vaste. Ma raison s'égarait.

« Maintenant, que débarrassé de l'enveloppe matérielle, je regarde l'immensité des mondes, je me demande comment j'ai pu

me draper dans mon manteau de demi-dieu, me croire un deuxième sauveur de l'humanité. Orgueil insensé que je déplore amèrement !

« Je vois le spiritisme tel que je l'avais conçu, si petit, si restreint, si éloigné, dans ses parties même les moins imparfaites, des perfections qu'il doit atteindre.

« Considérant les résultats produits par la propagation des idées spirites, que vois-je à présent ?

« Le spiritisme, traîné dans les bas-fonds du ridicule, représenté par d'infimes personnalités, que j'ai trop élevées moi-même.

« En voulant produire le bien, j'ai motivé beaucoup d'aberrations, qui enfantent le mal.

« Au point de vue de la philosophie, peu de résultats. Pour quelques intelligences, combien d'ignares !

« Au point de vue religieux, que de superstitieux sortis d'une superstition pour tomber dans une autre !

« Conséquences de mon égoïsme.

« Si je n'avais pas écarté les intelligences transcendantales, le spiritisme ne serait pas

exclusivement représenté, dans la majorité des adhérents, par des adeptes pris au sein des classes laborieuses, les seules chez lesquelles mon éloquence et mon savoir ont pu avoir accès. »

« ALLAN KARDEC. »

Tel est le message fourni à M. Morin par son ancien hiérophante.

Je vais maintenant brièvement examiner la philosophie — si la doctrine d'Allan Kardec mérite ce nom — développée dans son *Livre des Esprits*

« D. — Sur quoi est fondé le dogme de la « réincarnation ?

« R. — Sur la justice de Dieu et la ré-« vélation.

« D. — Quel est le but de la réincarnation ? »

« R. — Expiation, amélioration progressive de l'humanité ; sans cela où serait la justice ?

La Justice et l'Expiation, voilà la tonique et la dominante de cette fantaisie sur les Vérités éternelles, si brillamment exécutée

par Allan Kardec, aux applaudissements d'une foule d'égarés. Son idée de la création est un plagiat des écoles plus sévères de la chrétienté, mais un plagiat qui omet à dessein la figure centrale du Christ. Il substitue au Messie un rêve de changements sans fin. Il écarte de la théorie de Pythagore cette partie de la métempsycose qui se rapporte aux animaux, mais il fait siennes d'autres parties du système, et raffine sur le tout. Comme les théologiens, pour la plupart, il trouve plus de colère que d'amour dans la divinité. Son Père est le Père de Knox et de Calvin. Mais au moins ceux-ci enseignent-ils que la colère de Dieu fut apaisée par la mort de son Fils sur la croix. Allan Kardec, lui, nous enseigne que l'ère céleste ne saurait se calmer qu'en brouillant à jamais l'identité de ses créatures. L'ordre qui règne dans la nature ne trouve sa contrepartie nulle part dans le monde des esprits. L'harmonie qui préside à l'évolution d'un système autour d'un autre système, dans les abîmes de l'espace, ne sert, selon lui, qu'à railler l'inextricable confusion qui existe pour les âmes au profit desquelles, pour-

tant, ces systèmes ont été créés. C'est à croire que, dans le ciel d'Allan Kardec, la félicité du juste dépend de la conscience qu'il a d'être soi-même et non un autre. Cette théorie de la réincarnation donne un caractère nouveau et passablement inquiétant à la sentence biblique, *qu'il n'y a point de répit pour les méchants*. De malheureux esprits perdent un temps infini à démêler l'écheveau de leur personnalité déjà pas mal embrouillé, et qui peut s'embrouiller davantage. Une inquiétude constante les domine, celle d'oublier leur expérience terrestre, car s'ils perdent le souvenir d'un seul incident, on les renvoie ici-bas pour leur donner un peu plus de mémoire. Ils subissent, par conséquent, de nombreuses incarnations. L'âme, toutefois, ne perd jamais sa personnalité. Si nous avons bien saisi l'ensemble de cette étrange doctrine, il y a lieu de conclure que l'âme est contrainte de perdre la conscience de son individualité pour retrouver son identité.

Les perplexités que suggère cette doctrine monstrueuse sont incalculables. On n'en peut voir la fin. La grand'mère y de-

vient sa propre petite-fille. Le Néron du premier siècle de l'ère chrétienne peut se métamorphoser en la mystique Mme Guyon du siècle dernier. L'âme d'un criminel peut se transformer en celle d'un saint Vincent-de-Paul, et alors sa nouvelle incarnation est la récompense d'efforts louables en vue de s'amender.

A cette question : « L'esprit qui a animé « le corps d'un homme, peut-il, dans une « nouvelle existence, animer celui d'une « femme, et réciproquement ? » il a été répondu : « Oui. »

Avec de pareilles propositions, on peut déduire une suite interminable de corollaires révoltants. Il en est d'un genre que nous ne pouvons qu'indiquer. Prenons, par exemple, ce cas-ci. Deux personnes s'unissent par les liens du mariage. Ils ont des enfants. Les parents meurent et sont réincarnés. L'homme est devenu la femme, la femme est devenue l'homme. S'ils s'unissent à nouveau par le mariage, comment expliquer l'énigme de leur parenté, et la parenté de leurs enfants ?

La doctrine de la réincarnation détruit

toute consanguinité. Elle abolit les liens de la famille, de la société ; elle étouffe en nous les meilleurs sentiments. En effet, que reste-t-il lorsque tout ce que nous aimons a perdu jusqu'à la conscience de son identité ? Condamnés à passer une éternité dans l'incertitude de ce que l'avenir nous réserve, les réincarnés doivent être plus malheureux que ces vieux héros de la Bible, qui n'avaient point de demeures sur la terre. Au moins ceux-ci avaient-ils la perspective d'arriver un jour au sein tranquille de la béatitude divine, tandis que les disciples selon l'évangile d'Allan Kardec ne possèdent, à vrai dire, la certitude d'un séjour quelconque ni sur la terre ni dans le ciel. Innocents du péché de Caïn, ils n'en sont pas moins condamnés à errer partout, éternellement. Et ils n'ont plus de sexe ; ils n'ont plus ni femme, ni mari, ni mère, ni père, ni sœur, ni frère, ni fils, ni fille. Pour eux, ces noms ont perdu leur sens. Même leurs âmes ne sont plus à eux. Le monde réincarnationniste est comme un théâtre où des marionnettes apparaissent, pirouettent et disparaissent au gré de celui qui tient les

fils. A chaque scène nouvelle, les marionnettes sont mises en pièces, jetées en tas, et la défroque sert à fabriquer de nouveaux pantins qu'on habille au hasard. Allan Kardec, assure, néanmoins, dans son bréviaire, que c'est là une doctrine à la fois éminemment consolante et strictement conforme à la plus rigoureuse justice, et nous voyons des milliers d'enthousiastes qui sont de l'avis du maître.

La nature humaine se révolte devant des exagérations semblables. Aussi, les plus chauds partisans de cette doctrine n'en acceptent-ils que tout juste ce qu'il faut pour satisfaire aux aspirations, aux sentiments de chacun. Le cœur d'une mère y trouve facilement son compte si elle néglige le principe pour ne voir que les détails.

C'est ainsi qu'une malheureuse femme perd sa fille unique, encore enfant. Une autre lui est née. Celle-ci reçoit le nom de la première, et on lui demande pourquoi. La mère explique que sa seconde fille n'est autre que la première, qui lui a été rendue. Elle raconte qu'un jour l'enfant, qu'elle fai-

sait sautiller sur ses genoux, lui dit tout à coup :

— Mamam, sais-tu bien qui je suis?

Surprise et même effrayée, la mère ne put que balbutier :

— Non, ma mignonne.

— Je suis ta petite Mimi, répondit l'enfant, et je suis revenue auprès de toi. Regarde-moi, chère maman, tu verras que je suis bien ta petite Mimi.

Et la mère vit, en effet, que les traits de l'enfant étaient ceux de sa fille perdue.

Outre la confusion révoltante à laquelle cette doctrine conduit logiquement, il y a des impossibilités matérielles dont il faut tenir compte, si enthousiaste qu'on soit. Une dame peut croire tant qu'elle voudra qu'elle a été la compagne d'un empereur ou d'un roi dans une existence antérieure. Mais comment concilier les choses si nous rencontrons, comme il arrive souvent, une bonne demi-douzaine de dames, également convaincues, qui soutiennent avoir été chacune la très-chère épouse du même auguste personnage? Pour ma part, j'ai eu l'honneur de rencontrer au moins douze Marie-Antoi-

nette, six ou sept Marie-Stuart, une foule de saint Louis et autres rois, une vingtaine d'Alexandre et de César, mais jamais un simple Jean-Jean. Je donnerais quelque chose pour attraper et mettre en cage ce merle blanc, d'une rareté excessive.

Les mesmérisés d'Allan Kardec affirment que les esprits ne dégénèrent jamais. A cette question : « Un homme, dans ses « nouvelles existences, peut-il descendre « plus bas qu'il n'était » ? On a répondu : « Comme position sociale, oui ; comme « esprit, non. » Si l'âme ne dégénère point, les Alexandre, les César, dont on nous inonde, doivent atteindre aujourd'hui à un degré d'intelligence bien autrement élevé que celui qu'ils avaient lorsqu'ils mirent en déroute les armées de Darius ou chassèrent Pompée de la plaine de Pharsale. Et alors pourquoi font-ils si peu parler d'eux ? Et tout dernièrement, où étaient-ils, ces héros, les Turenne, les Bayard, les Condé, au jour d'angoisse de leur pays, quand les aigles françaises ne voyaient autour d'elles que ruines et désastres, et qu'une armée allemande campait sous les murs de Paris ?

Où étaient ces héros le jour d'agonie de leur patrie? Ou bien le manque de patriotisme est une vertu dans la doctrine de Kardec, ou bien toute grandeur d'âme « est « une impureté dont les esprits doivent se « dépouiller. »

Peut-être aussi l'âme finit-elle par être effarée de la multiplicité de ses existences. Si, après avoir vécu ici-bas sous des noms tels que Néron, Constantin, Mahomet, Charlemagne, Bacon, un esprit se voit tout à coup incarné dans le corps du premier venu, la vie entière ne lui suffira plus pour se décider à adopter l'une ou l'autre des quatre propositions suivantes :

— Mettre le feu aux quatre coins de Paris, et jouer du violon au plus fort de l'incendie ; transporter la capitale des rives de la Seine aux bords du golfe du Lion ou à ceux du golfe de Gascogne ; réunir sous la bannière d'un même culte, d'une même religion, catholiques, voltairiens, protestants et positivistes ; inventer une matière propre à tuer les hommes, qui sera, relativement à la poudre à canon, ce que la poudre elle-même était aux lances et aux

masses d'armes de nos ancêtres au quatorzième siècle. Celui qui, parmi nous, résume en lui l'expérience variée de tant de grands hommes, doit même éprouver quelque difficulté à choisir *une ligne de conduite* conforme à ses aptitudes.

Et dans tout cela, que deviennent donc les âmes ordinaires, celles qui n'ont point de nom marquant, les anonymes, les Jean-Jean? Shakespeare et Sophocle reviennent sans cesse sur la scène du monde, mais l'humble plébéien, on ne le voit jamais revenir y jouer un rôle quelconque. Il meurt, le chétif, et personne n'entend plus parler de lui. Ce n'est sans doute qu'un vil comparse, un de ces vulgaires esprits qui, selon la bible d'Allan Kardec « n'ont à l'origine « qu'une existence instinctive; à peine ont-« ils conscience d'eux-mêmes et de leurs « actes; leur intelligence ne se développe « que peu à peu. » Mais où donc se développe-t-elle cette intelligence? car à coup sûr, ce n'est pas l'esprit du premier venu qui revient, quelques mois après sa mort, sous les traits de Jules-César. C'est dame Nature qui, dans une lointaine planète, pos-

sède, sans doute, l'usine spéciale à ce genre de fabrication. On y doit prendre une centaine de bouchers et de boulangers, qu'on broie et qu'on pétrit, et de cette matière brute on forme l'être doué de raison qui revient sur terre pour y jouer le rôle de conquérant, de protecteur ou de providence! Pauvres esprits souples et erratiques, dont les âmes caméléoniques se perdent, et qui revenez régir sous le masque de Cicéron-Jean-Jean!

Une femme, passionnément éprise de la doctrine de Kardec, a eu l'idée d'y greffer une théorie nouvelle de l'émanation. Les êtres désincarnés qui attendent leur tour pour revenir à la vie matérielle se composent d'âmes s'adaptant, suivant elle, les unes dans les autres, comme les boules d'ivoire de la Chine. Si l'un de ces êtres désire communiquer avec les humains, il projette au dehors d'abord une âme, qui en projette une autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que, d'âme en âme, la série fasse une chaîne pour atteindre la terre. Cette étrange chaîne transmet comme un fil électrique ses com-

munications aux personnes qui sont en communication avec elle ; ce devoir une fois accompli, lac haîne se défait et les âmes rentrent les unes dans les autres. Dire qu'une telle fantaisie trouve encore des adhérents.

Il va sans dire que les contradictions fourmillent dans la doctrine des kardecistes, et celui qui les accepte ne peut être que bien crédule. Considérons les théories suivantes :

D. — « Les esprits mettent-ils un temps « quelconque à franchir l'espace ?

R. — « Oui, mais leur mouvement est « rapide comme la pensée.

D. — « La pensée n'est-elle pas l'âme « elle-même qui se transporte ?

R. — « Quand la pensée est quelque part « l'âme y est aussi, puisque c'est l'âme qui « pense. La pensée est un attribut.

D. — « L'esprit, proprement dit, est-il à « découvert, ou est-il, comme quelques-uns « le prétendent, environné d'une substance « quelconque ?

R. — « L'esprit est enveloppé d'une subs- « tance vaporeuse pour toi, mais encore « bien grossière pour nous : assez vapo-

« reuse, cependant, pour pouvoir s'élever « dans l'atmosphère et se transporter où il « veut. »

Ainsi, là où est l'âme, là est la pensée. Alors, qu'ont-ils besoin de voyager ? Se déplacer implique une dépense de temps, et la pensée est instantanée. Comment sortir de ce dilemme ? On nous dira, sans doute, que la durée d'un voyage peut n'occuper tout juste que le temps nécessaire pour la pensée qu'on en a. Fort bien. Un esprit veut-il se transporter à quelques millions de lieues du point où il se trouve ? Crac ! c'est fait. La pensée et l'action ne font qu'un. Mais alors, pourquoi dire que « le mouvement des esprits est aussi rapide « que la pensée ? » La formule n'est pas juste. L'éloignement d'un lieu, la distance est inappréciable pour la pensée. En d'autres mots, il ne m'en coûte pas plus d'aller à Saint-Ouen ou à Pékin, si je m'y transporte par la pensée ; qu'un endroit se trouve à trois cent trente-trois millions de lieues ou à trois kilomètres, l'effort intellectuel qu'il me faut déployer pour y aller en pensée est le même. On ne peut dire d'une chose qu'elle

se transporte d'un lieu à un autre, sans franchir successivement tous les points géométriques de la route. Or, le mouvement implique une progression, si rapide soit-elle, qui est étrangère aux lois de la pensée. Celle-ci ne connaît rien, ni du temps, ni de l'espace. D'ailleurs Kardec ne dit-il pas que l'esprit est enveloppé d'une substance vaporeuse? Or, il faut à la vapeur la plus ténue un temps appréciable pour aller d'un point à un autre, et ce temps augmente suivant la distance à parcourir. Ou les esprits d'Allan Kardec sont revêtus de matière et alors ils ne sauraient se transporter avec la rapidité de la pensée, où ils peuvent ainsi voyager, et alors ils ne sont revêtus d'aucune enveloppe matérielle. Il faut choisir, car la proposition formulée par Kardec est contradictoire.

« Les esprits sont créés égaux, assure « Allan Kardec, mais ne sachant pas d'où « ils viennent, il faut que le libre arbitre « ait son cours. Ils progressent plus ou « moins rapidement en intelligence, comme « en moralité. L'état de l'âme à sa première « incarnation est analogue à celui de l'en

« fance. A mesure qu'ils avancent, les
« esprits comprennent ce qui les éloignait
« de la perfection. Un esprit peut rester
« stationnaire, mais il ne rétrograde pas. »

A ce compte, la Grèce d'aujourd'hui serait plus intelligente qu'aux temps d'Homère et de Socrate, et la France, moins immorale qu'elle n'était il y a quinze cents ans. D'autre part, peut-on raisonnablement qualifier de progrès le changement qui s'est opéré dans l'un et l'autre pays ? Nous ne le croyons pas. Or, s'il est admis que des nations entières peuvent déchoir, se dégrader, tomber et disparaître, que vient-on nous dire en affirmant que les esprits peuvent rester stationnaires, mais qu'ils ne rétrogradent jamais ? L'auteur du *Livre des Esprits* se fait une idée fausse quant aux causes réelles de notre civilisation. Il y a progrès, en effet, si nous envisageons l'ensemble des faits se rapportant à la vie moderne, mais il n'a pas su voir la source de ce progrès. C'est aux vérités acquises, à l'action lente des siècles, que nous sommes redevables des bienfaits de la civilisation, et non à l'influence des esprits

qui reviennent parmi nous plus éclairés à chaque nouvelle incarnation. C'est le fruit de l'expérience des temps, et l'héritage des peuples qui se succèdent les uns aux autres. C'est la somme de connaissances léguée par nous à nos enfants, somme plus grande que celle qui nous a été transmise par nos pères. La civilisation morale ne peut être considérée que comme le but même de la durée des nations; ceux qui la nient ou qui voudraient entraver sa marche, méconnaissent l'humanité dans son caractère distinctif, le perfectionnement, et outragent le ciel même dans son plus noble ouvrage, l'homme. Quant à la civilisation matérielle, autrement nommée l'industrie, les moralistes la redoutent, les philosophes la dédaignent, les économistes l'exaltent, mais ils sont loin de s'entendre encore sur les moyens d'assurer ses progrès, de régulariser ses écarts, de prévenir ses vicissitudes, et même, il faut le dire, de prouver ses bienfaits.

Allan Kardec pousse la hardiesse jusqu'à prétendre que la moralité des parents n'in-

flue en rien sur celle de l'enfant, que l'hérédité, l'atavisme sous ce rapport, n'existe pas. C'est ainsi qu'il dit :

D. — « Les parents transmettent souvent « à leurs enfants une ressemblance physique. « Leur transmettent-ils aussi une ressem- « blance morale ?

R. — « Non, puisqu'ils ont des âmes ou « des Esprits différents. »

Ainsi, les plus savantes recherches ne comptent pour rien. Les milliers de cas bien avérés, et qui prouvent à n'en plus douter, que les caractères moraux et intellectuels se transmettent aussi bien que les caractères physiques ; que l'ivrognerie chez le père peut déterminer un penchant analogue chez l'enfant; que l'effroi chez la mère enceinte peut amener chez l'enfant une timidité nerveuse excessive; que certains talents descendent de père en fils, de même que certaines formes particulières de la folie ; tous ces faits sont nuls et non avenus pour Kardec. Je doute que ceux qui se sont livrés à l'étude de la pathologie mentale ou à l'anthropologie s'inclineront devant une doctrine qui soutient que les parents ne

peuvent transmettre qu'une ressemblance physique. Dans la famille de Bach il y eut trente-deux musiciens : d'où viennent les vocations. Les dispositions morbides se transmettent parfaitement bien, quoi qu'en dise le chef reconnu des réincarnationnistes. Tout se réduit à une transmission de modifications anatomiques primitives ou acquises, par n'importe quel procédé, par l'éducation entre autres.

Ailleurs, le maître enseigne à ses élèves que les esprits incarnés ne conservent aucun souvenir du passé. Toutefois, nous trouvons, dans une autre partie de son catéchisme, l'énonciation du dogme suivant :

D. — « L'esprit d'un enfant mort en bas « âge est-il aussi avancé que celui de « l'adulte ?

R. — « Quelquefois beaucoup plus, car il « peut avoir beaucoup plus vécu et avoir « plus d'expérience, si surtout il a pro- « gressé. »

Ici, la contradiction est flagrante. Si, comme Kardec l'assure, l'esprit incarné ne conserve aucun souvenir du passé, à quoi

donc peut bien lui servir l'expérience d'une vie antérieure? Cela revient à dire que l'enfant peut-être plus avancé que l'adulte, parce qu'il sait quelque chose qu'il a oublié!

D. — « Les êtres que nous appelons anges, « archanges, séraphins, forment-ils une « catégorie spéciale d'une nature différente « des autres Esprits?

R. — « Non, ce sont les purs esprits : « ceux qui sont au plus haut degré de « l'échelle et réunissent toutes les per- « fections. »

Que reste-t-il donc à Dieu quand ces enfants atteignent le dernier échelon du progrès, qu'ils réunissent en eux toutes les perfections? La créature se fait l'égale du Créateur. Ce qui n'empêche pas notre auteur d'ajouter dans une autre partie de son ouvrage : « Les esprits sont l'œuvre de Dieu, « absolument comme un homme qui fait « une machine. La machine est l'œuvre de « l'homme, mais elle n'est pas l'homme. » Depuis quand donc l'œuvre du mécanicien est-elle prise en aussi haute estime que l'homme qui a fait la machine? Et depuis

quand voyons-nous l'œuvre de ses mains s'améliorer au point qu'on la puisse comparer à l'homme lui-même?

Mais notre étonnement redouble lorsque Kardec nous apprend que la réincarnation n'est autre chose que la résurrection dont parle l'Ecriture. Il dit : — « Les paroles mêmes de Jésus ne peuvent laisser de doute sous ce rapport. Voici ce qu'on lit dans l'Evangile selon Saint-Jean : « Jésus « répondant à Nicodème, dit : En vérité, en « vérité je te le dis, que si un homme ne « naît de nouveau, il ne peut voir le royaume « de Dieu. Nicodème lui dit : Comment un « homme peut-il naître quand il est vieux? « Peut-il rentrer dans le ventre de sa mère, « et naître une seconde fois? Jésus répondit : « En vérité, en vérité je te dis que si un « homme ne naît d'eau et d'esprit, il ne peut « entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui « est né de la chair est chair, et ce qui est « né de l'esprit est esprit. Ne t'étonne point « de ce que je t'ai dit : il faut que vous « naissiez de nouveau. »

Et voilà sur quoi repose cette nouvelle

théorie de la pluralité des existences. Voilà les textes qu'on produit à l'appui de cette singulière doctrine. Et lorsque nous nous avisons de demander une preuve, une seule, à condition qu'elle soit concluante et bien attestée, voici le genre de pâture spirituelle qu'on s'empresse de nous servir :

« Quand je vis Katie pour la première fois, une sympathie spontanée, extraordinaire, nous attira l'un à l'autre. Je questionnai mes guides spirituels. J'appris que nous nous étions liés d'étroite amitié en Turquie, où elle était esclave. Il y avait de cela une centaine d'années. Elle s'appelait alors Sulmé, et était morte jeune, de mort violente... Sans lui faire part de ces faits, j'essayai de réveiller en elle ces souvenirs anciens. Je la suppliai de se reporter en arrière par la pensée, de fouiller son existence passée, et de chercher à se ressouvenir de moi dans un pays très-lointain (dont je lui marquai les aspects saillants, le caractère exotique), lui demandant, par la même occasion, si le nom de Sulmé ne réveillait aucun écho dans son cœur ou son esprit. Voici la réponse qu'elle m'adressa :

— Mon cher ami, je désire beaucoup vous voir avant mon départ. Pouvez-vous venir? Je ne me rappelle rien quant à une existence antérieure, mais il me semble que je vous ai connu. Tâchez de vous rappeler où et comment. Le nom que vous me citez ne m'est pas inconnu, mais je ne sais plus où je l'ai entendu. Pourquoi ne puis-je me rappeler? »

C'est le prince E. de W. qui parle. Katie la dame soi-disant médium est la Sulmé que le prince avait connue si intimement au cours d'une incarnation précédente et qui fut exposée dans des frauds. Depuis qu'on lui a enlevé son prestige, elle s'est retirée des affaires.

J'ai connu un homme qui, à une époque antibabylonienne, croyait avoir séjourné de longs siècles au sein de la terre, sous la forme d'un métalloïde, le soufre. C'est à cette circonstance insolite, et à celle d'avoir été subséquemment incarné dans le corps d'un tigre royal, qu'il attribuait son tempérament fougueux, emporté. J'en ai connu un autre qui se rappelait fort bien avoir été une lame d'acier. Je me permettrai aussi

d'assigner ici une place toute spéciale à une blanchisseuse, qui a un vague souvenir d'avoir été une fois reine...

La doctrine d'Allan Kardec n'a-t-elle donc rien à offrir en dehors de pareilles illusions pour justifier ses insignes prétentions ?

Rien.

C'est un rêve, une hallucination comme tant d'autres. Son étrangeté captive tout d'abord les esprits enthousiastes ; mais, sitôt qu'on en recherche les principes, elle apparaît alors dans tout l'éclat de sa pitoyable insuffisance.

Kardec nous fait l'effet d'un écolier du moyen âge, disciple convaincu de saint Thomas d'Aquin, qui reviendrait au dix-neuvième siècle troubler les recherches d'un groupe de savants positivistes parce qu'on ne voudrait pas disputer avec lui suivant les règles d'Aristote. Il tient en sa main dextre un parchemin superbement enluminé et qui porte en gros caractères ces mots énigmatiques: « *Ma mission est double: je prends la place du Christ, et je confonds l'identité*

de la créature.» Vous vous hasardez, timidement, à demander au prophète : « Comment puis-je savoir ces choses ? Quelle preuve avons-nous de cette vie antérieure que vous nous annoncez ? Pourquoi l'esprit incarné perd-il le souvenir du passé ? » Le spectre alors prend son *Livre des Esprits*, le feuillette, et vous montre du doigt cette vieille, vieille formule, aussi vieille que l'antique superstition : — « L'homme ne peut et ne doit pas tout savoir ; Dieu, dans sa sagesse, l'a ainsi ordonné. »

VIII

La manie

Nous touchons au domaine de la médecine. On a beaucoup étudié les maladies mentales? Or, où en sommes-nous de tant d'efforts? A l'heure qu'il est, plus la lumière se fait grande pour nous aider, plus l'ombre nous envahit de toutes parts.

A quel moment précis commençons-nous et à quel moment précis cessons-nous d'être moralement responsables de nos actes?

Nous raisonnons, quant aux autres, par induction ; nous leur prêtons les qualités d'esprit que nous avons ou — ce qui est tout un — que nous croyons avoir. Par malheur, l'absence de données peut introduire à une conclusion erronée et souvent

nous sommes entraînés dans les recherches où l'esprit humain est facilement induit en en erreur.

La métaphysique, ce roman de l'âme, a de tout temps fasciné l'esprit de mirages décevants. Elle livre la clef des champs au royaume du doute. On s'égare dans ses froids brouillards, on s'épuise sous ses cieux torrides. C'est un arbre à frondaison magnifique, mais sans fruit, dit Bacon, parlant de ce que nous appelons aujourd'hui la philosophie. Les recherches purement métaphysiques restent et resteront toujours lettre morte si elles ne sont soutenues par les révélations d'un autre monde.

On a cherché de nos jours à pénétrer le plus avant possible dans le labyrinthe touffu de la folie ; plus on y avance, moins on y voit clair, de l'aveu des meilleurs guides. L'âme est trop subtilement, trop merveilleusement faite pour qu'il soit jamais donné à l'homme d'expliquer même ses caractères purement morbides. Si le cas est très accentué, les praticiens sont tout de suite d'accord. Quand un homme fait sans raison du tort à un autre homme, on se rend assez

vite compte s'il est ou non responsable de ses actes.

Mais lorsqu'une quantité de faits et de symptômes se heurent et se croisent, dont quelques-uns semblent établir d'une manière certaine que la raison n'a nullement abdiqué son empire, alors que d'autres viennent non moins sûrement attester sa perte, — c'est alors que les médecins aliénistes sont peu d'accord pour décider jusqu'à quel point l'équilibre est rompu dans le fonctionnement normal d'un cerveau humain.

Chez les uns, quelque brillante qualité de l'esprit va toujours en augmentant, tandis que le reste du cerveau reste atrophié ; chez les autres, pour peu que le ver soit dans le fruit, la partie malade s'étend de plus en plus, gagne la raison toute entière, et finit par affecter tous les actes de la vie. C'est ici que l'humaine philosophie est le plus souvent en défaut. Les personnes ainsi atteintes semblent vivre de la vie ordinaire. Aucun magistrat ne rejetterait le témoignage de ceux dont je parle ; ils peuvent se marier, hériter, se livrer au commerce, et faire toutes les affaires de la vie quotidienne.

Leurs plus proches parents et amis peuvent ne rien voir en eux qui soit d'une nature exceptionnelle. Et pourtant, il est là, le poison, invisible, mais agissant sûrement au-dessous de la surface, exerçant son influence néfaste sur tous les actes de la vie. Lorsque enfin la crise se produit, quelque action terrible vient épouvanter le monde, et alors mille langues et autant de plumes commencent inutilement à discuter quant à la condition mentale de celle qui a fait l'éclat. Et c'est généralement par le suicide que cette maladie de l'âme finit.

Je ne sais si en Angleterre ou sur le continent d'Europe aucun cas de suicide ait été mis au compte du spiritualisme. Même aux Etats-Unis le nombre de ses victimes n'est pas grand. C'est un sujet dangereux, toutefois, que cette doctrine, pour ceux qui sont affectés cérébralement. Elle entraîne à une espèce de faux enthousiasme qui, avec les années, devient de plus en plus désordonné et inconscient. Pour cette classe d'esprits, les périls qu'elle offre sont spécialement à craindre lorsqu'il y a commu-

nion réelle avec l'autre monde. L'imagination exaltée du voyant le porte à embellir ce monde des plus brillantes couleurs. A chaque fois qu'il est assailli des misères de la vie, il n'a qu'une aspiration, celle de se réfugier dans l'idée du bonheur qui existe pour lui dans une autre sphère. Aussi, cette aspiration continuelle vers les joies entrevues de l'immortalité, et l'espoir d'y atteindre par le suicide, fait que, par la suite, l'être obsédé n'a plus qu'un désir irrésistible, celui d'attenter à ses jours. Il se peut qu'une grande douleur, quelque épreuve difficile à supporter vienne, à ce moment, assombrir sa vie. Alors un intérêt public s'attache au nom de l'homme ou de la femme qui s'est donné la mort. Dans ce cas il n'est pas besoin d'une intervention spiritualiste. Dans les quelques rares suicides attribués à des gens qui professaient le spiritualisme, nous ne trouvons pas un seul exemple de fin prématurée qui s'explique d'une manière satisfaisante par cette théorie que la mort aurait été provoquée par les suggestions pernicieuses d'êtres dématérialisés. L'hypothèse, je l'admets, est plausible; mais je

ne la considère nullement probable en général, et dans les cas spéciaux (dont je fais grâce au lecteur, en raison de leur caractère tragique), j'ai lieu de croire que les témoignages sont insuffisants et que la preuve n'en a pas été faite. Les noirs délires, poussés jusqu'à l'exagération dans une direction spéciale au prix des autres attributs, et jusqu'à détruire l'équilibre de l'intellect, de sorte que le malade n'est plus responsable de ses actes, voilà les véritables instigateurs qui poussent au suicide leurs tristes victimes. Cet élan vers un autre monde, source ineffable de divine consolation pour tant de personnes, n'a été pour eux qu'un moyen de pousser jusqu'à la frénésie le malaise premier de leur cerveau. L'espoir farouche de partager sans retard les joies de l'autre monde a fait qu'ils ont déserté avant leurs compagnons d'infortune, passant de la vie à trépas par ce sombre carrefour du suicide, exemple attristant du mal, qui est le résultat d'un esprit faible et enthousiaste s'abandonnant trop exclusivement à une idée absorbante.

IX

Les Sceptiques et les Preuves

Certains spiritualistes ont étonné bien des personnes, ces temps derniers, en disant que la meilleure manière d'établir la vérité du spiritualisme, c'est d'empêcher tout contrôle relativement aux faits qui s'y rattachent. Aucun examen, disent-ils, ne doit être admis lors d'une séance. Il n'y aura pas de lumière ; on n'admettra comme spectateurs que ceux dont la crédulité est connue, dont l'enthousiasme n'est pas feint.

Les défenseurs de phénomènes suspects, et les médiums plus suspects encore, nous viennent pour la plupart de cette classe nombreuse de gens.

Ceux qui désirent faire le plus de mal à

notre cause n'ont qu'à propager autant que possible de pareilles doctrines, dont l'énormité saute aux yeux.

Le spiritualisme est en général si peu à l'unisson des idées populaires, que là où cent écoles diverses ne s'entendent en rien quant à leurs croyances respectives, l'accord le plus parfait se met tout de suite dans les rangs s'il s'agit de faire opposition à la doctrine nouvelle. Ses partisans ne doivent donc bâtir que sur le granit. La parabole des deux maisons trouve ici son application. Ceux qui n'acceptent aucun fait que le moindre doute entache ; qui soumettent, tant les médiums que les esprits, à l'examen le plus sévère ; qui ne se laissent entrainer ni à l'enthousiasme ni par l'esprit de parti ; qui recherchent la vérité, et rien que la vérité : voilà les spiritualistes dont le monde des esprits a lieu d'être fier. Leurs efforts tendent sûrement à bâtir une maison sur le roc.

Il y en a d'autres, au contraire, dont le seul but semble être de bâtir sur le sable. Ils nous disent qu'ils ont à cœur d'avancer la

cause de la vérité, et leur vie se passe à faire un tort considérable à la cause. Rien n'est trop mauvais comme matériel à cette classe d'entrepreneurs. Ils bâtissent, — grâce à quelques séances obscures, à quelques phénomènes douteux, dont on a parlé avec un enthousiasme sans bornes, — une maison qui, pourvu que l'aspect en soit éblouissant, tiendra toujours, suivant eux, assez longtemps debout, si fragiles qu'en soient les fondations. En tous cas, la crédulité du public sera là pour la cimenter à nouveau en cas d'accident.

Ce spectacle fait la honte et le dégoût de ceux qui s'efforcent vainement de prémunir les dupes dont on exploite ainsi la trop facile bonne foi. Plus obstinés que l'homme des Ecritures, les spiritualistes en question ne sont pas même convaincus de leur folie alors que la rafale a balayé la frêle construction qui leur a coûté tant d'efforts. Ils se remettent bien vite à édifier quelque autre maison aussi instable que la première, et la montrent du doigt sitôt terminée, en vous demandant assez naïvement quel mal on a pu leur faire.

D'autres encore vont plus loin, si c'est possible. On la peut détruire, leur maison, de fond en comble ; cela ne les empêche pas pour s'éviter l'ennui d'en bâtir une nouvelle, d'affirmer impudemment, à qui veut les écouter, que l'ancienne bâtisse est toujours là. Ceci revient à dire que l'enthousiaste trouvera tout de suite les meilleures raisons du monde pour défendre son médium, s'il y a eu supercherie, et prouver quand même la valeur de sa théorie, alors que celle-ci aura été renversée. Et ce sont là les personnes qui s'efforcent d'éloigner de leurs séances ceux qu'on appelle « les ennemis scientifiques et les amis chicaneurs. » C'est-à-dire qu'au lieu de laisser se glisser l'imposture comme un voleur la nuit, on ne trouve rien de mieux à faire que de lui faciliter l'accès de la maison en lui ouvrant toutes grandes les portes.

Il y a aussi un peu de bassesse dans leur manière d'expliquer l'imposture, car ils ont, ces philosophes, une façon peu chevaleresque d'attaquer ceux qui ne peuvent se défendre. En effet, pour blanchir quelque nègre de médium, ils noircissent le monde des

esprits. Ainsi, une supercherie se produit. Nul être n'y est pour rien. On s'empresse, néanmoins, d'incriminer les esprits qui sont condamnés sans même avoir été entendus, sans l'ombre de preuve contre eux.

Nos adversaires ne se sont pas fait faute de voir la faiblesse et l'injustice de semblables théories. Y a-t-il eu mensonge lors d'une séance? ce sont tout de suite les mauvais esprits. La forme matérialisée correspond-elle par trop à la forme passive? ce sont les mauvais esprits. Rallume-t-on trop vite le bec de gaz pour nous faire voir le médium non plus assis, mais debout, et cherchant à se débarrasser de ses liens? encore les mauvais esprits. L'être sensitif et favorisé est-il un ivrogne? toujours les mauvais esprits. De même pour le reste. La crédulité aveugle est la seule voie qui s'offre à eux. Pour ce qui est d'une preuve, vous n'en aurez jamais.

Il n'en est pas ainsi pour la doctrine prise dans son ensemble, heureusement. Ceux qui soutiennent efficacement la cause n'acceptent point la foi aveugle pour seul guide.

A cet égard, un écrivain éminent, M. Hudson Tuttle, exprime fort bien les vues de ceux qui recherchent la vérité en matière de spiritualisme. Voici ce que dit cet éloquent défenseur dans un article intitulé *Le Sacerdoce des Médiums* :

« La *Banner*, dans son numéro du 26 février 1876, contient un article de T. R. H. qui tend aux conclusions les plus erronées. Le pis, c'est que M.... dit tout haut ce que chacun pense tout bas. Il a été cent fois répété que les phénomènes spirituels avaient pour but de convaincre l'incrédule. Pour convaincre, il faut que les phénomènes puissent se produire, et qu'on en ait la preuve, sans troubler les lois qui président à leur manifestation. Or, M...., à l'encontre de toute science, dit :

« Le jour n'est pas éloigné, j'espère, où
« les médiums auront, en général, une
« valeur, une indépendance suffisante pour
« dénier à tous le droit d'exiger une preuve
« quelconque quant à leurs pouvoirs divins. »

« C'est la première fois que nous voyons attribuer aux médiums un pouvoir trop

sacré pour admettre la contradiction. Où cela nous mène-t-il? Au culte du médium. Doit-on, comme chez les anciens Lévites, créer une classe spéciale, qui se mettra au-dessus des lois régissant la généralité des hommes, et devons-nous, les yeux fermés, accepter tout ce qu'il leur plaît d'appeler spirituel? Mais le pape se fait pygmée auprès du colosse qui veut ainsi s'ériger au-dessus du jugement de tous, mettre un bandeau aux yeux de la raison, et faire que des marionnettes, partisans de sa doctrine, dansent au gré du médium qui tient les fils! Si c'est là le but du spiritualisme, nous en verrons bientôt la fin.

« Nous osons avancer que les épreuves strictement scientifiques imposées par le professeur Crookes, et la rectitude de ses observations, ont fait plus pour impressionner le monde savant, que toutes les lettres de louanges d'un nombre quelconque de chercheurs ordinaires. Il n'y a pas de spiritualiste qui ne parle avec un légitime orgueil des magnifiques investigations du célèbre professeur.

« Mais toutes les preuves sont inutiles

pour l'incrédule ; elles ne pèsent pas une once dans son appréciation des manifestations, qui, assure-t-on, sont données au monde surtout à son profit.

« J'ai quelque peu étudié les phénomènes spirituels, et personne ne m'accusera de rechercher systématiquement à faire du tort à la cause qui m'a pris les meilleurs moments de ma vie, ni de vouloir chercher à imposer des conditions contraires au fluide spirituel. C'est parce que j'aime le spiritualisme que je voudrais le voir dépouillé de tout mensonge, affranchi de toute accusation de fausseté.

« Le professeur Crookes, comme chacun sait, a placé une cage autour des instruments de musique, qui jouèrent néanmoins des airs ; ce fait prouve suffisamment que le pouvoir spirituel peut agir au travers de ces cages. Pourquoi dès lors ne pas toujours placer une cage pareille autour des instruments, laquelle sera scellée à une table ? Si, dans ces conditions, des airs se font entendre, il n'y aura lieu à aucune dispute. Ou bien, pourquoi ne pas isoler le médium de la même manière ? Pourquoi laisser un pré-

texte à ceux qu'il faut convaincre ? Et pourquoi, surtout, qualifier de faux frère celui qui propose des mesures de contrôle aussi sûres ?

« Lorsqu'un médium se dérobe à une épreuve que ma propre expérience, alliée à celle des autres, sait ne faire aucun tort aux manifestations, je m'empresse de mettre un terme à toute espèce d'entretien avec lui.

« J'avoue ne point comprendre pourquoi l'honnête médium résisterait à l'idée de certaines conditions d'épreuve qu'on veut lui imposer. A coup sûr rien ne saurait lui être plus important que la complète élucidation de la cause qu'il défend ; la cause ne peut qu'y gagner et il doit tenir à honneur de placer toute observation sur un terrain absolu. Et alors même qu'on aura une fois contrôlé les manifestations d'un médium, ce n'est pas une raison pour que d'autres manifestations soient admises comme vraies, si les mêmes précautions de contrôle n'ont pas été adoptées. »

La science est la classification des faits correctement observés. Le spiritualisme revendique une place parmi ceux-ci, et la

tâche des spiritualistes est de légitimer cette prétention. Le but ne sera atteint que si on soumet au plus strict contrôle les conditions qui président aux manifestations. Il va de soi que, sans même en faire la preuve, toute autre manifestation collatérale acquiert d'emblée une valeur, une conséquence qui dépend, non d'elle-même, mais des manifestations analogues déjà reconnues.

Le *Spiritual Scientist* de Boston démasque M. T...-H..., qui, dans un article intitulé *Matérialisation*, va jusqu'à dire :

« Celui qui préside à la séance *du côté des esprits* (sic) veut bien admettre les sceptiques de profession, et leur octroyer le droit d'inspecter l'intérienr de la chambre et du cabinet où les phénomènes de matérialisation auront lieu, mais à condition qu'un spiritualiste de confiance les accompagne dans leurs recherches ; il leur permettra, en outre, d'assister à la séance, mais en dehors du cercle, à distance du fil de fer, s'ils consentent au préalable à se laisser fouiller, et à se placer ensuite pieds et poings liés dans une forte cage en fil de fer, avec une corde ou

chaînette serrée autour du cou, et passée dans un anneau scellé au mur. »

C'est à coup sûr le comble de la démence. Aussi ai-je peine à croire qu'un homme dans son état normal puisse aller jusqu'à formuler une proposition comme celle qu'on vient de lire. Quoi! le professeur Huxley, par exemple, s'il désire assister à une séance, ne sera admis à le faire que s'il consent tout d'abord à se laisser fouiller! Quoi! le docteur Carpenter ne sera admis à vérifier sa théorie de la cérébration inconsciente que dans une cage, pieds et poings liés et une chaîne au cou! Et c'est ainsi que, comme les martyrs, nous sommes livrés aux bêtes. Si l'on croit avec de pareilles âneries avancer la cause du spiritualisme, c'est tant pis pour ceux qui se l'imaginent.

Le *Spiritualist*, dans son numéro du 23 juin 1876, contient des aperçus un peu plus éclairés sur la question qui nous occupe. Il y est dit, entre autres choses :

« Pour ce qui est des manifestations physiques lors d'une séance, l'expérience nous a démontré qu'il y a lieu de regarder

de très près, avant de livrer les faits à la publicité... Les faits qui se rattachent à la matérialisation sont trop importants pour être publiés sur le seul témoignage d'une observation douteuse. Aussi les spiritualistes expérimentés se gardent-ils de reconnaître comme véridiques les manifestations physiques *(full-form)* qui se produisent chez un médium, lorsque celui-ci se sert d'une chambre ordinaire en guise de cabinet. »

Fort bien. Mais les raisons données par l'écrivain, à l'appui du contrôle sérieux qu'il réclame en matière de manifestation, ne sont pas valides. Il dit :

« Les esprits qui produisent les phénomènes de matérialisation sont pour la plupart espiègles. Il arrive souvent que des esprits arriérés *(unprogressed)* se présentent à une séance et parviennent à s'imposer. C'est un fait non moins curieux que si le médium à son tour se met en tête de faire des farces, il y aura des esprits pour le seconder. »

Est-ce bien vrai, tout cela? En tout cas, nous en demandons la preuve. Ici le pour et

le contre se coudoient. C'est depuis peu d'années qu'on entend parler de ces esprits espiègles. Il y a quinze ou vingt ans, un charlatan, sous prétexte de produire des phénomènes spirituels, était pris en flagrant délit de supercherie, il se résignait à subir en silence les conséquences qui résultaient pour lui de sa fourberie. Si les fraudes récemment découvertes doivent se rapporter à l'influence perverse de certains esprits, pourquoi alors dans les commencements historiques du spiritualisme ces fraudes n'étaient-elles pas attribuées à la même influence? Et si les médiums trompeurs des premiers jours avaient été des instruments inconscients aux mains d'esprits pervers, n'aurait-on pas découvert ce fait, et ne l'aurait-on pas proclamé sur tous les tons? Ou bien, faut-il admettre que les gens qu'on démasquait ainsi, forts de leur conscience, qui ne leur reprochait rien, faisaient volontiers le sacrifice de leur bonne réputation pour sauvegarder celle de leurs gardiens? Ce n'est pas probable, et d'ailleurs, c'eût été absurde, théoriquement. Non. C'est qu'on n'avait pas trouvé, il y a quinze ou vingt

ans, ce prétexte commode, ou, l'ayant trouvé, n'osait-on pas encore espérer rencontrer des spiritualistes assez ineptes pour admettre la possibilité de pareilles calomnies sur le compte du monde des esprits.

On a prétendu qu'une matière colorante pouvait être transmise au médium par la main ou la forme matérialisée. C'est la première découverte qu'on ait faite dans l'intérêt du médium. Malheureusement c'est encore là une fable. Certains comités se sont avisés de mettre, en cachette, de la peinture sur les instruments de musique dont on se servait dans les séances sans lumière. Habilement brandillés et vigoureusement secoués pour en faire jaillir des sons, ces instruments laissaient, en effet, aux mains du médium, ou de celui qui s'intitulait tel, des taches de peinture qu'on regardait comme, autrefois, les stigmates de saint François. Spiritualistes et sceptiques dénoncèrent l'imposture. Plus tard, quelque gobe-mouches fit les délices de ses partisans enthousiastes en leur donnant une explication quelconque de ce phénomène hyperphysique.

C'était la première fois qu'on leur servait ce plat d'un nouveau genre ; aussi le reçurent-ils avec ravissement.

Le succès éveilla des imitateurs.

Alors s'établit toute une race nouvelle de spiritualistes, dont l'unique préoccupation se bornait à soutenir cette théorie paradoxale, que lorsqu'il y avait supercherie, et que les médiums intéressés semblaient devoir être les coupables, ils étaient certainement innocents ; et réciproquement lorsque les esprits paraissaient être innocents, ils étaient certainement coupables. Ces subtiles faux-fuyants nous arrivent aujourd'hui en nombre pareil à celui des feuilles d'automne à Valombreuse. En voici un échantillon, que nous trouvons dans la *Banner of Light*. Ce titre — bannière de lumière — ne semble-t-il pas une amère ironie ?

« L'emploi des organes physiques d'un médium dans ce qu'il est convenu d'appeler une manifestation spirituelle, peut faire croire à des intentions ou à des actes frauduleux de sa part, mais il ne s'ensuit pas, rigoureusement, que le médiun soit coupable ; il se peut même qu'un esprit ait pro-

duit le résultat obtenu. Examinons ensemble le cas et raisonnons logiquement.

« Il est généralement admis qu'une personne ayant l'usage de ses sens, doit être considérée comme responsable de ce que dit sa langue et de ce que fait ses mains ; c'est là un axiome si bien reconnu, qu'il est accepté sans contestation. La proposition est indéniablement juste pour ceux qui ne sont pas doués médianimiquement ; de même que pour tous ceux dont les organes physiques ne sont soumis à aucune force volitive, si ce n'est celle qui leur appartient en propre. Mais aussi cette classe n'embrasse pas le genre humain ; il y a lieu de craindre qu'en la généralisant, cette proposition n'englobe des êtres qui ne soient point du tout soumis aux mêmes lois physiques que celles qui régissent leurs semblables.

« Que les mains d'un médium soient employées à semer des fleurs dans une chambre, à saisir des poupées, à obtenir des moules à la paraffine, ou autrement occupées, de manière à éveiller des doutes quant à la réalité des phénomènes, voilà (quoi

qu'on en dise) des faits un peu en dehors de la question, surtout s'il s'agit d'un vrai médium. Si un esprit fait usage des membres d'une personne en crise somnambulique, l'œuvre, quelle qu'elle soit, sera aussi bien l'œuvre d'un esprit dominateur, que si celui-ci faisait la même chose sans avoir recours aux membres de cette personne, et le médium sera très bien admis à déclarer qu'il n'est pour rien dans l'œuvre produite, qu'il n'y a pas eu consentement de sa part et qu'il ne saurait être tenu pour responsable de faits commis en dehors de son librearbitre. »

Par malheur, ce fin morceau de logique captieuse n'a qu'un défaut. Il pèche par la base. Le bel échafaudage s'écroule devant une seule petite objection, qui se trouve formulée dans cette phrase qui ouvre la citation : « L'emploi des organes physiques d'un médium, etc. » L'argumentateur voit la faiblesse de son raisonnement, et il cherche à s'en tirer en disant : « Que les mains d'un médium soient utilisées à faire ceci ou cela..., voilà des faits en dehors de la question... » Vraiment ! Eh bien ! oui, admettons que le médium soit si bien endormi,

que l'action de ses mains se produise malgré lui. Je ne vois pas que cette supposition suffise pour le disculper de la supercherie qu'on lui reproche. D'où viennent donc, s'il vous plaît, les fleurs, les poupées, les moules à la paraffine, les masques, les châles, etc., qui constituent les objets du délit ? Est-ce aussi quelque esprit dominateur qui les aura fabriqués et apportés ? Ou bien, ne viennent-ils pas plutôt des coins où le prétendu médium les aura cachés avant la séance ? Et l'imposteur, lorsqu'il les a ainsi cachés, était-il en crise somnambulique ? Je ne le crois pas. Et je crois même que si on eût fouillé le médium avant la séance, on eût trouvé tous ces petits appareils soigneusements dérobés aux yeux du public dans les replis de ses vêtements, ou bien dans quelque coin de la pièce où il opère.

Il y a donc deux catégories de spiritualistes : ceux qui recherchent la vérité, et ceux qui la déguisent.

Le premier dit à l'incrédule : « Voyez, examinez par vous-même, et, si la preuve vous est suffisante, croyez. »

Le second dit : « Croyez, et lorsque vous nous aurez donné des gages suffisants d'enthousiasme et de crédulité, nous vous admettrons à examiner un peu ; mais n'allez jamais jusqu'à en exiger davantage. »

Le premier dit : « Ces phénomènes doivent être soumis à des conditions d'examen scientifiques. »

L'autre dit : « Le jour n'est pas éloigné où, je l'espère, les médiums refuseront à qui que ce soit le droit d'exiger une preuve quelconque de leurs pouvoirs divins. »

Le spiritualisme, dans de telles conditions, ne représentera qu'un vaste champ de corruption et de ridicules absurdités.

Il est triste de voir qu'une grande et consolante vérité soit souillée par des abus ; mais je suis sûr qu'en abolissant les séances sombres, et en insistant sur les recherches scientifiques, le mal tombera et les fraudes cesseront. Tant qu'il y aura mystère, il y aura soupçon.

X

Absurdités

Sous prétexte de spiritualisme, il y a des gens qui se livrent à toutes les folies.

C'est surtout aux séances où l'obscurité est de rigueur, qu'on voit s'épanouir les parodies qu'on décore du nom de manifestations surnaturelles. La plupart sont comiques, et généralement taillées sur le même patron. On y évoque le plus souvent une forme matérialisée de quelque grand personnage devant un petit groupe de spectateurs ébahis. Et quels singuliers costumes ils endossent pour la circonstance, ces esprits ! Cromwell, par exemple, y affecte surtout une calotte de mousseline blanche, un complet de velours noir, des bottes jaunes à

l'écuyère. Et si son tailleur s'entend si peu à l'habiller, son cordonnier s'entend encore moins à le chausser; car, une fois, en frappant du pied comme pour dissoudre le Parlement britannique, il perdit sa botte et dut se baisser pour la remettre. Notre héros se dandina quelques instants autour d'une table, assez gauchement d'ailleurs, embrassa l'un après l'autre tout le monde, hommes et femmes, puis s'en retourna gravement d'où il était venu.

L'Italie semble rivaliser avec l'Angleterre et les Etats-Unis à ce genre de manifestations spirituelles. C'est ainsi que, dans les *Notes d'une séance tenue à Naples*, parmi les esprits qui se présentèrent devant trois personnes, on y voit Margherita Pusterla, Denis de Syracuse, Cléopâtre, Richard Cœur-de-lion, *Aladdin*, Belcadel, Guerrazzi, Manin et Vico ; puis, Abraham, Melchisédec, Jacob, Moïse, David, Sennachérib, Elisée, Joachim. Judith, Jaël, Samuël, Daniel, Marie-Madeleine, saint Paul, saint Pierre et saint Jean, sans compter les autres, car on assure dans ces *Notes* que « les

esprits de la Bible vinrent tous les uns après les autres se présenter devant le Nazaréen, précédé par Jean-Baptiste. »

La présence réelle n'est plus seulement un article de foi. On se matérialise solidement aujourd'hui, assez solidement pour ne plus craindre la pleine lumière du jour et les regards curieux des mortels. Qu'on en juge par l'exemple suivant. La chose se passe dans une ville du Nord, en Angleterre. C'est une séance unique en son genre, qui eut lieu devant onze personnes, et qui dura trois heures vingt minutes. Nous en résumons brièvement les points saillants.

L'esprit, du fond du cabinet, annonce qu'il va se matérialiser; qu'en attendant, l'on veuille préparer le thé. Aussitôt chacun s'empresse. On place la table près des rideaux qui masquent l'entrée du cabinet, à l'endroit où ils s'écartent, c'est-à-dire au centre. Sur une nappe, on dépose un service à thé, avec bouilloire, sucre, lait, tartines bien beurrées. Puis on se met à chanter.

« Au son des voix, les rideaux s'écartè-

rent comme par enchantement, et nous vîmes John King, notre frère céleste, qui était là, debout devant nous, vêtu pour la circonstance. Un grand silence s'ensuivit. L'esprit salua, et alors chacun lui fit le plus joyeux accueil. Il se mit à table avec nous, et tout en causant avec l'un et avec l'autre, mangea des mets qui étaient sur la table. Nous ne pouvions rassasier nos yeux de le voir ainsi prendre comme nous les choses solides de la terre. Il servit les uns et les autres tour à tour, et se servit lui-même. Les tasses se vidèrent, et à la seconde tournée, John King versa à M. Petty qui lui demanda :

— « Frère, est-ce que vous dématérialisez le thé et les tartines à mesure que vous en mangez, ou bien, êtes-vous tout à fait matérialisé ?

« Il répondit :

— « Je suis en ce moment tout à fait matérialisé.

« Quelqu'un ajouta :

— « Cela se dissipera, sans doute, quand la forme redeviendra spirituelle.

« Le repas terminé, on desservit la table. John King n'en continua pas moins à rester

parmi nous, sans paraître éprouver le moindre malaise de son enveloppe charnelle. A la tombée de la nuit, nous lui demandâmes s'il pouvait soutenir la lumière, et sur sa réponse affirmative, on ouvrit la porte. Il se promena de long en large, et s'écria :

— « De la lumière, encore de la lumière. Les hommes de nos jours demandent plus de lumière. Je fais comme eux. Donnez-moi encore de la lumière, le plus de lumière que vous pourrez, Monsieur Petty.

« Et M. Petty, le maître de la maison, ouvrit les rideaux de la fenêtre, et l'esprit matérialisé se promena encore avec orgueil. »

Ce compte rendu, rédigé par un des spectateurs pour un journal enthousiaste, nous donne, par approximation, une idée de la gravité spécifique des dix autres cerveaux creux qui assistaient à la séance.

Celui qui a trempé sa plume dans la bouteille à l'encre, tant au propre qu'au figuré pour nous donner l'échantillon ci-dessus de sa verve spirituelle, peut se vanter d'avoir un confrère par le monde aussi bien inspiré

que lui. Qu'on en juge par l'extrait suivant :

« *O tempora, ô mores mutantur!* s'écrie notre rhapsode. Qui donc, à me voir, il y a quelques années, venir tous les dimanches prendre ma place accoutumée dans la vieille église paroissiale, aurait pu deviner qu'un pareil changement se serait fait en moi ! Ce n'est plus à l'église qu'on me trouve maintenant, mais, par invitation spéciale, dans le salon de Mme X... C'est dans cette sacristie nouvelle que nous attendons l'arrivée solennelle de l'officiant, qui pourtant ne met ni surplis, ni camail, ni rabat. Sans qu'elle soit annoncée par une cloche, l'heure du service arrive, et nous nous rendons, deux à deux, comme des enfants de chœur, dans la salle à manger, qui est notre église pour la soirée. Notre unique autel aujourd'hui, c'est la table, autour de laquelle nous nous asseyons. Après un moment d'attente, l'hôte et l'hôtesse se lèvent, se retirent un moment, et reviennent avec de blanches fleurs, pures comme la prière. C'est leur première offrande à Mme X..., comme prêtresse de la nouvelle communion. On les reçoit, ces

fleurs, non pas seulement avec des remercîments formulés par les lèvres, mais avec les bénédictions d'un cœur sincère. Notre petite congrégation attend alors que le monde des esprits veuille bien la diriger. Les esprits viennent. Nous entonnons un chant suave. On abaisse les lumières, et la dame médium se retire au fond du cabinet. Bientôt un visage paraît à l'ouverture des rideaux. C'est une ravissante figure de femme, pleine de vie et de beauté. Un sourire d'ange entr'ouvre ses lèvres ; l'œil est avivé par une douceur exquise ; ses traits décèlent l'amour, un amour infini. Une étoile faite de pierres précieuses, où le diamant, le rubis, le saphir, le chrysolite, la perle d'Orient, marient leurs feux, rayonne sur son front, symbole étincelant.

« Cette forme radieuse et d'une beauté surnaturelle paraît et disparaît à nos yeux éblouis. La voici qui revient. Sa main salue avec grâce ; le bras, divinement moulé, s'étend vers nous, sous les plis de la draperie, comme pour nous bénir. Elle nous montre du doigt l'étoile qui scintille à son front, et se dresse devant nous, reine décou-

ronnée. C'est Marie-Stuart. Faut-il s'étonner si pareille beauté subjugua le cœur des hommes? Si un Bothwell chercha à se rendre maître d'un corps semblable? Si un Norfolk porta sa tête sur l'échafaud pour avoir voulu en faire sa femme? Y a-t-il lieu de s'étonner si un laideron de reine, comme Elisabeth, fut jalouse d'une sœur aussi merveilleusement belle? Elle était là, devant nous, dans toute sa grâce princière. Après bientôt trois siècles de vie spirituelle, elle avait repris un instant sa forme matérielle pour nous faire honneur. Ecoutez, elle parle. Des paroles tombent de ses lèvres, sur lesquelles se pâment encore les sourires de l'amour. Elle dit :

« Moi, Marie-Stuart, dont la tête se posa « sur un billot, et dont le sang fut léché par « un chien, je ne suis point morte, mais à « jamais vivante. »

C'est le comble de l'aberration. Aussi, nous ne fatiguerons pas l'attention du lecteur à suivre Marie-Stuart plus avant, ni à rechercher si la charmante personne, qui jouait si bien son rôle de reine, a su *dématérialiser* avec autant d'adresse le joyau

qu'elle avait au front. Ces questions indiscrètes ne sont pas de notre ressort.

Voici un nouveau genre de médium, le médium sauveur, qui est à coup sûr moins rare que le carlin, dont la race, comme chacun sait, est à peu près perdue. Les consciences chargées recherchent surtout le ministère de ce soi-disant serviteur des esprits, surtout si c'est une dame qui officie, comme dans l'exemple suivant. Celui qui s'adresse à elle pour être soulagé est un Egyptien.

« Il m'apparaissait, dit la dame médium, vêtu d'une longue robe. C'était un grand esprit à l'air sombre ; ses yeux étincelaient, et son visage gardait une impassibilité farouche, sauf lorsqu'il se laissait aller au ricanement qui lui était habituel. Ce fut mentalement que je m'entretins avec lui, c'est-à-dire sans recourir à la parole. Mon attitude était empreinte de sollicitude, d'une bien profonde pitié. Je ne dirai pas tous les moyens auxquels, inspirée par mes guides, je dus avoir recours, pour l'inciter à une vie meilleure. Au bout de quelque temps, il me

sembla qu'il était touché. Il s'adoucit peu à peu, se rapprocha de moi, et me regarda avec intérêt. Mais il ne s'abandonna pas tout d'un coup aux sentiments de douceur et de reconnaissance qui l'influençaient ainsi graduellement.

« Un jour que mon âme entière, apitoyée sur son sort, était remplie d'un ardent désir de venir à son secours, il m'a écrit par ma main, comme transporté hors de lui-même :

« Chère, chère femme, merci. Je vous « aime. »

« A cette parole, je reculai, un peu effrayée, mais je repris :

« — Je suis heureuse, bien heureuse que vous m'aimiez, cela vous fera du bien, Thoth. Mais il vous faut aussi aimer mon guide.

« — Votre guide ? Eh bien ! soit. Je vous aime, vous et votre guide.

« — Le connaissez-vous seulement? Pouvez-vous le voir ?

« — Oui, je le connais et le vois.

« — Si ta conversion est réelle, Thoth, si tu aspires à de plus hautes destinées, je t'aimerai, mon ami.

« — Je ferai de mon mieux.

« — J'en suis bien aise, Thoth. Je suis bien joyeuse. J'ai tant à cœur ton bonheur !

« L'esprit égyptien se confesse alors à la dame de ses pensées.

« Je suis en ce monde, dit-il, depuis plus de trois mille ans. Je n'ai point progressé parce que j'aimais le mal. Je suis un endurci, et ce n'est pas chose facile de se refaire après trois mille ans de perversité. »

La chère femme y arrive tout de même, comme nous voyons, en moins de trois jours. O puissance du charme !

« — Je me repens, s'écrie Thoth. Ce qu'il m'en coûte de dire ces mots, vous ne le saurez jamais. C'est aujourd'hui que pour moi l'épreuve commence. S'il faut endurer l'enfer, je m'y résigne, l'étincelle a jailli. Cette voix de l'amour, à laquelle j'ai résisté durant les âges, je l'écoute enfin, grâce à vous. Donc, il me faut être un ange. Vous êtes le sauveur de Thoth. »

Il y a des gens qui acceptent comme paroles d'Evangile ce dévergondage, et qui ne peuvent croire à la divinité du Christ. Il leur

semble tout naturel qu'un entretien comme celui que nous venons de rapporter suffise pour dissiper trois mille ans de ténèbres, qu'un bavardage de commère idiote soit plus efficace à l'âme que la révélation divine, que toutes les milices du ciel depuis trente siècles. Ce sont nos établissements pénitenciers qui réclament surtout le ministère d'un médium de cette taille. Si le sauveur de Thoth vient si facilement à bout d'un pareil renégat, combien facile sera sa tâche auprès des pick-pockets et autres malfaiteurs qui n'exercent que depuis quelques années !

On attribue aux esprits certaines communications qui, lorsqu'elles ne poussent pas au mépris public et scandaleux des bienséances, sont simplement ineptes. Qu'on en juge par ce nouvel *Essai sur la Sagesse*, qui débute ainsi :

« La sagesse, c'est ce qui est sage. La sagesse n'est pas la folie, et la folie n'est pas non plus la sagesse. La sagesse n'est point le mal, et le mal n'est point la sagesse. » Et ainsi de suite. Notre philosophe inspiré est

sûr au moins de ne jamais se compromettre avec aucune école.

Il en est d'autres, toutefois, qui sont plus téméraires dans leurs enseignements. Un soi-disant esprit familier dénonce le nœud gordien du système planétaire, avec la même désinvolture. Les quelques données scientifiques que nous soumettons à l'appréciation du lecteur, nous ont été fournies sous forme de brochure. C'est un recueil précieux qui ferait les délices du monde savant. On y voit, par exemple, que le verre joue un grand rôle dans la planète Jupiter ; c'est une matière indispensable, le complément nécessaire à toute existence aisée dans ces parages. Les morts sont mis dans des caisses en verre, et celles-ci placées à titre d'ornement dans les habitations. Les maisons aussi sont en verre, de sorte qu'il ne fait pas bon lancer des pierres dans cette planète. Il y a des rangées de ces palais de cristal qui s'appellent *Séména*. On y pratique une sorte de cérémonie mystique, et à cette occasion, c'est-à-dire une fois tous les sept ans, on promène le saint sacrement par les villes en verre

sur un char en verre. Les habitants sont de taille gigantine, comme dit Scarron ; ils ont de sept à huit pieds de hauteur. Ils ont pour animaux domestiques une race spéciale de grands perroquets. On en trouve invariablement un, lorsqu'on entre dans une maison, derrière la porte, en train de tricoter des bonnets de nuit.

Un autre médium en rapport avec les esprits nous assure qu'il y a une sphère interastrale, où la classe la plus riche accuse une prédilection toute spéciale pour les haricots au lard. Les pauvres gens, sans doute, y sont réduits à manger des truffes.

Si nous en croyons un autre médium, non moins bien renseigné, c'est le riz qui s'accommode le mieux au sol de la planète Mercure, si je ne me trompe. Mais là, il ne pousse pas comme sur la terre sous forme de plante ; grâce à des influences climatériques et à une manipulation entendue, il s'élance dans les airs à une hauteur qui dépasse la cime des plus grands chênes. Le citoyen mercuriel qui désire jouir à la perfection de l'*otium cum dignitate* doit, lorsqu'il est jeune, mettre tout son avoir dans

une rizière. Il choisit parmi les plus altières de son domaine, une tige pour y grimper jusqu'au faîte ; puis, à l'exemple du rat dans un fromage, il s'introduit à l'intérieur de l'énorme cosse, pour en dévorer le fruit délicieux. Quand il a tout mangé, il recommence la même besogne sur une autre tige. C'est, à n'en point douter, quelque esprit hindou qui aura révélé ces détails à l'halluciné auquel nous les devons.

C'est ainsi qu'il y en a, de ces prétendus ouvrages sur le spiritualisme, des milliers et des milliers, qui discréditent au plus haut point la doctrine. On y donne pour des faits les rêveries de l'auteur, ou des bagatelles qui favorisent des vues adoptées par lui. On y supprime toute vérité gênante, ou on la déguise.

Que de gros livres pleins de petites choses ! Que de faits sans importance, et dont aucun n'est appuyé sur une démonstration évidente ! Que de mensonges timbrés à l'estampille de la vérité ! Pourquoi faut-il que tous les genres de travaux, quelque sérieux qu'ils soient par eux-mêmes, dégénèrent

en futilité ? Il serait temps d'appliquer un *novum organum* aux vérités du spiritualisme. Nous n'en sommes pas là, tant s'en faut. Cette masse de livres, qui sans cesse roule et grossit, tombera-t-elle, comme une avalanche, sur la postérité gémissante ?

Voici, pour clore ce chapitre d'absurdités sans pareilles, un exemple rapporté tout au long dans l'organe *The Medium*, du 13 août 1875. Il s'agit d'un esprit qui se matérialise une dernière fois pour venir faire ses adieux à son frère. Comme Diogène, il se présente à la séance une lampe à la main.

« Sa voix était plus forte, son éloquence plus entraînante, plus véhémente que de coutume. Nous en fûmes tous profondément impressionnés. C'est surtout lorsqu'il dicta à son frère ses volontés dernières que ses paroles prirent un accent de mâle fierté qui électrisa son auditoire. Il s'approcha de nous, mit un genou en terre, et prenant par la main deux des spectateurs les plus rapprochés, nous fit la révélation suivante :

« — Il me reste à vous faire part d'un secret terrible. Ma dernière vie sur la terre

fut une réincarnation. J'étais un prince persan, et je vivais entouré de l'estime de mes concitoyens. C'était à une époque antérieure de quelques siècles à l'avènement du Christ. J'étais alors le propriétaire d'une collection unique de joyaux magnifiques. Il y a dans cette ville de Londres, je le sais, plusieurs de ces mêmes joyaux qui m'appartenaient. Ce sont des diamants de la plus belle eau, mais ce n'est pas à cause de leur valeur que je vous en parle. C'est que ces brillants sont des pierres enchantées, et d'une valeur par conséquent inestimable à celui qui les possède. Mais celui qui les a actuellement, et qui cherche à s'en défaire à vil prix, n'en connaît point la vertu magique. Je désire, mon cher frère, que vous vous rendiez acquéreur de ces pierres précieuses. Ce sont cinq diamants sertis dans le chaton d'une bague en or. Hâtez-vous, mon frère, car si vous n'arrivez pas à temps pour vous rendre possesseur du joyau, ce talisman sera perdu pour vous à jamais. »

Il donna les renseignements les plus précis de la boutique et l'omnibus qu'il fallait prendre pour y arriver, en ajoutant : « Il

faut acheter la bague avant 11 heures, car un autre veut l'avoir, et je désire, mon cher frère, que tu fasses cadeau de ce bijou à notre médium qui m'a servi pour m'aider à me matérialiser. Vous ne pouvez vous imaginer combien un médium sacrifie pour ce genre de manifestation, et je désire qu'il ait cette bague. » Le soi-disant médium l'a eu ; quant à sa vertu magique, nous en doutons fort, d'autant plus que les pierres, loin de venir du royaume des Mille et Une Nuits et de remonter à une époque antérieure à l'ère chrétienne, avaient été taillées à Amsterdam.

Ce serait méconnaître la valeur des termes que d'appliquer le nom de spiritualisme à toutes ces folies et à tous ces abus, qui surgissent à chaque instant. Là où se rencontre tant d'aveuglement, on verra toujours s'abattre des vautours sur une proie aussi facile. C'est ainsi que le spiritualisme se trouve entre deux feux. D'une part, il est livré à de faux amis, et d'autre part, à un monde qui lui est systématiquement hostile. Je n'ai aucune crainte pour le résultat

de la bataille ; ce sont les épisodes qui m'attristent, en attendant la victoire.

Ce n'est point pour boire du thé et jouer du violon, blasphémer le nom du Christ et de ses apôtres, faire des révélations sur les habitants de la lune et des autres planètes, ce n'est point pour ce genre de niaiseries que les esprits reviennent sur la terre. Leur mission est plus grande et plus sacrée, et leur pouvoir de se manifester est limité. Si le spiritualisme ne servait qu'à garnir la bourse des nécessiteux et à satisfaire les curieux, autant vaudrait tourner le dos au passé, marcher en tâtonnant dans le labyrinthe de l'avenir, laisser au hasard la destinée des peuples, ou s'endormir sur le chaos en attendant la lumière. Grâce à eux, la doctrine n'est plus qu'un vaste gouffre de sottises, joint à quelques vérités rares, mais fécondes. Et c'est là pourtant qu'il faut puiser ! C'est dans cette bourbe qu'il faut chercher des matières solides, distinguer le vrai du faux, séparer le bon grain d'avec l'ivraie.

Espérons, redoublons d'efforts, et sachons attendre.

XI

Les Supercheries expliquées

« Les plus durs assauts qu'ait eu à supporter le spiritualisme viennent de médiums rapaces et sans principes, qui, lorsque les manifestations ne se produisent pas aussi librement que les circonstances l'exigent, ont recours à l'imposture pour se tirer d'affaire. »

Ainsi s'exprime Mme Hardinge, dans son *Histoire du Spiritualisme américain.* A chaque année qui s'écoule viennent s'ajouter de nouveaux faits, qui confirment la vérité de cette citation. Partout, à côté de preuves indéniables quant à l'existence du spiritualisme, on rencontre des travestissements de ces mêmes preuves. Les coupables sont nom-

breux, de l'un et de l'autre sexe, et de tout âge. On peut les diviser en trois classes. La première comprend ceux qui, quoique réellement doués sous le rapport médianimique, ont néanmoins recours à la fraude, dès qu'ils en éprouvent la moindre tentation. La deuxième classe renferme aussi des médiums, mais tous plus ou moins dénués de sens moral ; ils préfèrent tricher, mentir, tromper, cela pour le seul plaisir de le faire. Cette classe fournit le plus grand nombre d'imposteurs.

La différence entre le vrai et le faux dans les phénomènes spirituels est trop évidente pour échapper à quiconque n'est pas absolument aveuglé par la prévention ou la folie. Aussi, on n'a pas longtemps à attendre ; il arrive toujours qu'un cas manifestement frauduleux vient dessiller les yeux de ceux qui veulent bien, le cas échéant, faire la part du mensonge et celle de la vérité. Le fourbe ne manque pas, il est vrai, de recommencer ses vilaines pratiques dès que l'orage conjuré par lui s'est éloigné. Cependant notre cause n'en a pas moins reçu une atteinte de plus.

Je place dans la troisième classe ces nombreux charlatans qui, ne pouvant prétendre au titre de médium, trouvent leur profit à se faire passer pour tel auprès de trop crédules spiritualistes, et à imiter les phénomènes par des artifices plus ou moins habiles. Cette catégorie d'imposteurs se donne de temps à autre la satisfaction d'expliquer au public comment ils font leurs tours. Les gobe-mouches se trompent de bonne foi, tandis que les charlatans savent bien quand ils font des dupes, et lorsqu'ils révèlent leurs moyens déshonnêtes, ils affichent bonnement leur propre honte et non celle du spiritualisme.

De ces trois classes, la première seule offre quelques chances de salut. Les médiums qui se laissent tenter sont, en général, assez disposés à reconnaître l'inconséquence de leur conduite. Ils ne sont pas sans avoir encouru le blâme des honnêtes gens, mais il y a lieu de distinguer entre cette sorte de pécheur et le misérable qui s'arroge une puissance médianimique qu'il n'a nullement, pour mieux tromper. Ceux qui recherchent honnêtement la vérité doivent

s'armer contre de pareils drôles et stigmatiser leurs actions par tous les moyens en leur pouvoir.

Car, il faut bien l'avouer, le mal a pris une extension inquiétante. La fourberie s'est liguée contre la vérité ; les ténèbres se sont alliées contre la lumière. Cela fait plaisir de voir poindre, par-ci, par-là, de véritables tentatives d'organisation, pour mettre un terme à tant d'abus. Nous voyons enfin des spiritualistes et des médiums, soucieux de leur dignité, s'associer entre eux dans le but de démasquer ceux dont l'unique objet consiste : à opérer dans une chambre sans lumière, à bannir avec soin toute espèce de contrôle. C'est en partie pour aider à cette œuvre devenue nécessaire que ce livre a été écrit. Le combat auquel je me livre, avec d'autres, n'est pas près de nous donner la victoire. La supercherie est si expérimentée, et les dupes sont si nombreuses ! Que ceux qui aiment la vérité apportent toute la lumière qu'ils pourront sur les ombres qui avilissent le spiritualisme ! J'ai puisé à des sources accréditées pour savoir comment se font certaines impostures, et je

considère comme étant de mon devoir de les rendre publiques.

Il y a une fraude très en vogue à l'heure qu'il est, c'est celle qui consiste à simuler la forme matérialisée. L'entreprise exige surtout, pour réussir, un local mal éclairé, un cabinet où le médium puisse se cacher aux yeux des spectateurs, et quelques autres conditions analogues. Chaque fois qu'on s'avise d'enfreindre les règlements imposés à ces sortes de séances, il en résulte des découvertes parfois fort piquantes. Si, par exemple, on dissipe un peu trop tôt les ténèbres dans le local, on entrevoit tout simplement la forme du médium. Parfois, en touchant un peu fortement la forme dite matérialisée, on est étonné d'entendre un grognement non équivoque de ce dernier. Mais, si les indiscrets de ce genre sont en minorité, tout se passe à merveille, et les crédules assistent à un spectacle dont ils ont lieu d'être satisfaits. On voit surgir des êtres en robe flottante, de couleurs variées ; il y a des mètres et des mètres d'étoffe, mais on n'en retrouve nulle trace

si l'on fouille le médium à l'issue de la séance. Qu'est-elle devenue, cette étoffe? Personne n'en sait rien. Les adeptes vous diront, si on les interroge, que les esprits l'ont dématérialisée. Les moins crédules vont jusqu'à faire des recherches dans le cabinet, et s'étonnent de ne rien trouver.

Essayons de pénétrer ce mystère.

Mais avant d'aborder ce sujet plein d'enseignements, qu'il me soit permis de donner au préalable les appréciations de mon ami, M. Cox, docteur en droit civil, homme d'une haute position sociale et d'un grand sens. Voici ce qu'il m'écrit :

« Mon cher Home, — Je suis convaincu qu'on use de toutes sortes de supercheries ; les uns, sans aucun doute, de propos délibéré ; le sautres, quand le médium est en état de somnambulisme, et dès lors inconscient. Tous ceux à qui les phénomènes de somnambulisme ne sont pas étrangers savent que la personne endormie joue à la perfection tout rôle qu'on suggère à son esprit, mais qu'elle n'en a nulle perception sur le moment, et qu'elle n'en garde aucunement le souvenir. Mais une telle explication ne sert qu'à dis-

culper le médium de l'intention délibérée de tromper ; elle ne touche en rien au fait que la manifestation n'est pas vraie.

« La production et la présentation de formes soi-disant spirituelles a ouvert un vaste champ, où la tromperie s'est donné libre carrière. Les conditions imposées paraissent à l'avance désignées dans le but de frauder, s'il y a fraude, ou d'inciter à l'imposture. Des amis montent la garde à chaque extrémité du rideau. L'éclairage est à ce point faible qu'on ne peut distinctement voir les traits de ceux qui vous entourent. Un voile blanc est jeté sur le corps qui le recouvre de la tête aux pieds, et qui peut être à l'instant enlevé, ce qui, à celui ou à celle qui s'en pare, est une apparence suffisante de spiritualité. Une bande de la même étoffe passée autour de la tête et sous le menton cache incontinent les cheveux et déguise le visage. Il s'écoule un temps assez long avant que la forme ne s'offre aux yeux des spectateurs, ni plus ni moins qu'il n'en faut à une personne qui aurait à s'attifer ainsi ; il se passe de même un temps assez long quand la même forme se retire, avant qu'on

soit admis à visiter l'intérieur du cabinet, c'est-à-dire autant de temps qu'il en faudrait à quelqu'un pour remettre ses habits. Tant que les préparatifs se font derrière le rideau, on exhorte vivement l'auditoire à chanter. Ceci aurait pour effet d'empêcher tout bruit dans les mouvements d'arriver au dehors pendant ces préparatifs. On fait promettre aux spectateurs de ne point chercher à voir derrière le rideau, et de ne pas saisir la forme avec la main. On leur dit avec un air de solennité que si, par aventure, ils saisissaient ainsi l'esprit, ils entraîneraient la mort du médium. Ceci est un artifice évident, qui a pour objet d'empêcher le spectateur de faire quoi que ce soit pouvant amener la découverte de la supercherie. D'ailleurs, l'assertion est inexacte.

« On a attrapé plusieurs esprits, et aucun médium n'en est mort, mais on a trouvé chaque fois que l'esprit supposé n'était autre que le médium. Qu'un médium ainsi pris sur le fait se sente quelque peu mal à son aise, la supercherie étant flagrante et le public instruit à son endroit, il n'y a là rien qui doive étonner. Pourtant, des cinq

médiums [1] qu'on a su ainsi démasquer, chacun est à cette heure et vivant et bien portant. On peut les mettre à l'épreuve sans crainte des conséquences.

« Mais j'ai appris comment le tour se joue. J'en ai eu l'explication, grâce à une lettre fournie par un médium à un autre médium qui avait besoin d'éclaircissements à ce sujet. Tout dans la lettre, aussi bien le style que l'écriture, qui est celle d'une dame, dénote son authenticité.

« Cette dame dit à son amie que pour aller à une séance, elle met une robe qui s'enlève facilement. Tout au plus lui faut-il deux minutes pour tout ôter. Elle met deux chemises — pour se prémunir contre le froid, sans doute. Elle apporte un voile de mousseline légère (l'étoffe porte un nom que j'oublie). Ce voile, elle le met dans ses caleçons. En le pressant, il ne tient que peu de place, mais il se développe ensuite de manière à recouvrir la personne tout entière. Un mouchoir épinglé autour de la tête retient les

(1) Le nombre s'en est considérablement accru depuis que M. Cox a écrit cette lettre. Je doute qu'il en reste aujourd'hui deux de ces médiums soi-disant matérialisateurs, dont la fourbe n'ait été publiquement démontrée.

cheveux. Elle se débarrasse de tous ses vêtements, à l'exception des deux chemises. Elle arrange soigneusement la robe sur le sofa ou la chaise de manière à simuler le corps de quelqu'un, puis, ainsi accoutrée, s'offre aux yeux des spectateurs. Elle se moque bien des spiritualistes qu'elle dupe, et les termes dont elle se sert pour les caractériser sont des moins flatteurs.

« Voilà qui nous explique la chose d'un bout à l'autre. La question si souvent posée : Mais où donc cache-t-on le voile ? trouve ici sa réponse.

« On nous objectera que certaines personnes sont allées derrière le rideau, la forme étant en scène, et qu'elles affirment avoir vu ou tout au moins avoir senti le médium. Malheureusement la confession à laquelle je fais allusion déclare, sans réserve, que ces personnes connaissaient la supercherie et s'y prêtaient. Je ne puis, quant à moi, me prononcer catégoriquement à cet égard. Ce qui est certain, c'est que le document en question est une communication toute confidentielle et qu'il émane d'un

soi-disant médium à un médium réputé tel, à qui on demande des éclaircissements pour faire ce tour. Ayons la charité de croire qu'on a trompé ces personnes. Il est facile de voir comment la chose a dû se passer. On a certainement pris toutes les précautions qu'inspire la défiance pour ne pas se trahir soi-même. Le visiteur qu'on favorisait était un ami sûr, quelqu'un qui, s'il voyait du louche, se garderait bien d'aller crier tout haut qu'on était joué. Une seule personne était admise à entrer. On ne permettait aucune lumière. Le gaz étant baissé dans la salle, une clarté plus que douteuse filtrait seule au travers du rideau. J'ai remarqué qu'on ne laissait jamais voir le visage du médium. Sa tête était toujours « enveloppée d'un châle. » Les mains du visiteur sentaient une robe, et l'imagination suppléait au reste. Lorsque la dame ôta sa robe pour se parer du voile blanc, ajoute celui à qui nous devons ces révélations, elle étendit sa robe sur un sofa ou une chaise, plaça dessous des coussins ou quelque chose d'analogue, et voilà ce qu'au toucher, l'on avait pris pour son corps !

« La morale de tout ceci, c'est qu'on ne doit accepter pour véritable aucun des phénomènes qui se seront produits sans contrôle, et que ceux qui recherchent sincèrement la vérité doivent en toutes circonstances exiger la meilleure preuve qui se puisse fournir sur les lieux. Pourquoi accepter le témoignage douteux d'une personne tâtonnant dans l'obscurité, lorsqu'il est si facile de trancher la question, une fois pour toutes, en ouvrant le rideau quand l'esprit soi-disant est en scène, et en faisant voir aux spectateurs le médium installé au fond du cabinet ? Défions-nous d'une expérience sans contrôle suffisant, et n'y prenons point part, surtout si les conditions imposées sont précisément celles qui empêchent de reconnaître la tricherie quand elle a lieu.

« Lors des expériences auxquelles vous avez bien voulu vous soumettre devant moi, il n'y avait rien de ce genre de précaution et de mystère. Vous vous asseyiez près de moi partout, à toute heure ; dans mon jardin, dans ma maison, le jour et la nuit ; mais toujours, sauf une fois dans une occasion mémorable, en pleine lumière. Vous ne

refusiez de vous soumettre à aucun contrôle; au contraire, vous invitiez ce contrôle. Il m'était donc permis de faire usage de tous mes sens. Les expériences furent de toutes sortes, et telles que toute mon adresse pouvait m'en suggérer. Vous étiez à coup sûr aussi désireux que je l'étais moi-même de pénétrer, s'il est possible, le sens des phénomènes produits. Vous vous installiez seul avec moi, et il se passait des choses que les efforts réunis de quatre confédérés n'eussent pu obtenir. Parfois des phénomènes avaient lieu, parfois pas. Lorsqu'ils se produisaient, les résultats étaient d'un tel caractère que la main humaine n'y aurait pu suffire; il eût fallu tous les appareils de Robert Houdin. Et ceci se passait dans mon salon, dans ma bibliothèque, dans mon jardin, où tout mécanisme était impossible. C'est ainsi que j'ai pu me convaincre d'une chose jusqu'alors à l'opposé de toutes mes idées et de tous mes préjugés, c'est-à-dire qu'il y a autour de nous certaines forces, douées de pouvoir et d'intelligence, qui agissent, imperceptibles à nos sens, ou du moins sous l'empire de conditions qui nous sont encore impar-

faitement connues. Je ne suis pas arrivé à la même conclusion que vous au sujet de ces manifestations, et mes recherches ultérieures ne me portent point non plus d'admettre que ces agents invisibles soient les esprits des morts. Au contraire, plus j'examine de près leurs opérations, plus j'arrive à la conviction qu'il n'en est pas ainsi. La solution qui s'impose le plus à mon esprit, c'est que cette terre est habitée par une autre race d'êtres, que nous ne voyons pas sous des conditions normales, qui nous sont probablement inférieures par l'intelligence, mais auxquels nous devons attribuer les phénomènes dont nous avons été les témoins. S'il n'en est pas ainsi, c'est qu'alors l'agent serait l'esprit du médium plus ou moins séparé du corps. Quel que soit cet agent d'ailleurs, le véritable médium par l'intermédiaire duquel l'agent est à même de manifester sa présence et d'agir sur la matière moléculaire, c'est la force psychique (c'est-à-dire de l'âme) des personnes réunies. Aujourd'hui que les phénomènes, ou quelques-uns d'entre eux, sont généralement acceptés comme des faits naturels, il y a

lieu d'espérer que des esprits observateurs chercheront à expliquer d'une manière précise leur nature et leur étendue, en les soumettant toutefois à un contrôle absolu. Alors il nous sera permis de rechercher ce qu'ils sont, d'où ils viennent, où ils tendent.

« Il y a lieu de regretter, dans l'intérêt même de la vérité, que votre état de santé vous empêche d'aider à cette grande œuvre. J'espère toutefois, qu'en recouvrant la santé, vous ferez encore quelque chose pour aider ceux qui recherchent honnêtement la solution du plus grand et du plus beau mystère que recèle l'esprit humain.

« EDWARD-WILLIAM COX.

« Le 8 mars 1876. »

Le récit que nous venons de lire a surtout une valeur qui résulte des faits se rapportant à la confession en question. On y trouve même les conditions exigées par ces enthousiastes qui préfèrent calomnier le monde des esprits plutôt que de croire à la culpabilité de médiums pris en flagrant

délit. « La seule preuve qui soit concluante, lorsqu'on impute quelque acte frauduleux à un médium, c'est de démontrer, — dit ailleurs un de ces croyants quand même, — que les organes physiques du médium agissent conformément à sa volonté, à ses intentions, lorsque les actes en apparence frauduleux se sont produits. » Cette preuve, le médium, qui est une dame, nous la fournit elle-même dans le cas ci-dessus.

Mais il y a un grand nombre d'autres moyens à l'usage des imposteurs, pour cacher les objets dont ils se servent lorsqu'ils préméditent une déception de ce genre.

« L'appareil dont se prémunissent les faux médiums pour imiter une manifestation spirituelle peut si bien être caché sur la personne, dit le *Religio-Philosophical Journal*, que les recherches les plus minutieuses n'arrivent pas toujours à en révéler la présence. Une simple cravate de soie attachée au cou sur un col en papier suffit pour dérober à tous les yeux une étoffe de gaze, un fichu en soie blanche, etc., et il n'en faut pas plus pour produire, selon le cas, votre sœur, votre mère ou votre fille. Les plus

habiles cachent également ces objets dans la doublure de leurs pantalons, gilet ou habit, avec des points de fil si bien disposés qu'ils trompent les yeux, et qu'on peut en un instant les enlever et les replacer. Ceux qui n'ont jamais vu ces choses de près seraient étonnés du peu d'espace qu'il faut pour les objets nécessaires à matérialiser un esprit de première classe.

« Le papier de soie joue aussi un grand rôle dans ces prétendues matérialisations ; on s'en sert pour coiffer la tête et compléter le costume. Il se cache dans la doublure du gilet, de l'habit, des pantalons, et vous aurez beau chercher, vous arriverez difficilement à le découvrir. On peut aisément induire en erreur trois personnes sur cinq, dans ces sortes de séances. Il y a même des gens qui consentent à ce qu'on se moque ainsi d'eux ; ils s'en divertissent, comme font ceux qui assistent aux séances données par Gordon à New-York. »

Tels sont quelques-uns des moyens dont on se sert pour amener ces prétendues matérialisations. La plupart du temps on cache

sur soi le costume éthéré, mais ce n'est pas toujours le cas. Un charlatan émérite, dont la presse s'est beaucoup trop occupée, avait une autre façon à lui d'opérer. En entrant dans le local des séances, il demandait tout d'abord à voir le cabinet, qui contient le plus souvent une chaise ou un divan. Le médium, après avoir jeté un coup d'œil autour de lui, s'asseyait et entamait une conversation quelconque. Tout à l'heure il se levait, et faisait une remarque comme celle-ci : « Il se fait tard; si nous commencions la séance ? » Puis il ajoutait : « Je voudrais me retirer avec quelques-uns d'entre vous, pour qu'on voie que je n'ai rien sur moi. » On s'empresse de souscrire à ce désir, et on revient n'ayant rien trouvé. Alors le médium rentre dans le cabinet, et la séance commence. Les rideaux s'écartent bientôt pour livrer passage à une forme drapée de la tête aux pieds. Pareil prodige peut-il s'expliquer par un tour de passe-passe? On a répondu affirmativement à cette question après que -ques séances. Ce bout de conversation dans le cabinet avait sa raison d'être : il détournait un instant l'attention, et pendant que

le médium esquissait un geste de la main droite, la main gauche cachait furtivement derrière le siège un petit paquet renfermant sa robe éthérée. Cela fait, on pouvait le fouiller à loisir; le médium s'y prêtait d'autant plus volontiers que son travestissement était resté dans le cabinet.

Le nombre est étonnant de ce genre d'abus. Le mal qu'il fait à notre cause est incalculable.

« De la lumière, encore de la lumière », s'est écrié Goëthe sur son lit de mort. Ce doit être également le cri de tout spiritualiste digne de ce nom. C'est le seul contrôle nécessaire, qu'on peut, qu'on doit toujours donner. A ce prix, mais à ce prix seulement, l'homme de science finira par se rendre compte des vérités que renforme notre doctrine. Là où l'obscurité est de rigueur, dans une séance, il y a fort à craindre que l'imposture ne s'en mêle; en tout cas, l'on ne saurait être à l'abri du soupçon. L'imposture est plus difficile en pleine lumière; l'incrédule peut alors faire usage de toutes ses facultés, et s'il n'applique pas en ce cas un contrôle rigide, il n'aura à s'en prendre qu'à lui.

Voici ce qu'en octobre 1875, j'écrivais à mon ami, le docteur Sexton :

« Je vous supplie de conseiller partout la suppression des séances obscures. Tous les phénomènes qui se sont produits par mon intermédiaire dans les quelques séances obscures que j'ai données, je les ai obtenues à satiété en pleine lumière, et je regrette profondément d'avoir jamais eu recours à une seule séance de ce genre. Nous entendions par obscurité, celle produite dans une pièce lorsqu'on éteint les lumières ; on ouvrait alors les rideaux, ou bien, ce qui arrivait souvent, on allumait le feu ; en tout cas, on ne l'éteignait jamais. On distinguait alors parfaitement la silhouette des personnes présentes et les objets qui se trouvaient dans la pièce. »

On a recours aujourd'hui à des séances bien autrement obscures. Vous vous trouvez plongés dans les plus noires ténèbres ; le bruit d'instruments discordants se fait entendre, accompagné de beuglements poussés à travers des cornets de carton. Des attouchements qu'on attribue à des mains invisibles sont ressentis par les personnes

présentes. Quant au moindre contrôle, on ne vous en offre même pas; la mystification est grossière; cela n'empêche pas qu'on félicite celui qui s'intitule le médium sur le succès de la séance, et que l'auditoire s'en va content. La séance a-t-elle eu pour objet la production de formes ou de visages matérialisés? Alors elle est réglée suivant le caractère des personnes présentes. Le cercle est dit inharmonieux. On a l'œil sur le cabinet, qui est soigneusement gardé par des sentinelles choisies. Un tout petit filet de lumière apparaît, et le phénomène semble se produire. On entrevoit bien quelque chose de blanc, mais on ne distingue ni la forme ni le visage. Ce serait trop demander. Et voilà la description stéréotypée de presque toutes les séances où l'on prétend évoquer les esprits matérialisés. Dans ces sortes de petites réunions, on se ferait couper le poignet plutôt que de saisir la forme qu'on a près de soi. L'esprit est tout à fait chez lui; il peut entrer dans le cabinet et en sortir à sa guise, sans craindre la plus petite indiscrétion.

Là où l'incrédulité règne, on a soin de

prendre toutes les précautions imaginables pour lui faire la part de spectacle aussi minime que possible. Pour faire face à cet état de choses, on a imaginé plusieurs moyens de contrôle. On a recours le plus souvent à une corde pour attacher le médium. C'est là un moyen désagréable, et comme on ne sait généralement pas attacher celui qui veut bien s'y soumettre, c'est un moyen inutile. Les prestidigitateurs acceptent volontiers. Plusieurs d'entre eux, comme Maskelyne et Cooke, les fameux jongleurs de Londres, se débarrassent des liens les plus étroits avec autant, sinon plus de rapidité, que les soi-disant médiums les plus experts. On s'est alors avisé de faire courir le bruit que ces deux honnêtes professeurs de tours n'étaient pas du tout des escamoteurs, mais de véritables médiums; et en dépit de tout ce qu'ils pouvaient dire, protestant même de leur innocence par la voie des journaux, on n'en continua pas moins à les traiter de vrais médiums, et de médiums pouvant produire les manifestations physiques les plus puissantes. Certes, le spiritualisme est tombé bien bas pour que deux prestidigitateurs de

profession soient acclamés à leur corps défendant comme représentants de la doctrine et cela par les spiritualistes eux-mêmes.

Voici un autre échantillon de ce même genre d'imposture grossière. Il s'agit d'un médium somnambulique « qui se promène de long en large, et qui exhibe l'esprit matérialisé aux regards des spectateurs, à la lumière d'un flambeau qu'il tient à la main. Puis, toujours endormi, et en pleine lumière, il se baisse comme pour enlever du tapis une longue bande de gaze rose, dont le volume augmente visiblement sous ses doigts; il matérialise et dématérialise l'étoffe qui flotte, ondule et tournoie, et qui, en fin de compte, disparaît aux yeux des spectateurs.» Un journal américain raconte qu'un jour « une personne demande à la dame personnifiant la forme éthérée si elle peut disparaître aux yeux des spectateurs, comme à une séance précédente, et qu'alors l'esprit en effet s'évanouit peu à peu dans l'air ambiant, sans laisser aucune trace de la forme visible un instant auparavant pour les personnes assemblées. »

Quel prodige ! Mais ce qu'il y a de plus prodigieux encore, c'est la simplicité des moyens dont on se sert pour arriver à ces résultats mirifiques. La disparition de la forme spirituelle a lieu le plus souvent de la manière suivante :

Le médium est caché derrière les rideaux du cabinet. Il tient à la main une longue bande d'étoffe légère arrangée de façon à simuler une robe et ramassée à sa partie supérieure sous forme de tête, ou surmontée d'un masque. Il avance avec précaution cette espèce de grande poupée à travers l'ouverture pratiquée dans le cabinet, jusqu'à ce qu'elle soit bien en vue des spectateurs. Qu'on essaye d'en faire autant, le gaz baissé ; on sera étonné de voir à quel point ce paquet d'étoffe ressemble à une forme humaine. Pour peu qu'il y ait dans la salle quelques enthousiastes, les uns reconnaîtront un ami ou un parent, les autres affirmeront que c'est un visiteur envoyé par le monde des esprits.

Supposons maintenant que le prétendu médium tienne ainsi quelque temps cette poupée devant son auditoire. La première

impression de frayeur ou de respect émoussée, quelque hardi spectateur ira jusqu'à demander : — « L'esprit peut-il se dématérialiser devant nous ? » Il y a juste assez de lumière pour révéler un signe de tête affirmatif de la part du fantoche, qui commence par décroître peu à peu et finit par disparaître tout à fait. Le vêtement et l'esprit semblent se fondre dans les airs.

Voici comment le tour se joue. Le soi-disant médium est sans doute assis au fond du cabinet. La poupée qui sert à simuler la forme éthérée est maintenue debout à côté de lui ; elle peut même être avancée en dehors des rideaux. L'opérateur a toute l'habileté voulue pour faire marcher, saluer, danser sa poupée, et plus d'un s'y tromperait. S'il n'est pas bien habile, qu'importe ? Le mal n'en sera pas grand, à moins qu'un incrédule à tout crin soit présent. Les gobe-mouches qu'on rencontre à ces réunions ne se démontent pas pour si peu. Leur croyance au surnaturel est trop vivace. J'étais un jour spectateur à une séance où l'on évoquait des visages. Ces visages n'étaient en réalité que des masques qui s'offraient aux

regards par des ouvertures pratiquées dans le cabinet. J'en fis la remarque à mon voisin, disant que les orbites étaient sans yeux. « C'est que les chers esprits, dit-il, n'ont pas encore eu le temps de matérialiser les yeux! » Faut-il s'étonner qu'il y ait de tels individus pour exploiter une telle crédulité ?

Pour en revenir à notre médium matérialisateur, nous ajouterons qu'il y a au moins deux autres moyens qui permettent à l'esprit et au mortel de paraître simultanément. Le premier est suffisamment expliqué dans la lettre de M. Cox. Dans le second cas, le médium se tient un peu à distance du visiteur angélique. Les deux avancent quelques pas, saluent les spectateurs et se retirent après avoir exécuté la pantomime habituelle. On ne tient pas compte du rideau qui sépare le fantôme et le médium, et qui, si on le soulevait, décèlerait le bras de celui-ci, allongé par derrière, tenant la poupée et la faisant manœuvrer.

Pour se prémunir contre toute supercherie, on s'est avisé, dans un cas comme celui qui précède, de clouer au plancher la robe

de la dame-médium, de manière qu'elle ne puisse sortir du cabinet. Or, que fait la dame? Elle dégrafe tout simplement la jupe de sa robe pour venir personnifier l'esprit, et, la séance terminée, rentre dans sa jupe qu'on trouve clouée au plancher, comme si de rien n'était. Les mystificateurs doivent rire sous cape quand ils songent à la simplicité de ceux qui contrôlent ainsi leurs petites opérations.

Si le médium est un homme, une fausse barbe qu'il aura tenue cachée, suffit dans bien des cas. Les masques en caoutchouc très mince peuvent être facilement dissimulées dans les plis de la robe ou dans les cheveux. Si les manifestations se bornent à la figure, on se sert souvent de gravures coloriées. La tête de Wellington exhibée un jour à l'ouverture du cabinet fut prise par un enthousiaste pour le portrait de sa grand'mère, tandis qu'une autre personne non moins enthousiaste y voyait le visage de sa tante. J'ai assisté à maintes séances de ce genre et j'atteste qu'il n'y a pas la moindre exagération dans tout ce que j'avance.

En démasquant ainsi ceux qui déshonorent la cause du spiritualisme, on ne doit pas supposer que je considère la matérialisation comme une chose impossible. Loin de là. J'ai, tout au contraire, la ferme conviction que ce phénomène a lieu pour d'autres que pour moi, qui, le premier, ai obtenu ce genre de manifestation. Ceci remonte à 1852, 1853 et 1854. Il se peut qu'auparavant des formes spirituelles soient apparues aux jeunes filles de la famille Fox, mais je n'en suis nullement assuré. *A chaque fois que ces phénomènes se sont produits par mon intermédiaire, on ne s'y était nullement préparé, et quant à moi, j'étais, en ma qualité de médium, assis au milieu des personnes présentes.* C'est dans la maison de mon ami, M. S.-C. Hall, qu'eut lieu la première matérialisation pour laquelle on peut dire qu'un rideau ait été employé. On vit distinctement paraître une forme au-dessus de ce rideau. A partir de ce moment, l'usage d'un rideau devint général, avec le beau résultat que nous venons de voir. *Mais il y a, dans cette séance, deux points essentiels que les*

imitateurs ont garde de copier : le premier, c'est que la séance eut lieu dans une chambre parfaitement bien éclairée ; le second, c'est que j'étais, moi, comme médium, de ce côté-ci du rideau, et bien en vue de tous ceux qui étaient là. Je n'ai pas besoin de dire à quel point devient inutile, quand la séance a lieu dans ces conditions, l'opération qui consiste à attacher le médium, à le coudre dans un sac, etc. Aussi, je ne cesserai de dénoncer ces soi-disant médiums que lorsqu'ils auront les mêmes manifestations dans les mêmes conditions, c'est-à-dire en pleine lumière, et eux-mêmes assis au milieu de leur auditoire.

Ce titre de spiritualiste, jadis entouré de tant d'honneur, a perdu tout son prestige, et tend chaque jour à devenir plus discrédité. Que ceux qui aiment sincèrement la vérité se liguent pour essayer de mettre un terme à de telles indignités.

Je n'ai encore rien vu qui soit de nature à me faire croire qu'une substance matérielle puisse passer au travers d'une autre substance matérielle. Je ne dis pas que ce

phénomène soit impossible. J'ai toute ma vie pensé comme Arago, qu'il faut être bien hardi pour décréter le monde impossible en dehors des mathématiques pures. Je dis seulement qu'il ne m'a été, jusqu'à présent, rien donné de voir à cet égard, qui ne se puisse tout aussi bien expliquer d'une manière rationnelle. Je ne crois pas trop demander à ceux qui soutiennent le contraire de faire en sorte que les objets — fleurs ou fruits — envoyées par les esprits dans une séance de ce genre, au lieu de venir jusqu'aux spectateurs, s'arrêtent à moitié chemin, dans l'intérieur du plafond, par exemple, ou dans la muraille de la maison où se trouve le médium. Un bloc de glace qui, venant du dehors, s'attarderait dans le mur, d'où on serait obligé de l'extraire, serait pour moi, quand à la possibilité du phénomène, une preuve des plus convaincantes.

Si, comme on nous l'assure, ce sont les esprits qui apportent ces belles choses au cours d'une séance — roses encore emperlées de rosée, régimes de bananes, etc., etc., — nous sommes en droit de leur demander d'où ils tiennent ces fleurs et ces fruits, car

il n'en pousse pas dans l'autre monde, et l'on n'a jamais vu, que nous sachions, un esprit acheter quoi que ce soit au marché ou dans la rue. Les auraient-ils volés?

Je ne puis me défendre d'un certain scepticisme au sujet de cette puissance attribuée aux esprits. Je pense qu'une théorie moins abstruse que celle formulée par les adeptes peut être donnée pour expliquer la présence d'un lapin vivant dans la chambre où la réunion a lieu, et cela sans avoir recours à « la disposition de la matière par l'action de l'aura spirituelle. »

Voyons comment on s'y prend pour apporter des fruits, des fleurs, etc., dans une chambre sans lumière. Nous supposerons que les personnes invitées sont assises autour d'une table, comme à l'ordinaire, et qu'on nage dans des flots d'harmonie. Tout à coup le médium — c'est généralement une dame, à cause des jupes qui sont si bien faites pour cacher tout un arsenal d'objets, — le médium, dis-je, sent et aussitôt annonce la présence des esprits.

— Voyons, dit la dame-médium ; à notre

dernière séance, les esprits nous ont apporté des choux. Si les chers esprits nous apportaient ce soir du muguet, ce serait charmant. Ma foi, non, s'empresse d'ajouter la même dame, ne demandons pas du muguet. Mesdames, que voudriez-vous ?

Il y a toujours quelqu'un qui voudra ce qu'une autre ne veut pas, naturellement, et une voix s'élèvera pour dire :

— Mais pourquoi pas? C'est délicieux, le muguet ! Moi, je voudrais du muguet.

La médium proteste. Pourquoi toujours demander des choses si difficiles ? Et puis les chers esprits ne pourront peut-être pas...

Au même instant, un bruit de fleurs qu'on éparpille sur la table se fait entendre, et une voix, qu'on prend pour celle d'un esprit, s'écrie :

— Voici du muguet, puisque vous en avez tant envie !

On apporte une lumière, et la table se trouve, en effet, couverte de l'asparaginée.

Ce n'est là d'ailleurs qu'un des mille et un expédients dont dispose le soi-disant médium pour faire accepter l'objet qu'il a caché sur lui avant de venir à la réunion. Mais,

dira-t-on, il n'y a qu'à fouiller la personne au début de la séance, pour s'assurer qu'elle n'a rien dans les vêtements. Ce n'est pas si facile qu'on le croit, même en usant de ce moyen, de prévenir la supercherie. Le médium s'attend toujours à un examen de ce genre, et s'en arrange. Un monsieur de mes amis, étant arrivé trop en retard pour être admis dans la pièce mystérieuse où l'on dématérialisait les murs et les fenêtres pour livrer passage aux fleurs, attendit la fin de la séance. Les portes s'ouvrirent, mon ami put entrer, et pendant que chacun complimentait la dame-médium sur les résultats extraordinaires qu'elle venait d'obtenir, une parente de mon ami vint à lui et lui montra une des tiges fleuries que les esprits leur avaient apportées. A ce moment, la dame-médium s'étant détournée, l'attention de mon ami fut attirée par quelques feuilles au bas d'un manteau rouge que portait cette dame. Il se baissa, saisit le pan du manteau, et compara les feuilles qui s'y trouvaient avec celles des tiges en question. Tout le monde put voir que les productions spirituelles avaient été cachées dans la doublure

de ce manteau. On se rappela alors que la dame — qu'on avait parfaitement bien fouillée au début — s'était plainte du froid au cours de la séance, et qu'elle avait incidemment demandé son manteau pour se garantir les épaules. On n'attacha tout d'abord aucune importance à ce fait, mais il prenait maintenant une importance capitale. On lui paya toutefois sa séance et on la mit en voiture, mais on ne manqua pas d'ébruiter l'affaire, et la cause du spiritualisme auquel on s'en prend toujours dans ces cas-là dut encore une fois être rendue responsable d'un acte dont elle n'a que faire.

Dans les séances obscures où l'on joue du tambourin et où l'on fait des farces avec des cornets en carton, il y a une supercherie qu'on peut déjouer si l'on est prévenu et s'il n'y a pas de confédérés dans la salle, ou que ceux-ci ne soient point placés de chaque côté du médium. Voici la chose. L'imposteur, que nous désignerons par la lettre B, se trouve entre deux personnes A et C. La main gauche de B saisit la main droite de A, tandis que de la main droite, il tient

la main gauche de C. Le médium se livre bientôt à une série de petits mouvements convulsifs, tressaillements, soubresauts, qui ont pour objet de rapprocher le plus possible les quatre mains sur la table vers un seul point en face de lui. Cela fait, B prétexte une raison quelconque, dit par exemple qu'il fait bien chaud, et qu'au lieu de tenir la main, on peut tout aussi bien ne tenir qu'un des doigts. Si A et C se refusent à la petite modification demandée, les esprits ne tardent pas à déclarer que ces deux personnes ne sont pas en harmonie, et qu'il y a lieu de changer de places ; s'ils acceptent, la représentation continue de la manière suivante. Les mouvements convulsifs reprennent de plus belle ; B rapproche davantage les mains de A et de C ; puis, par un mouvement convulsif plus accentué que les autres, B dégage, comme par accident, l'une de ses mains, généralement la droite. Celui qui tenait la main de B, c'est-à-dire C, cherche nécessairement à la ressaisir ; il avance la main, rencontre un doigt qu'il croit être celui qu'il vient de lâcher et s'en empare. A ce moment les mouvements con-

vulsifs cessent, et les instruments commencent à danser une sarabande, à jouer des airs qui jettent le trouble dans l'âme des assistants. *Au lieu de reprendre la main droite de B par le petit doigt, C s'est emparé du pouce ou de l'index de la main dont A tient l'auriculaire*, en d'autres termes, *A et C tiennent chacun un doigt de la même main du médium.* Lorsqu'une attention un peu trop soutenue de la part des assistants empêche le médium de dégager sa main, il se sert souvent de ses dents pour faire aller les instruments. J'en ai eu des preuves à Amsterdam et à Paris.

Un de mes amis m'a fourni les détails d'une séance qu'il avait eue avec deux garçons, séance qui l'a beaucoup étonné, et plus tard il s'est fait expliquer les moyens naturels par lesquels cela pouvait se faire.

« Il s'est fait attacher de la même manière que les jeunes garçons ; on le met dans un sac, dont les cordons, passés autour de son cou, sont ensuite ramené au dossier de la chaise contre lequel il s'appuie. On cingle également avec des cordes ses jambes au-dessous des genoux.

« Pendant qu'on le transporte dans le cabinet, ou derrière le rideau, il déboutonne une de ses manches avec les doigts de la main opposée. Il baisse le bras le plus qu'il peut, de manière à faire remonter cette manche et les coutures au-dessus du coude. Il peut alors ramener devant lui la main et le bras, et, malgré l'étoffe du sac qui se trouve entre lui et les objets, saisir, en plissant un peu l'étoffe, une sonnette placée sur ses genoux, et l'agiter. Si l'on met un plateau avec des verres et une carafe sur ses genoux, il peut verser de l'eau dans les verres. Avec un peu d'adresse, il arrive même à faire monter petit à petit un verre plein d'eau jusqu'à ses lèvres et à en boire le contenu ; il laisse ensuite glisser en bas le verre jusqu'à ses genoux. De même, il fait arriver jusqu'à sa bouche des bagues également placées sur genoux; il prend la bague entre ses dents, passe sa main par l'ouverture du sac de façon à saisir l'anneau qu'il se met ainsi au doigt, ou qu'il met dans sa poche en ramenant la main. M. M... a pu faire ce tour en un espace de temps très-court, *de neuf à*

douze minutes. C'est ainsi que les tours de ce monsieur, de miraculeux qu'ils paraissent au premier abord, deviennent fort simples quand on sait comment s'y prendre pour les faire. »

Dans les séances obscures il y a mille manières de mystifier les gens. On forme un cercle, par exemple ; le médium s'installe au centre, avec ses instruments, guitare, cloche, etc. On éteint les lumières. Le médium commence par battre des mains d'une manière uniforme, rhythmique. La guitare se met à jouer, la cloche à sonner, on perçoit des attouchements de mains éthérées, et pourtant on n'a pas cessé un instant de battre des mains d'une manière régulière, le médium tout comme les autres. Alors, direz-vous, comment fait-on ? Du moment, n'est-ce pas, que le médium bat des mains, il ne peut les employer à faire autre chose ? Voici l'explication. On imite à s'y méprendre le bruit du battement des mains en frappant, avec une seule main la joue, ou le front, ce qui laisse une main complètement libre.

S'il faut à certaines supercheries le man-

teau de l'obscurité pour être pratiquées, il en est qui réclament, au contraire, beaucoup de lumière. Examinons un instant la photographie de formes éthérées, qu'on appelle « des photographies spirites » (7me chambre, 16 et 17 juin 1875), on vit là tout un personnel impayable. Un photographe Buguet, associé à un soi-disant médium américain du nom de Firmann, se faisait fort d'évoquer les ombres des personnes décédées et d'en livrer, au prix de vingt francs, la photographie. Le client entrait dans la boutique; on le priait de penser fortement à la personne dont il voulait posséder l'image; Firmann opérait des passes magnétiques sur la tête de Buguet; Buguet hérissait sa chevelure d'un air inspiré, faisait poser le client devant l'appareil, et, quelques minutes après, on montrait à la dupe émerveillée sa propre image, derrière laquelle apparaissait celle d'une forme vague et indécise, ayant l'apparence d'un spectre enveloppé d'un suaire, dont la tête seule se dégageait plus ou moins confusément.

Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que les clients, pour la plupart, reconnais-

saient parfaitement, dans ce spectre, un frère, un oncle, une tante, et se retiraient avec la précieuse image, parfaitement convaincus de la puissance évocatrice du photographe.

Quelques-uns, dont les indications sans doute avaient manqué de précision, furent tout étonnés, ayant voulu évoquer l'ombre d'une tante, de voir derrière leur image celle d'un sapeur, et, moins crédules que les autres, flairèrent une escroquerie. La justice eut à intervenir. Buguet fit des aveux et dévoila tout le mystère.

L'évocation des esprits se faisait à l'aide de poupées sans têtes, drapées à l'avance d'un morceau de mousseline en guise de suaire, et renfermées dans un coffre; des têtes de toutes sortes, découpées dans de vieilles photographies, têtes d'enfants, de jeunes filles, de vieilles femmes, d'hommes à barbe, étaient rangées par catégories dans divers compartiments du coffre. Quand un client se présentait, la caissière le faisait préalablement causer un peu dans l'antichambre et en tirait, sans avoir l'air, des indications suffisantes sur l'ombre à évo-

quer. D'après ces indications, la photographie du client étant obtenue, on transportait le cliché dans une chambre voisine, comme pour le soumettre aux manipulations ordinaires, et en réalité pour y ajouter l'image spectrale obtenue à l'aide d'une des poupées à laquelle on ajoutait une tête prise au hasard dans le tas des têtes de femme. Quand les témoins apparurent, ils montrèrent la même conviction inébranlable même après qu'on leur eut dévoilé la supercherie de Buguet et de ses confrères. Quelques citations des déposants méritent d'être conservées à titre de curiosité.

M. le comte de Bullet (46 ans). Je suis allé chez Buguet et dans l'image qu'il m'a livrée, j'ai très positivement reconnu le portrait de ma sœur ; je suis parfaitement convaincu que c'est son image.

M. le substitut. Mais on vous a montré la tête découpée à l'aide de laquelle on a obtenu cette image.

Le témoin. Pour moi, cela n'est rien. La ressemblance est incontestable ; je suis convaincu de la réalité du portrait.

M. LE SUBSTITUT. Mais, dans l'enquête, on a fait l'opération devant vous, on a manœuvré la poupée en votre présence.

LE TÉMOIN. Ce n'est pas le même cliché.

LE PRÉSIDENT. Que dire pour combattre votre crédulité ? La preuve est acquise que les procédés n'ont rien de surnaturel, que les moyens sont frauduleux, que vous êtes dupe de vos illusions. Voici la tête à l'aide de laquelle on a obtenu le portrait de votre sœur.

LE TÉMOIN. Non ; cela ne ressemble pas à ma sœur.

LE PRÉSIDENT. Ne vous a-t-on pas fait apparaître un prince indien ?

LE TÉMOIN. Non ; un Inca.

LE PRÉSIDENT. Et l'empereur Maximilien ?... Cela vous a coûté 4,000 ou 5,000 francs.

M. JACQUES DESSENON, marchand de tableaux *(cinquante-quatre ans)*. Je ne voulais pas croire aux photographies spirites ; pour en avoir le dernier mot, j'allai chez M. Buguet, et à deux reprises, il me donna des épreuves très mauvaises. Je manifestai mon mécontentement à un certain M. Sci-

pion qui se trouvait là et qui me dit être un très fort médium. Eh bien ! lui dis-je, demandez à M. Buguet de me faire poser une troisième fois et ajoutez vos forces magnétiques aux nôtres pour l'évocation. Il y consentit. L'épreuve fut des plus extraordinaires. L'image était double et les deux n'étaient pas semblables ; dans l'une, j'avais une tête de mort sur les genoux. La ressemblance de ma femme était telle que ma cousine, qui était à son lit de mort, jeta un cri de surprise et d'admiration en voyant l'image. Mes enfants s'écrièrent : « C'est maman ! »

Le président. Buguet, est-ce que vous n'avez pas employé vos procédés ordinaires ?

Buguet *(souriant)*. Si cette ressemblance existait, c'est l'effet du hasard. Quant à la tête de mort que monsieur a vue, c'est le pli du voile qui a produit confusément cet effet.

Le président. Vous avez abusé de la crédulité du public.

Buguet. Je n'ai jamais cherché à faire rien croire à personne. Je me suis borné à

flatter la manie des croyants. Au surplus, il n'y avait pas à les contredire. Une fois leurs idées arrêtées, ils n'en veulent plus démordre. Je n'avais donc qu'à dire comme eux.

Les nombreux crédules présents à l'audience levaient les épaules de pitié en voyant la boîte aux esprits, et leurs regards semblaient reprocher à Buguet de renier sa puissance de médium. Ils voyaient dans les accusés des hommes surhumains, qu'on allait envoyer au martyre. On se contenta de les envoyer en prison.

La nature frauduleuse de ces cartes a été suffisamment prouvée. Le baron Kirkup, de Florence, qui s'est beaucoup occupé de ce genre de produits, et des prétendus médiums qui les obtiennent, m'écrit à ce sujet une lettre datée du 3 août 1876, où il dit :

« J'ai conservé un échantillon de chacune des fausses cartes. C'était quatre coquins qui les fabriquaient. On y voyait des formes éthérées en grand nombre. Deux d'entre eux, sinon tous les quatre, sont de francs fripons. Ils ont dû se servir d'un double cliché. D'ailleurs, j'ai fait la connaissance

de ceux qui ont posé pour les formes prétendues spirituelles. »

Mais l'histoire la plus étonnante en ce genre nous vient des Etats-Unis. Les faits qu'elle révèle doivent être mis au compte des spiritualistes de New-York. Un médium qui fait du moule à la paraffine une spécialité vint en 1876 donner une série de représentations dans cette ville.

« Il y avait une trentaine de personnes à la réunion, dit le *Spiritualist Scientist*, numéro du 30 mars 1876. On se servait d'une petite table en bois de sapin avec une ouverture pratiquée au centre, à sa partie supérieure; une planchette s'adaptait à cette ouverture au moyen d'une rainure. Une main suffisait pour enlever la planchette, mais il en fallait deux pour la remettre. Le seau renfermant l'eau chaude et la paraffine était fixé sur l'un des bras d'une balance qui, à son tour, était suspendue au bâtis de la table, de sorte que le seau se trouvait au-dessous de celle-ci, tandis que l'autre bras de la balance se voyait parfaitement bien au dehors, passé qu'il était à travers

une fente dans la housse enveloppant la table et son contenu. Les coutures de cette housse avaient été cousues à la mécanique, et l'on avait jeté sur la table des couvertures pour exclure complètement la lumière.

Un des spectateurs offrit de la paraffine de couleur qu'il avait apportée, mais on ne voulut pas s'en servir. On éteignit les lumières, à l'exception de celles dans une pièce voisine ; l'obscurité était grande, les esprits, paraît-il, s'étant plaints que les conditions n'étaient pas favorables. Bientôt un léger mouvement imprimé au bras extérieur s'accentua au point qu'il déplaça les poids, ce qui, malgré l'obscurité, attira l'attention de tout le monde. La personne qui avait offert la paraffine et deux autres messieurs s'aperçurent alors que la dame-médium passait très souvent la main gauche sous la couverture. Elle se leva à plusieurs reprises, se pencha même sur la table comme pour voir de plus près ; un mouvement violent du bras extérieur de la balance se communiqua au seau sous la table ; au même instant on entendit un léger bruit, celui d'un corps tombant à l'intérieur sur le tapis ; alors la dame-

médium retira sa main de dessous la couverture, et l'on sut bientôt que l'œuvre dite spirituelle était achevée. Le spectateur dont nous avons déjà parlé ôta la couverture et constata que la mousseline à la partie supérieure de la table était épinglée autrement qu'il ne l'avait fait, que l'étoffe à l'endroit où la main gauche de la dame s'était glissée offrait un aspect tendu, et que la planchette était déplacée. On trouva au fond de la housse un moule à la paraffine, non pas dans la cuvette, mais au dehors, un peu sous le rebord extérieur. »

Mais pourquoi nous attarder plus longtemps à décrire les manèges de cette dame soi-disant médium? Qu'il nous suffise de dire qu'on acquit bien vite la certitude de ses supercheries.

Voici l'explication de ce tour ingénieux. Le moule peut être fait à l'avance; il n'y a dans ce cas qu'à tremper la main d'une personne quelconque dans la cire. Ce moule, le médium a soin de le bien cacher sur lui avant de venir à la séance. Comme la housse est cousue à la mécanique, il n'a qu'à rompre un fil pour obtenir une ouverture de la di-

mension qu'il veut, et grâce aux ténèbres, il glisse à l'intérieur le moule préparé à cet effet. Il a tout le temps nécessaire pour refaire une couture à la housse, s'il le juge nécessaire. Pour parer à la différence de poids, il n'a qu'à prendre une petite quantité d'eau dans le seau au moyen d'une seringue ou autrement. De cette manière, le premier venu, sans être sorcier, pourra faire des moules à la paraffine aussi souvent qu'il le voudra.

La presse de New-York s'est beaucoup divertie ces temps derniers au sujet d'un médium qui, comme bien d'autres, prétend répondre, sans les ouvrir, à des lettres cachetées. Il a, dit-il, recours à l'intervention des esprits. On a prêté cette faculté au baron Kirkup, de Florence ; mais il a répudié la chose, comme il répudie toutes les manifestations frauduleuses auxquelles on a voulu lui faire croire. « Quelques-uns de mes amis que la question du spiritualisme intéressaient l'ont abandonné, m'écrit-il, pensant que c'est une illusion complète. Mais non pas moi. J'ai vu assez de prodiges en

vingt ans. J'ai beaucoup vu, de même que des milliers de temoins compétents. C'est la trahison des faux médiums qui nous est funeste. » Loin de déranger les esprits pour ce genre de supercherie, le médium a plus tôt fait de soumettre l'enveloppe au jet de vapeur qui sort d'une bouillotte, d'ouvrir la lettre, la lire, y répondre, et de recoller l'enveloppe comme elle était avant.

S'il fallait exposer toutes les fraudes, tous les tours dont on se sert pour tromper la crédulité du public, il faudrait, non pas un chapitre, mais cent volumes. Aussi bien le sujet me répugne-t-il foncièrement. Nous en avons assez dit pour dévoiler les abus sans nombre qui déparent le spiritualisme.

Est-ce à dire que notre cause se voit uniquement livrée aux misérables jongleries en question ? A Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi. Détournons nos yeux de ces ténèbres, pour regarder les hauteurs sereines où se trouve la vraie lumière, qui est notre espoir. Marchons droit dans le chemin clair et large de la vraie science, et attachons-nous aux principes fondés sur l'infaillible témoi-

gnage de tous les siècles, de toutes les générations et de tous les pays. Que les experts s'unissent pour curer ce fleuve magnifique du spiritualisme et en dégager les issues ; qu'ils le dirigent à travers la société ; et, comme l'Alphée traversant les étables d'Augias, ils balaieront toutes les impuretés.

XII

Lumière du Spiritualisme

C'est surtout en parlant du spiritualisme qu'on peut dire : « La vérité est plus étonnante que la fiction. » Les récits merveilleux que d'enthousiastes croyants propagent sont bien faibles quand on les compare aux faits que le monde des esprits fournit de temps en temps avec une telle perfection que le doute est impossible.

Le premier incident dont je vais entretenir le lecteur eut lieu à Hartford, dans le Connecticut, aux Etats-Unis, il y a environ vingt-quatre ans. Je cite ce fait pour répondre à ceux qui demandent pourquoi les esprits viennent nous visiter et pourquoi ils prennent tant d'intérêt anx trivialités d'une

vie terrestre. N'est-ce pas déroger que de gaspiller ainsi l'éternité?

Ce serait, en effet, déroger, si nous devions croire à ce vieux, vieux mythe — qui n'a jamais été enseigné par le Christ — que la mort est un magicien dont l'attouchement puissant nous transforme avec la rapidité de l'éclair en anges ou en démons. A quoi bon la terre s'il en est ainsi? Les couronnes d'or sont sur nos têtes, les lyres d'or sont entre nos mains. Et le passé? Un rêve qu'on néglige. L'avenir? Un sommeil paisible au sein d'une paresseuse béatitude, le refrain berceur d'une éternelle chanson. Que nous importent les chutes, les angoisses de nos frères et sœurs qui sont encore sur la terre? Si profondes que soient les ténèbres qui les étreignent, n'avons-nous point la lumière infinie? Et reviendrons-nous pour consoler d'un mot affectueux, d'une assurance de plus beaux jours, ceux qui font aujourd'hui ce pèlerinage que nous trouvâmes dans les temps écoulés si douloureux et si triste? L'égoïsme sanctifié frémit à cette pensée. Enveloppons-nous plutôt des robes sans tache qui masquent la laideur de nos

pensées et remercions Dieu, comme le pharisien, de nous avoir fait autre que les vers de terre. Nous oublions, toutefois, que nous aussi, nous faisions partie de ces mêmes vers de terre si méprisés aujourd'hui.

Pendant bien des années, j'ai examiné et collectionné avec soin les moindres incidents qui témoignent de la continuité de notre identité après la mort. Toute théorie doit être étayée par des faits. Je choisis donc, parmi les récits en ma possession, ceux qui sont du plus grand intérêt. Les évènements qui se rapportent au premier récit remontent à 1852 ou à l'année suivante, et la ville où ils eurent lieu est, comme nous l'avons dit, Hartford.

A cette époque, le médium qui joue le rôle principal dans cette histoire demeurait à Springfield, dans le Massachusets; il était malade et alité. Son médecin venait de lui rendre visite, comme à l'ordinaire. La porte ne se fermait pas sur la personne en question, qu'un esprit révélait sa présence au malade, et lui faisait la communication suivante : — « Vous prendrez cette après-midi le train pour Hartford. Il importe pour

votre présent, pour votre avenir et pour l'avancement de la cause que vous partiez. Ne nous questionnez point; faites comme nous vous indiquons. » On fit part du fait à la famille, qui rappela le médecin. « Qu'il parte », dit celui-ci, voyant que le malade était résolu d'agir suivant le message qu'il avait reçu « qu'il parte, mais comme il y va pour lui de la vie, qu'il ne s'en prenne à personne des conséquences de sa conduite. » Le médium se mit en route sans même savoir quel pouvait être le but de son voyage ni comment ce voyage allait se terminer. En descendant du train à Hartford, un étranger vint à lui : « Je ne vous ai jamais vu qu'une fois, dit ce monsieur, mais je ne crois pas me tromper : vous êtes M., n'est-ce pas ? » L'autre répondit affirmativement, et ajouta : « Je suis venu ici, à Hartford, mais j'ignore absolument dans quel but. » — « C'est singulier, riposta son interlocuteur, j'attendais, moi, le train pour Springfield, où j'allais vous chercher.

Il expliqua alors qu'une famille influente et connue avait à cœur d'examiner la question du spiritualisme, et qu'elle serait aise

de voir le médium dont le départ de Springfield s'est effectué comme nous venons de le dire. On commençait donc à entrevoir le but du voyage, mais tout ce qui devait arriver restait enveloppé de mystère.

Une agréable promenade en voiture nous amena chez cette famille. Le maître de maison se trouvait par hasard sur le seuil de la porte et ainsi souhaita la bonne venue à un convive sur lequel il ne comptait que pour le lendemain. Le médium entra dans le vestibule, et au même moment crut entendre le frôlement d'une robe de soie. Naturellement il regarda autour de lui, et fut quelque peu surpris de ne voir personne. Sans faire autrement attention à cet incident, il pénétra dans un des salons. Là encore le même son frappa son oreille ; c'était comme le lourd frou-frou d'une robe de soie, mais il ne put rien voir qui expliquât ce genre de bruit. Il semble que la surprise qu'il en éprouva se lisait toutefois sur son visage, car l'hôte lui dit : « Vous semblez effrayé. Que vous est-il arrivé ? » Le médium s'excusa en disant qu'il était fatigué du voyage et un peu nerveux, mais que cela se

dissiperait. Il ne voulait pas donner de l'importance à un évènement qui ne tarderait sans doute pas à s'expliquer d'une manière toute naturelle.

A ce moment, le médium se tourna vers le vestibule et aperçut une petite femme, d'un certain âge, mais alerte et à la mine intelligente, qui était vêtue d'une grande robe de soie grise. « Voilà donc le mystère expliqué, se dit le visiteur; c'est sans doute quelque membre de la famille que je viens de voir. »

Le bruit de la robe arriva cette fois, non pas seulement à l'oreille du médium, mais à celle de l'hôte, qui demanda ce que ce bruissement insolite voulait dire.

« Oh! dit le visiteur, ce n'est que le bruit de la robe de cette dame que je vois dans le vestibule. Qui est-ce donc? »

L'hôte ne répondit pas à cette question, et l'arrivée de la famille à ce moment détourna le courant de la conversation.

On annonça le dîner. Une fois à table, le visiteur éprouva un peu de surprise de ne point voir parmi les convives la dame en robe de soie grise, et sa curiosité en fut vivement piquée.

Au moment où chacun se levait de table pour quitter la salle à manger, le médium entendit encore le frôlement de la robe. Il ne vit rien cette fois, mais une voix lui dit distinctement :

— Il me déplaît qu'un autre cercueil soit placé sur le mien, et de plus, je ne le souffrirai point.

Cette étrange communication fut répétée au chef de la famille et à sa femme, qui se regardèrent un moment avec toutes les marques d'un muet étonnement. Le monsieur alors rompit le silence :

« Nous reconnaissons parfaitement le genre de robe, dit-il, jusqu'à l'étoffe et la couleur ; mais ce que nous ne comprenons pas, c'est ce qui a trait au cercueil placé sur le sien ; c'est absurde et inexact. »

Le médium ne sut que répondre. Il apprenait pour la première fois que la vieille dame en robe de soie grise n'était plus au nombre des vivants. Quant à la parenté qui pouvait exister entre elle et son hôte, il l'ignorait absolument.

Une heure s'écoula et la même voix répéta

textuellement les mêmes paroles, ajoutant toutefois :

« De plus, Seth n'avait pas le droit de faire abattre cet arbre. »

Le médium dit ce qu'il venait d'entendre, et le maître de la maison parut de plus en plus perplexe :

« Voilà, certes, qui est étrange, dit-il. Mon frère Seth a, en effet, abattu un arbre qui masquait un peu la vue devant la vieille demeure, et nous lui avons tous dit que celle dont vous entendez les paroles ne l'aurait pas souffert, si elle avait été de ce monde. Quant au reste du message, c'est tout à fait absurde. »

Avant de se retirer le médium reçut une troisième fois la même communication et l'assertion quant au cercueil fut encore une fois positivement contredite. Le médium en fut très troublé, car jamais message inexact n'avait été transmis par lui, et il ne put en dormir de la nuit. Au matin, il ne manqua pas de faire savoir à son hôte toute la peine qu'il en éprouvait, et celui-ci lui fit savoir, que pour en avoir le cœur net, ils iraient ensemble au caveau de famille. « Vous verrez,

ajouta-t-il, que si nous en avions eu l'intention, il serait impossible de le faire, car il n'existe pas assez de place pour mettre un cercueil au-dessus du sien. »

L'hôte et le visiteur s'acheminèrent aussitôt vers le cimetière. On envoya chercher le gardien, qui avait la clef du caveau. Celui-ci arriva, et se mit en devoir d'ouvrir la porte.

Au moment de mettre la clef dans la serrure, le gardien parut se rappeler quelque chose, et se tournant vers M..., lui dit :

« Pardon, monsieur, de ne vous avoir pas prévenu, mais hier, comme il y avait un peu d'espace au-dessus du cercueil de madame, nous y avons mis le petit cercueil de l'enfant de L... Ce n'est que depuis hier, et je n'ai pas encore eu le temps de vous le faire savoir. »

Le médium n'oubliera de sa vie l'expression qui se peignit sur le visage de son hôte lorsque celui-ci se retourna pour lui dire .

« *Mon Dieu, tout est donc vrai!* »

Le même soir, l'esprit revint et nous fit la communication suivante :

« Ne croyez point qu'une pyramide de

cercueils entassés sur le mien m'importerait aucunement. J'avais à cœur de vous convaincre de mon identité une fois pour toujours, de dissiper en vous toute espèce de doute quant à savoir si je suis réellement un être vivant, raisonnable, et la même E... que j'ai toujours été. Je n'ai agi ainsi que pour cela. »

Celui à qui elle a fait ces visites l'a rejointe depuis dans un autre monde. Ses actions étaient belles comme son caractère, et toute sa carrière a été pure comme sa vie. Le spiritualisme fut pour lui une gloire et une joie. Il l'avait éprouvé ; il savait que c'était la vérité. Il n'était ni enthousiaste ni crédule, et se voûa tout entier au culte du bon et du vrai.

Ma très estimée amie, Mme S.-C. Hall, a bien voulu me communiquer le récit suivant :

« Il y a plusieurs années, alors que bien des personnes regardaient le spiritualisme comme un mythe, d'autres comme une farce, d'autres encore comme un piège du malin, et que bien des amis cherchaient à nous dé-

tourner de cette grande vérité, nous fîmes la connaissance de Daniel D. Home et aussi de miss Andrews, que nous appelions familièrement L. M... La conviction alors entra dans nos cœurs, et c'était pour nous un véritable privilège de jouir de la société de ces deux médiums, lorsque les occupations de la vie de chaque jour leur en laissaient le loisir.

Un matin que miss Andrews était notre hôtesse, et que nous étions en train de récapituler au soleil les plaisirs de la veille, un domestique annonça la visite d'une sommité du monde littéraire, de Colley-Grattan, auteur de plusieurs livres estimés et pendant quelques années consul à Anvers et à Boston.

Après les civilités d'usage, il demanda à miss Andrews des nouvelles de sa santé, et continua sur un ton enjoué de l'apostropher à peu près en ces termes :

— Eh bien ! mademoiselle, avons-nous eu ces temps derniers quelque visite du monde des esprits? ou avez-vous été obligée de vous contenter de nous autres — pauvres misérables mondains que nous sommes? Voyons, ne restons pas silencieuse ; et

avouez que vous n'avez rien vu ni rien entendu qui vaille la peine d'être raconté.

— Je vois, dit-elle, de ce ton lent, réfléchi qui lui allait si bien, je vois en ce moment même, un esprit qui se tient debout à vos côtés, et qui me dit s'appeler Emma.

Colley-Grattan se leva précipitamment de son siège. Il répéta ce nom, et ajouta :

— Eh bien! oui, que savez-vous d'elle?

Il se tenait debout, tremblant.

Miss Andrews reprit :

— Elle me dit qu'elle veille sur vous pour vous protéger, parce que vous et votre femme, vous avez été bons pour elle, et que vous l'avez arrachée aux mains d'un mari brutal. Vous rappelez-vous, par une sombre nuit d'orage, lui avoir porté secours sur le pas de votre porte, et l'avoir fait entrer dans votre maison? Lorsqu'elle s'évanouit, votre femme la prit dans ses bras comme pour la réconforter, et vous fîtes chauffer du vin épicé qu'on lui donna à boire quand elle reprit ses sens. Vous rappelez-vous avoir provoqué le mari pour sa conduite lâche et inhumaine?

Lorsque miss Andrews lui eut ainsi parlé

un moment, Colley-Grattan, dont le trouble augmentait visiblement, s'écria tout à coup :

— Oui, pauvre Emma, pauvre femme, oui, c'est vrai. Ce monstre, quoique membre du parlement, avait mérité l'échafaud. Mais, je n'en puis entendre davantage. Il faut que je sorte. Adieu. Jamais plus on ne me verra railler votre doctrine.

M. Grattan sortit de la pièce en proie à la plus vive agitation. Je le suivis et le trouvai sur un divan dans le corridor.

— Sans doute qu'elle en sait davantage ; mais je ne puis l'entendre. Cette pauvre créature était la meilleure amie de ma femme. Et quant à l'incident de la porte, il n'était connu que de ma femme et de moi.

Je revins au salon, et miss Andrews ajouta :

— Elle l'a suivi pour l'assister... Voulez-vous lui dire que la pauvre Emma est morte d'un cancer, chose qu'il sait d'ailleurs, mais, ce qu'il ne sait pas, c'est que le cancer a été causé par un coup du mari ?

A quelques jours de là, M. Grattan revint nous voir, mais miss Andrews était retournée chez elle.

Il me pressa de questions pour savoir ce que miss Andrews avait dit après son départ. Sa surprise fut extrême lorsqu'il apprit le fait en question.

— Nous savions que sa mort avait été causée par un cancer, mais elle ne nous a jamais dit, pauvre chère créature, que ce fût son mari qui eût provoqué chez elle cette douloureuse maladie. Faites-moi l'amitié, lorsque vous verrez miss Andrews, de lui répéter qu'on ne m'entendra plus jamais railler le spiritualisme.

Dans le *Blackwood's Magazine* du mois de mars 1876, se trouve un fort remarquable article intitulé : *Puissances de l'air*. Le texte se rapporte à certains phénomènes qui se sont produits en ma présence, et j'ai prié la dame de m'en donner les détails.

« Ma première expérience fut aussi frappante qu'elle était inattendue. J'étais descendu dans un hôtel d'une ville d'Europe où personne ne me connaissait et où je n'étais connu de personne. On ne parlait au salon que des étranges phénomènes qui s'étaient produits lors d'une séance donnée

récemment par M. Home. J'exprimai le désir d'être présenté au fameux médium, qui m'invita à une séance pour le soir même.

Nous étions sept, tous étrangers les uns aux autres, et tous n'ayant fait la rencontre de M. Home que quelques jours auparavant. On se mit autour d'une grande table sur laquelle nous posions négligemment les mains, tout en causant de choses indifférentes. Au bout d'un quart d'heure environ, une vibration se fit parfaitement bien sentir, et plusieurs des assistants subirent les attouchements de mains invisibles. On entendit frapper cinq coups sur la table pour demander l'alphabet, que M. Home se mit en devoir d'épeler. Alors, délaissant la table, les coups furent frappés sur mes genoux, mais avec une telle rapidité qu'il était impossible de noter les lettres. Il y avait comme deux influences en opposition, chacune cherchant à s'exprimer; M. Home demanda qu'on voulût bien frapper plus lentement, et sur la table. Rien n'y fit. Enfin il posa cette question :

— Voulez-vous répondre sur l'accordéon?

Aussitôt l'instrument — qui était sur la

table — se gonfla de son propre mouvement, et rendit trois sons clairs et nets pour exprimer l'affirmative. Le reste de la soirée les réponses à nos questions furent toutes données par des coups frappés sur le bois de cet instrument. Avec l'assentiment de M. Home, je mis la main sous la table, et demandai qu'on voulût bien me toucher. Les cinq doigts furent alors touchés l'un après l'autre, et une main chaude vint se poser dans la paume de ma main. Je repliai tout doucement les doigts comme pour l'étreindre. La main resta ainsi tranquillement placée dans la mienne pendant l'espace d'une minute peut-être, et puis, elle ne s'y trouva plus; comment, je ne saurais le dire. *Elle ne fut pas retirée*, et elle ne me sembla point diminuer graduellement de volume. Depuis lors, j'ai plus d'une fois, dans la rue, lorsque M. Home m'accompagnait, éprouvé le même étrange attouchement, et dans des conditions d'entourage telles, qu'il n'aurait pu réussir s'il s'était avisé d'employer un moyen mécanique ou artificiel.

M. Home bientôt, pour obéir aux coups

frappés, prit l'accordéon d'une main et de telle façon que les touches se trouvaient renversées vers le plancher. L'instrument se mit à jouer d'une manière ravissante; on eût dit les accords qu'on entend parfois en rêve, et qui font le désespoir de ceux qui les veulent noter. M. Home nous conseilla de mettre deux flambeaux sur le parquet, pour mieux voir les mouvements de l'instrument qui se gonflait, se contractait, et dont les touches se mouvaient comme sous l'action d'une main invisible.

Lorsque la musique cessa, M. Home retira sa main; mais l'accordéon n'en continua pas moins à se mouvoir un temps et alla se plaquer, comme par une espèce d'attraction, contre le genou de la personne assise auprès de M. Home, où il resta, ballotté comme un ballon, pendant tout le restant de la séance.

Je dois dire que la pièce où nous nous trouvions, depuis le commencement jusqu'à la fin de la séance, resta non pas éclairée seulement, mais éclairée à *giorno*.

J'obtins de faire mentalement plusieurs questions qui, chacune à son tour, reçut

une réponse correcte, accompagnée des noms et prénoms d'amis ou de parents décédés, et de détails à coup sûr ignorés des assistants, qui, tous, comme je l'ai dit, m'étaient parfaitement inconnus vingt-quatre heures auparavant.

Enfin M. Home, entrant en extase somnambulique, se mit à décrire minutieusement la personne, les incidents de la maladie et la mort d'un parent de l'un des assistants.

Grâce à l'obligeance de M. Home, j'assistai le lendemain à une séance chez un artiste de ses amis, où les phénomènes eurent un caractère un peu différent. Nous étions en tout sept personnes comme la veille, inconnues les unes aux autres. Le premier incident remarquable de la soirée fut que la table, autour de laquelle nous étions assis depuis vingt minutes, commença de s'élever lentement du plancher, avec un mouvement qui imitait le tangage d'un bateau en mer, les mains de six personnes étant sur la table, et M. Home s'étant retiré un peu hors du cercle, mais restant assis, les bras croisés. A un pied du

parquet, la table sembla reprendre son équilibre, puis s'éleva posément dans les airs, nos mains restant appuyées sur le rebord tant que nous pouvions y atteindre. La table s'éleva jusqu'à un pied du plafond, et se mit ensuite à descendre lentement. La dame de la maison, prise de frayeur à l'aspect d'une lampe au pétrole qui semblait sur le point de perdre son équilibre sur la table maintenant penchée, se précipita en avant pour la saisir, mais M. Home l'arrêta en lui disant :

— Ne craignez rien, aucun accident ne saurait arriver.

La table tomba alors lourdement contre le parquet, mais aucun des objets qui s'y trouvaient ne fut dérangé. Elle s'éleva de nouveau jusqu'à un pied du plafond, et redescendit cette fois légère comme une plume sur le plancher. Elle s'éleva une troisième fois, et revint se poser si doucement à terre qu'on eût pu entendre une épingle tomber au même moment.

Bientôt après, plusieurs des assistants virent des mains paraître au bord de la table. J'avoue n'en avoir pas vu, mais je sentais

bien leurs attouchements. A quatre reprises différentes on me mit dans la main des fleurs qui se trouvaient dans un vase. — Comment? je ne saurais le dire, l'agent étant pour moi invisible. Une main tenant une fleur se posa sur mon front, et un mouvement de va-et-vient fut imprimé à la fleur contre mon visage. Une chaîne de montre que portait un des assistants fut tiraillée avec tant de violence que le propriétaire dut se pencher pour obéir à la force invisible qui le tirait; il s'aperçut le lendemain que les anneaux avaient été tellement écartés que la chaîne était réduite en pièces.

Le tout se passait en pleine lumière.

Au cours de la séance, un accordéon placé à terre se mit à jouer d'une manière charmante, mais au même instant un train de chemin de fer, passant non loin de l'hôtel, fit entendre un sifflement prolongé, qui se termina par trois appels aigus de la soupape. La musique cessa brusquement, et l'accordéon reprit, comme un écho, le cri démoniaque de la locomotive, avec les trois notes finales d'avertissement; puis, l'instrument se remit à jouer sa première

mesure douce et plaintive, qui alla s'éteignant graduellement, ainsi qu'une musique qui s'éloigne.

Bientôt la chaise où M. Home était assis fut comme tirée en arrière par une force invisible, de sorte qu'il se trouva à une distance de deux pieds environ en dehors du cercle. Presque aussitôt une main vint se placer sur le genou d'un des assistants, une main large et puissante, avec des doigts allongés sans cesse en mouvement, s'ouvrant et se refermant sur le genou, ainsi qu'un éventail. Cette manifestation persista pendant trois ou cinq minutes, je crois, mais le temps nous parut beaucoup plus long. Chacun se leva pour observer le phénomène, M. Home comme les autres. Lorsque la main disparut, personne ne put dire comment ; elle ne s'évanouit pas peu à peu, mais d'un seul coup.

Ce ne sont là que quelques-uns des incidents les plus remarquables des deux séances ; une quantité de faits intéressants, mais d'un caractère trop personnel, ont été négligés à dessein.

C'est ainsi que M. Home, lorsqu'il se

trouva sous l'empire de l'extase somnambulique, se tourna vers moi et me dit :

— Il y a un portrait de sa mère.

Je ne fis aucune réponse, mais je me dis en moi-même : « Non, il n'y en a pas. » Cette pensée s'était à peine formulée dans mon esprit que M. Home répliquait :

— Pardon, il y en a un.

J'étais résolu de ne fournir aucune indication, et je continuai à garder le silence, tout en me disant intérieurement : « Si étrange que soit tout ce qui est arrivé jusqu'ici, là vous vous trompez. »

— Mais non, répliqua M. Home, comme répondant à ma pensée intime; nous ne nous trompons nullement; il y a un portrait d'elle avec une bible ouverte sur ses genoux.

Je me rappelai alors seulement qu'il avait été fait, en effet, un daguerréotype de sa mère, mais il y avait bien trente ans de cela.

A coup sûr M. Home n'a jamais vu ce portrait, et l'eût-il vu, qu'il n'aurait pu dire le genre de livre que la personne tient sur ses genoux, et qui ressemble autant à une bible qu'à tout autre volume.

M. S.-B. Brittan, écrivain célèbre, rapporte le fait suivant :

« C'était en 1852. La faculté médianimique de Daniel D. Home venait d'attirer sur lui l'attention de tout le monde. Je consacrai alors quelques semaines à l'examen des faits étonnants qui se passaient sous nos yeux. Nous voyageâmes de concert dans le comté de New-England, où nous visitâmes plusieurs localités. Nous étions ensemble à toutes les heures du jour et de la nuit. J'occupai avec lui la même chambre, afin d'avoir le plus d'occasions possibles pour me rendre compte des phénomènes en question. Souvent, lorsque le médium était profondément endormi et qu'il ignorait à coup sûr ce qui se passait, j'ai eu avec les esprits de longues et intéressantes conversations.

« Mais le fait le plus étrange eut lieu à Greenfield, dans le Massachusets. Un matin que nous avions organisé une petite séance et qu'on épelait l'alphabet, au milieu d'une série de manifestations exceptionnellement variées et bizarres, nous fûmes surpris soudain d'entendre des coups frappés avec une très grande force, accompagnés de l'ordre

d'épeler à nouveau l'alphabet. Quelqu'un fit la remarque que c'était un non-sens de demander l'alphabet alors qu'on était en train de l'épeler. Alors la table fit un mouvement d'une violence inusitée. Voyant ce qui se passait, je dis qu'il n'y avait sans doute aucune confusion, mais qu'un autre esprit était venu interrompre la communication précédente, parce qu'il avait quelque chose de plus important à nous transmettre. Aussitôt des coups retentirent par toute la pièce, et la table fut violemment secouée en signe d'assentiment. J'épelai alors l'alphabet, et je reçus le message suivant :

« *On vous demande chez vous ; votre enfant est très malade; partez tout de suite ou ce sera trop tard.*

« Je saisis ma valise et je partis. Dans la rue, j'entendis le sifflet de la locomotive : c'était le dernier train ce jour-là pour me rendre chez moi. La station se trouvait à un huitième de mille, de sorte qu'en courant de toutes mes forces, je pus arriver au moment où le train allait partir. Je n'eus que le temps de grimper à l'arrière du dernier wagon ;

sans quoi j'aurais été trop tard, comme l'avait dit le message.

« Arrivé chez moi, je constatai l'absolue vérité du fait que l'esprit m'avait annoncé. »

Le 23 janvier 1869, j'allai à Brighton. La comtesse de Caithness m'invita à son hôtel, et une séance eut lieu après le dîner, le soir de mon arrivée. Etaient présents : lady Louisa Kerr, lady Gomm et son neveu, l'honorable Edward Douglas, M. S.-C. Hall, Mme Edward Jones, notre hôtesse, et moi.

Voici comment la comtesse elle-même rend compte de cette séance qui eut lieu dans son salon.

« Nous commençâmes par une prière, qui fut dite à haute voix par M. S.-C. Hall, et à laquelle chacun s'associa mentalement. Presque aussitôt les esprits manifestèrent leur présence. La table fut déplacée ; elle s'éloigna notablement de l'endroit où elle est d'ordinaire, c'est-à-dire au centre de la pièce, au-dessous du lustre. Le salon était fort bien éclairé : deux becs de gaz brûlaient à demi-jet, et plusieurs bougies répandaient une vive clarté.

« Lady Louisa Kerr était très désireuse de voir apparaître une main. Son désir ne tarda pas à être pleinement exaucé. Chacun de nous, d'ailleurs, subit des attouchements, mais de mains différentes. On épela l'alphabet, et plusieurs communications nous furent adressées, l'accordéon à mainte reprise donnant le signal de la communication par quelques notes de musique. Puis vint une communication que je ne puis transcrire, à raison d'un accident qui est survenu au papier sur lequel cette communication avait été écrite. Voici la cause de l'accident.

« M. Home entra tout à coup en extase somnambulique. Il se promena de long en large, joua du piano, et se tint debout un moment derrière la chaise de M. Douglas. M. Home semblait s'entretenir avec quelqu'un près de lui et le magnétiser, disant que c'était pour son bien et que cela dissiperait son mal de tête.

« Ensuite M. Home se dirigea vers la cheminée où brûlait un grand feu, plongea ses mains dans l'âtre, et en retira une masse de charbon embrasé. Il se promena quelque

temps, soufflant dessus pour en attiser la flamme, puis, venant vers lady Louisa, il fit le geste de vouloir lui remettre ce brasier ardent. Lady Louisa recula, effrayée.

— « Non, dit M. Home, n'ayant pas la foi, vous ne sauriez tenir ce charbon.

« A ces mots, lady Gomm avança les deux mains :

— « En ce cas, donnez, dit-elle; je les prendrai sans crainte.

« M. Home plaça alors la masse enflammée et fumante dans les mains de cette dame, qui n'en éprouva aucun dommage, même après l'avoir tenue pendant au moins deux bonnes minutes. Le charbon fut ensuite placé sur la feuille de papier dont il est question plus haut, laquelle flamba aussitôt, brûlant un grand trou à l'endroit même où la communication avait été écrite. J'ai conservé ce papier à moitié détruit par le feu, comme souvenir de cette intéressante soirée. »

L'année 1858, j'allai en Russie, accompagner mon futur beau-frère, le comte Grégoire Koucheleff-Besbarodko et sa fa-

mille, ainsi que mon vieil ami, Alexandre Dumas père. Arrivés à Pétersbourg, nous sommes descendus à Paloustreva, demeure princière du comte, située sur les bords de la Néva, et à vingt minutes de la capitale. Ce beau domaine fut donné au prince Besbarodko, grand-père du comte Grégoire, par l'impératrice Catherine II. Quelques jours après notre arrivée, S. M. l'empereur Alexandre II me pria de me rendre auprès de lui à Péterhoff, résidence de la cour en été. Pensant que l'Empereur voulait se rendre compte des phénomènes qui se produisent en ma présence et n'ayant point de manifestation pour le moment, je fis part de cela à Sa Majesté, ajoutant qu'à la première indication d'un retour, je me tiendrais entièrement à ses ordres.

Le lendemain, un nouveau message de l'Empereur me fit savoir que ce n'était pas seulement comme médium qu'il désirait me voir, mais comme gentilhomme privé. Ces gracieuses paroles du monarque resteront toujours gravées dans mes souvenirs, ainsi que la bienveillance dont il m'a toujours honoré depuis.

Je me suis rendu à son appel, et j'étais heureux aussi d'annoncer à Sa Majesté que le don médianimique m'était revenu. Arrivé au palais, où un appartement m'était réservé, on m'annonça le comte Alexis Tolstoï, aide de camp de service de Sa Majesté. Il s'est écoulé un quart de siècle depuis lors et voilà sept ans que le comte n'est plus de ce monde. Je vois néanmoins encore à cette heure son regard où se reflète toute la beauté de son âme, l'ensemble de ses traits si énergiques où respire à la fois une douceur de caractère, une bonté, un charme irrésistible allié à une flamme intérieure qui ne se rencontre que chez les hommes doués d'un réel génie. Il a laissé, comme poète et comme écrivain, un nom immortel. Je ne puis lui rendre ici qu'un faible tribut à sa mémoire ; j'avais une profonde estime pour lui et une affection sincère qui n'a fait qu'augmenter en voyant le courage de ses opinions et la persévérance avec laquelle il investiguait et constatait les phénomènes du spiritualisme. Il a assisté aux huit premières séances chez l'Empereur; ensuite je suis allé à Poustineka, charmant séjour que le comte pos-

sède aux environs de Pétersbourg, où les manifestations les plus variées se sont produites. J'étais toujours l'hôte bienvenu dans sa maison, et je garde un souvenir bien doux de l'amitié qu'il me témoigna jusqu'à son départ de ce monde, séparation pénible mais non éternelle. Je regrette de n'avoir pu retrouver son récit des séances de Péterhoff, mais je donne ici textuellement deux de ses lettres adressées de Londres à la comtesse sa femme, et qui parlent des phénomènes auxquels il a assisté.

« Londres, dimanche 17 juin 1860.

« Dans ce moment, il est 2 heures de la nuit, je reviens de chez Home et malgré le mal que me fait notre séparation, je ne regrette pas mon voyage à Londres, car cette séance a été *renversante*. Botkine (frère du docteur) converti, veut s'enfermer demain et ne pas sortir de la journée pour méditer sur ce qu'il a vu. Nicolas, l'imbécile, *indisposé*, n'a pas voulu assister à la séance. Il y avait moi, Botkine, Mme Home, Mme Milner Gibson (femme du ministre du

commerce), le comte Alexandre Stenbock-Fermor et une dame de compagnie. D'abord il y a eu toutes les manifestations que tu connais, ensuite on a opéré dans une *demi*-obscurité. Tous les meubles se sont déplacés : une table s'est placée sur une autre table, un canapé est venu au milieu de la chambre, une sonnette s'est promenée en l'air dans toute la chambre en sonnant, etc. Ensuite on a fait une obscurité presque complète : il n'y avait que la fenêtre, faiblement éclairée par le gaz de dehors. Le piano a joué tout seul ; un bracelet a été ôté de la main de Mme Milner Gibson et est venu tomber sur la table *en répandant de la lumière*. Home a été enlevé de terre et j'ai palpé ses pieds pendant qu'il volait en l'air au-dessus de nos têtes. Des mains sont venues me prendre les genoux et se poser dans mes mains, et quand j'ai voulu en saisir une, *elle s'est fondue*. Il y avait sur la table du papier et des crayons; un papier est venu se fourrer dans ma main, et l'alphabet a dit que je devais le remettre à Home. Il y avait dessus : « Aimez-la toujours, « N. Kroll. » L'écriture était tout à fait sem-

blable à celle de la mère de Mme Home, et nous l'avons comparée avec celle de ses lettres. Une voix très faible s'est fait entendre pendant que le piano jouait. Des coups *aussi forts que ceux d'un marteau* ont frappé dans la table, sous les mains de Botkine, un coussin est venu tomber sur ma tête. Ce qui m'aurait surtout convaincu, si j'étais incrédule, ce sont les mains que j'ai senties, qui m'ont frappé dans les mains et qui se sont fondues quand j'ai voulu les saisir. Un vent froid a circulé très sensiblement autour de nous, des parfums se sont fait sentir. Home, après la séance, avait la main brûlante et les larmes lui coulaient des yeux. Sa femme et lui voyaient constamment une étoile sur une des chaises, mais je ne l'ai pas vue. Des mains *visibles* ont passé devant la fenêtre faiblement éclairée par le gaz du dehors. Les rideaux des fenêtres ont été tirés. Mme Milner Gibson m'a engagé à venir demain soir chez elle à une nouvelle séance, mais malheureusement Botkine, cette fois, n'a pas été invité à cause de trop de monde. »

« Londres, 19-7 juin 1860.

« J'ai eu hier un mal de tête de la grande espèce, c'est-à-dire à donner de la tête contre le mur. Néanmoins, j'ai mis mon frac avec cravate blanche, et suis allé chez Mme Milner Gibson à une séance. J'aurais fait 1,000 lieues pour voir ces choses. Il y avait lord and lady Clarence-Paget, lord Dufferin, lord de Tablet, le docteur Ashburner, médecin célèbre, athée converti par Home, Mlle Galer, dame de compagnie; miss Alice, fille de Mme Milner Gibson (15 à 16 ans), son frère, un garçon de l'âge de George, très bon, et Mme Home. Les deux enfants et Mme Home étaient dans la chambre, mais non à la table où il y avait trop peu de place pour tous. La séance a été beaucoup moins bonne que la première, mais il y a eu un nouveau phénomène. *J'ai vu* l'harmonica jouer *tout seul*, et après chaque phrase il y avait un écho très lointain, mais très distinct et très agréable qui la répétait. Lord Clarence, se sentant saisi par le genou, voulait me faire palper la main qui le tenait, et comme je lui mis la mienne

sur le genou sans rien trouver, il sentit à travers ma main l'autre qui le pressait toujours. Cette fois, Home n'a pas volé dans l'air (en ma présence). Les trois lords assistaient à la séance pour la première fois et ne se sont pas fait faute de se mettre sous la table *à l'invitation de Home*, tandis que nous autres nous observions ce qui était dessus.

« A. T. »

Le salon fut éclairé par deux lampes et plusieurs bougies, et quand la séance fut terminée, tout le monde a passé dans un autre salon; il n'y avait que lord et lady Clarence-Paget et moi qui restions à causer, quand tout d'un coup j'ai senti que j'étais soulevé et je l'ai dit à lord Clarence, qui s'est mis à genoux et passa ses mains entre mes pieds et le tapis.

Nous terminerons ce chapitre par un récit que la comtesse Caterina Lugano di Panigai a bien voulu me fournir et qui est écrit tout entier de sa main. Cette dame demeurait 8, via Jacopo da Diacceto à Flo-

rence. Son récit est aussi complet qu'il est intéressant, et je lui cède bien volontiers la parole :

« Un soir de juillet 1874, j'ai eu le bonheur d'assister à une séance donnée par M. Daniel Dunglas Home, médium célèbre, dont je ne ferai point ici le portrait; M. D.-D. Home étant trop connu pour ses qualités distinguées et pour cette loyale et franche conduite qui distingue le vrai gentilhomme.

« La séance commença à 8 heures du soir. Les personnes invitées étaient : Mme la comtesse Bartolomei Passerini, Mme Webster, le chevalier Soffietti, M. Monnier, Mme et M. Home, et moi.

« Le salon où avait lieu la réunion était au premier étage d'un hôtel à Florence.

« Une table ronde, très grande, se trouvait au milieu de la salle; dans un coin, mais à l'autre bout de la pièce, était aussi une petite table, et non loin de celle-ci un piano.

« Une lampe à pétrole avait été placée sur la grande table et deux bougies allumées sur le piano, de sorte que le salon était parfaitement bien éclairé.

« M. Home nous pria de prendre place autour de la grande table. La marquise Passerini était à la droite du médium, moi à sa gauche. A peine étions-nous assis et la chaîne formée, qu'un léger bruissement se faisait entendre dans la table, indice que les manifestations allaient commencer.

« Ce fut d'abord comme un frémissement imperceptible, qui alla croissant, de sorte que la table ne tarda pas d'être secouée bientôt avec une certaine violence.

« Puis elle devint tout à coup lourde au point que toutes nos forces réunies ne purent l'ébranler ; elle était comme figée au parquet. Quelques minutes après, elle devenait si légère, que nous la pouvions soulever d'un doigt.

« Des coups se firent entendre et des mouvements eurent encore lieu, après quoi l'esprit de ma petite Stellina se manifesta, un cher petit ange qui m'avait été ravi par une cruelle maladie à l'âge de cinq ans et dix mois. J'ai tout de suite reconnu sa petite main, qui me caressait et me tirait en jouant les manches de ma robe, prenant tantôt mon éventail, tantôt mon mouchoir, puis

laissant tomber ces objets sur mes genoux. Tout à coup j'ai parfaitement senti sa gracieuse petite personne appuyée contre moi, et sa tête chérie se poser sur l'un ou l'autre de mes genoux, tandis que ses mains continuaient à me faire des caresses et à jouer. Je ne saurais décrire toute la joie, toutes les émotions que j'éprouvai à ce moment; aussi le courage me manqua lorsqu'on me dit de regarder sous la table : je craignais de faire disparaître le cher petit ange qui reprenait ainsi une forme matérielle pour venir me consoler.

« M. Home est aussi médium voyant, et il nous donna des preuves bien éclatantes de ce don. A peine tombé dans une *transe*, il s'adressa à M. le chevalier Soffietti et lui dit : « Votre vieille bonne est auprès de « vous; » et comme il semblait ne pas se souvenir, M. Home continua : « Elle dit que « vous ne devez pas avoir oublié la négresse « qui vous a sauvé la vie quand vous êtes « tombé dans une écluse et l'eau vous emporait vers la roue du moulin. » Ces détails firent tout de suite se ressouvenir le chevalier d'un accident dont sa mère lui avait

souvent raconté l'histoire et dont il a failli être victime à l'âge de quatre ans. Il fut frappé d'entendre ces détails de la bouche de M. Home qui le voyait ce soir pour la première fois. Durant ces communications, j'avais les affectueuses démonstrations de ma Stellina qui ont cessé dès que M. Home, toujours en *transe*, s'est adressé à moi, disant qu'il voyait un autre esprit à côté de moi, et qu'il portait l'habit militaire. La description qu'il m'en donna me fit bientôt reconnaître mon père. C'était lui en effet, car, pour me prouver son identité, mon père imita une fanfare sur un accordéon que j'avais apporté moi-même. Il exprima ensuite le désir de me parler. M. Home se mit à épeler l'alphabet, et à chaque fois que la lettre devait être marquée, il frappait un coup sur la table à l'endroit même où se trouvaient mes doigts, ou bien il me tirait par la robe.

« Grâce à ce moyen, mon père me fit savoir des choses d'un haut intérêt pour moi, et dont moi seule pouvais réaliser toute la portée.

« La communication terminée, je regardai

avec intérêt les personnes autour de moi, et mes yeux s'arrêtèrent sur la comtesse Henriette Passerini, qui avait une fort belle rose à son corsage. Je priai alors mentalement mon père de prendre à ma chère Henriette et de m'apporter cette fleur. Cette prière mentale était à peine formulée dans mon esprit, qu'une main, visible pour moi comme pour tout le monde, prit la rose et me la mit prestement dans la main. Ce fait, que je regarde comme un prodige, s'accomplit si vite que j'en demeurai toute interdite.

« Le célèbre médium vit bientôt qu'un nouveau phénomène allait s'accomplir. Son fauteuil et le mien se rapprochèrent subitement, et la petite table isolée, à l'autre bout de la salle, se dirigea tout à coup précipitamment vers moi. Craignant quelque choc, j'avançai la main comme pour me garantir, mais l'invisible force qui la faisait se mouvoir avait aussitôt deviné ma pensée, et la fit s'arrêter juste à proximité de moi, comme par enchantement.

« Ce phénomène m'impressionna vivement, de même que tous les assistants, la pièce étant parfaitement éclairée.

« Mais les merveilles de cette mémorable soirée sont loin d'être épuisées. A plusieurs reprises les assistants subirent des attouchements. L'accordéon, placé sous la table, se mit à jouer tout seul; on prit une bougie pour suivre le phénomène, et alors chacun put voir une main sur les touches de l'instrument, qui en tirait des accords très doux, très harmonieux.

« Vers la fin de la séance, M. D.-D. Home tomba dans un sommeil extatique, comme il arrive souvent. Il raconte alors, parlant à tout le monde et avec une grande rapidité d'élocution, des évènements se rapportant à la vie de chacun, des faits d'une nature personnelle; il cite des noms et fait part de circonstances qui, le plus souvent, ne sont connues que de la personne à qui il s'adresse. C'est ainsi qu'inspiré par l'esprit de mon père, il m'avertit de certains faits qui, en grande partie, ne tardèrent pas à se réaliser pour moi par la suite.

« Un vif désir s'empara alors de mon esprit, le désir d'apprendre quelques détails sur la cruelle maladie qui m'avait enlevé le petit être si cher à mon cœur. Aussitôt,

sans en rien dire au médium, l'esprit de ma Stella me fit par son intermédiaire la communication suivante :

« — Ma chère petite maman, tu as fait « tout ce qui était possible pour me sauver, « mais l'heure avait sonné, et le poison de cette « maladie avait apporté déjà la mort dans mes « veines. Je ne veux pas que tu pleures, et je « veux que tu me promettes de ne plus t'aban- « donner à la douleur lorsque tu regardes « ma robe blanche et ces petites bottines, les « dernières que j'ai portées et que tu tiens « enfermées avec tant de soin. »

« Cette communication de ma Stellina m'émut jusqu'aux larmes, et me donna la plus grande preuve de toutes celles fournies jusqu'alors quant à son identité, car tout le monde ignorait, et ma mère elle-même, l'existence de cette robe, de ces bottines, et l'endroit où je les tenais cachées.

« Je dois ajouter que Stellina, après avoir écrit son nom, m'avoir touchée et caressée plusieurs fois, du côté opposé à celui où se trouvait le médium, promit de me donner encore une preuve de sa présence, mais à une condition : c'est que je n'ouvrirais le cof-

fret où se trouvaient enfermés les objets en question que lorsque j'entendrais des coups frappés sur le coffret même.

« Arrivée chez moi et me trouvant seule dans ma chambre à coucher, je pensais avec bonheur aux faits extraordinaires qui venaient de se passer ; les douces paroles de ma chère enfant résonnaient encore à mon oreille et me donnaient la plus grande des consolations.

« J'écrivis le lendemain matin à une amie pour la prier de venir passer la journée avec moi, car j'éprouvais le besoin d'épancher dans le cœur de quelqu'un la trop grande joie qui m'inondait.

« Elle accourut aussitôt. Je l'embrassai et me mis tout de suite à lui conter tout ce qui m'était arrivé la veille.

« Je n'avais pas fini mon récit que des coups retentirent dans le meuble où se trouvait le coffret. Saisies l'une et l'autre d'une émotion bien compréhensible, je ne pus prononcer un mot, mais je me précipitai dans une pièce voisine pour prendre la clef du meuble et retournai bien vite auprès de mon amie, qui attendait au salon.

« J'ouvris le meuble d'une main fébrile. Ensuite, détachant une petite clef que je portais toujours au cou et qui ne m'abandonnait jamais, j'ouvris le coffret. Quelle ne fut pas ma surprise en soulevant le couvercle de voir nettement tracée sur une des élastiques en soie blanche de la petite bottine la forme d'une étoile! Le dessin en était noir et se composait de deux triangles superposés, de manière à former une étoile à six pointes. Il y avait un œil au centre et une lettre à chaque angle. Les lettres réunies formaient son nom, Stella.

« Je croyais rêver. Personne au monde, je le répète, ne savait ni pouvait savoir que j'eusse ces bottines de mon enfant; elles étaient d'ailleurs enfermées à double clef.

« Non ! c'est ma Stella, mon ange adoré, qui, du sein d'un monde invisible, a bien voulu me donner, à moi, sa mère, une preuve éclatante de son amour.

« Que le saint nom de Dieu soit béni !

« Catherine de Panigai. »



NICE — TYP. ET LITH. MALVANO-MIGNON, RUE GIOFFREDO, 58-62



Genève. — Imprimerie Wyss & Duchêne

TRAITÉ EXPÉRIMENTAL DE MAGNÉTISME. Cours professé à l'*Ecole pratique de Magnétisme et de Massage*, par H. DURVILLE.

Cet ouvrage, avec deux sous-titres différents, est divisé en deux parties indépendantes, et chaque partie comprend deux volumes in-18 reliés. Prix de chaque volume : 3 fr.

1° Physique magnétique, avec Portrait, Signature autographe de l'Auteur, Têtes de chapitres, Vignettes spéciales et 56 Figures dans le texte.

C'est un véritable traité de physique spéciale, dans laquelle l'auteur démontre que le magnétisme — qui est tout différent de l'hypnotisme — s'explique parfaitement par la *théorie dynamique*, et qu'il n'est qu'un mode vibratoire de l'éther, c'est-à-dire une forme du mouvement. Des démonstrations expérimentales, aussi simples qu'ingénieuses, démontrent que le corps humain, qui est polarisé, émet des radiations qui se propagent par ondulations comme la chaleur, la lumière, l'électricité, et qu'elles peuvent déterminer des modifications dans l état physique et moral d'une personne quelconque placée dans la sphère de leur action. Par une méthode expérimentale à la portée de tout le monde, l'auteur étudie comparativement tous les corps et agents de la nature, depuis l'organisme humain, les animaux et les végétaux jusqu'aux minéraux, sans oublier l'aimant, le magnétisme terrestre, l'électricité, la chaleur, la lumière, le mouvement, le son, les actions chimiques et même les odeurs. Il démontre que le magnétisme, qui se trouve partout dans la nature, n'a rien de mystérieux, comme on l'a pensé jusqu'à présent, et qu'il est soumis à des lois que l'on peut réduire à des formules précises. Avec la polarité pour base, le magnétisme, tant discuté depuis trois siècles, sort enfin de l'empirisme pour entrer dans le domaine de la science positive.

2° Théories et Procédés, avec Portraits, Têtes de chapitres, Vignettes et Figures dans le texte.

Le premier volume expose la pratique des principaux Maitres de l'art magnétique depuis trois siècles. Leur théorie est fidèlement analysée, leurs procédés sont minutieusement décrits, et de longues citations de chacun d'eux sont reproduites. Dans l'*Introduction*, on a une idée des frictions, attouchements et autres procédés de l'antiquité; puis on étudie les écrits des auteurs classiques : Ficin, Pomponace, Agrippa, Paracelse. Van Helmont, Fludd, Maxwel, Newton, Mesmer, de Puységur, Deleuze, du Potet, Lafontaine.

Le second volume contient la théorie et les procédés de l'auteur, la théorie des centres nerveux, avec de nombreuses figures ; la façon d'établir le diagnostic des maladies, sans rien demander aux malades ; la marche des traitements et tous les renseignements nécessaires pour appliquer avec succès le magnétisme au traitement des maladies.

Le Traité expérimental de Magnétisme du professeur H. Durville, écrit dans un style concis, clair et parfois poétique, qui amuse autant qu'il instruit, est à la portee de toutes les intelligences. Il constitue le manuel le plus simple, le plus pratique et le plus complet que l'on possède sur l'ensemble de la doctrine magnétique. Il est indispensable à tous ceux qui veulent exercer le magnétisme au foyer domestique, comme à ceux qui veulent exercer la profession de masseur ou de magnétiseur.

HISTOIRE ET PHILOSOPHIE DU MAGNÉTISME. avec Portraits et Figures dans le texte. Cours professé à *l'École pratique de Magnétisme et de Massage*, par ROUXEL, 2 vol. in-18. Prix du volume, 3 fr.

Comprend deux volumes qui forment deux parties distinctes : *1. Chez les Anciens*, étudiant minutieusement les doctrines de la magie chez tous les peuples civilisés de l'antiquité l'histoire des sibylles, des voyants, des prophètes et des inspirés, les guérisons miraculeuses opérées dans les temples et chez les profanes ; l'évolution du magnétisme à travers les siècles, en passant par la sorcellerie du moyen-âge, la cabale et la philosophie hermétique, sans en excepter les trembleurs des Cévennes, les miracles du diacre Paris, la baguette divinatoire, jusqu'aux prodiges accomplis par Cagliostro *2. Chez les Modernes*, analysant Mesmer, le marquis de Puységur, Deleuze, du Potet, Lafontaine, etc., jusqu'à l'hypnotisme contemporain.

Tout ce qui touche à la question du magnétisme, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours : hommes doctrines, théories, tout est étudié avec une rare érudition.

Ces deux volumes sont illustrés de portraits, figures, vignettes. Les portraits des Sibylles, d'Apollonius de Thyane, Agrippa, Roger Bacon, Paracelse, Van Helmont, Kircher, Gréatrakes, Cagliostro, Mesmer, Court de Gébelin de Puységur, Pététin, Lavater. Deleuze. Bertrand. Noizet, Ricard, Charpignon. Teste. du Potet, Hébert (de Gernay), Lafontaine, Cahagnet, Braid, Charcot, Durand (de Gros), Luys, Allan Kardec, etc., suffiraient, à eux seuls, pour assurer le succès de l'ouvrage.

L'Histoire et Philosophie du Magnétisme laisse fort loin derrière elle tout ce qui a été écrit sur ce sujet.

LA PSYCHOLOGIE EXPERIMENTALE. — Manifeste adressé au Congrès Spiritualiste de Londres en juin 1898, par le SYNDICAT DE LA PRESSE SPIRITUALISTE DE FRANCE. In-8° de 32 pages. Prix : 30 cent.

A côté de l'ancienne psychologie philosophico-religieuse, une branche nouvelle, la *Psychologie expérimentale*, prit naissance il y a 50 ans, et donna des résultats d'une importance considérable. L'ancienne psychologie n'a aucune preuve matérielle de la survivance de l'âme, tandis que la nouvelle en possède de certaines, d'indiscutables, acquises spontanément ou par voie expérimentale.

Expérimenter avec l'âme humaine pour sujet, voilà une étude qui paraitra au-dessus des forces humaines à plus d'un psychologue de l'ancienne école ; et pourtant, rien n'est plus certain. On l'étudie dans ses manifestations extra-corporelles et l'on acquiert la certitude absolue, non-seulement de son existence, mais aussi de sa survivance au-delà du tombeau : la mort n'est qu'un chaînon de l'immortalité ; le mort vit et on peut communiquer avec lui.

Cet opuscule n'est pas un traité qui enseigne les moyens d'acquérir cette preuve ; c'est un exposé méthodique de tous les faits psychiques. Les incrédules trouveront des arguments sans réplique et apprendront que d'illustres savants ont patiemment expérimenté, résolu le problème et publie le fruit de leurs travaux — qui jette un jour tout nouveau sur nos destinées, en nous indiquant d'où nous venons, ce que nous sommes et où nous allons.

A titre de propagande, cette brochure est expédiée franco, aux conditions suivantes : 100 exempl.; 12 fr.; 50 ex , 7 fr.; 25, 4 fr.; 10 ex. 2 fr.

LE MAGNÉTISME ET LE MASSAGE MENACÉS PAR LES MÉDECINS. Le Procès Mouroux à Angers. Nécessité d'un amendement à la loi sur l'exercice de la médecine, par H. DURVILLE. 72 pages in-18. Prix 20 centimes.

La pratique du massage et du magnétisme est sérieusement menacée par les médecins des syndicats qui, transformant peu à peu la pratique médicale en un vulgaire métier, voudraient parvenir, au détriment de la santé publique, à posséder le monopole exclusif de l'art de guérir. Poursuivant leur œuvre d'industriels sans scrupules, après avoir vaincu les rebouteurs, masseurs et magnétiseurs des campagnes, ils s'attaqueraient certainement aux praticiens de Paris; et peut-être, enhardis par le succès, s'ils le remportaient, tâcheraient-ils de porter atteinte aux droits et prérogatives que le *Diplôme de Magnétiseur-praticien*, et surtout celui de *Masseur-praticien* confèrent aux élèves de l'*Ecole pratique de Magnétisme et de Massage*.

Après avoir délibéré, les médecins syndiqués, qui ne représentent réellement qu'une insignifiante minorité, on décidé de poursuivre tous ceux qui guérissent les malades sans être docteurs en médecine. Mais, s'ils poursuivent, certains tribunaux condamnent, tandis que d'autres acquittent ; et la Cour d'appel d'Angers, devant laquelle trois affaires de ce genre ont été portées, a acquitté les accusés. Cela ne fait pas l'affaire des médecins qui en appellent à la Cour de cassation. Mais, sûrs d'être condamnés, ils parlent déjà de porter la question devant le Parlement, afin d'obtenir amendement à la loi en leur faveur. C'est pour cela qu'ils ont intenté un procès à Mouroux, sachant bien que celui-ci serait acquitté en première instance et en appel.

Après avoir donné des considérations du plus haut intérêt sur la pratique du massage et du magnétisme, et sur les prétentions injustifiées des médecins, l'auteur publie les débats du procès, analyse la plaidoirie des avocats, reproduit le jugement d'acquittement du tribunal correctionnel et l'arrêt de la Cour d'appel. Il y a là des faits qui montrent l'immense avantage que le magnétisme possède sur la médecine, et des arguments qui prouvent le bien-fondé des justes revendications des magnétiseurs. On voit par quels moyens indélicats les médecins veulent arriver à leur but. Enfin, une lettre de Mouroux, un appel aux masseurs-magnétiseurs ainsi qu'à leurs partisans, pour organiser un pétitionnement dans le but d'obtenir un amendement à la loi où les droits de ceux-ci seraient établis.

On sait que les masseurs et les magnétiseurs guérissent des maux que les médecins sont impuissants à soulager. Chaque malade doit pouvoir se faire traiter comme il veut; et pour lui conserver ce droit indiscutable, ce petit ouvrage, tiré à un nombre formidable d'exemplaires, doit être répandu jusque dans les plus humbles familles. Pour arriver a ce but, la *Librairie du Magnétisme* l'envoie franco en gare ou par la poste aux conditions suivantes : 100 exemp, 7 fr. ; 50 exempl. 4 fr. ; 25 exemp., 2 fr. 50 ; 10 exemp. 1 fr. 25 ; 5 exemp. 75 centimes

---

LES HALLUCINATIONS.—Etude synthétique des Etats physiologique et psychologique de la Veille, du Sommeil naturel et magnétique, de la Médiumnité et du Magisme, par ALBAN DUBET. In-18 de 180 pages. 2 r.

Paris. — Imp. A. Malverge, 171, rue St-Denis

D. D. HOME

Le Médium le plus remarquable du siècle

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHIQUES DE GENÈVE

LE

Médium D. D. Home

SA VIE ET SON CARACTÈRE

D'APRÈS DES DOCUMENTS AUTHENTIQUES

PAR

LOUIS GARDY



PRIX : 1 fr.

PARIS

LIBRAIRIE DU MAGNÉTISME

23, RUE SAINT-MERRI, 23

INTRODUCTION

Parmi les propagateurs du spiritualisme moderne, ainsi que l'appellent les Anglais, du spiritisme, suivant le terme plus explicite employé par Allan Kardec, il n'en est point sur lequel la légende se soit plus exercée que sur D. D. Home. Sa vie mouvementée et vraiment merveilleuse était bien digne, d'ailleurs, de fixer l'attention et d'exciter la verve de ceux qui aiment à parler de tout ce qu'ils savent — et aussi, malheureusement, de ce qu'ils ne savent pas.

« Le vrai n'est pas toujours vraisemblable. » Cet axiome trouve dans la carrière de Home une application singulièrement frappante ; faut-il s'étonner si, dans notre siècle de scepticisme, la négation l'a emporté sur l'affirmation, le mensonge sur la vérité, en ce qui concerne ce célèbre médium ? Il serait facile, cependant, de s'assurer si Home mérite ou non la confiance ou le blâme ; il existe, en effet, de nombreux documents et

pes attestations de témoins, dont la compétence et l'honorabilité sont également incontestées, qui établissent irréfutablement ses facultés extraordinaires.

De son vivant, Home a publié deux ouvrages, dans lesquels il raconte quelques-unes des péripéties de son existence. Mais, d'un caractère plutôt timide et poussant la délicatesse à ses extrêmes limites, il ne voulut jamais nommer, sans leur autorisation, les nombreuses personnes qui, ayant assisté à ses séances, avaient obtenu des preuves absolues de la réalité de son pouvoir médianimique. Aussi, sauf quelques rares exceptions, ne trouve-t-on, dans les deux éditions de ses *Incidents of my Life* (1), (traduites sous le titre : *Révélations sur ma vie surnaturelle)*, au lieu des noms complets de ceux qui auraient pu attester l'exactitude de ses récits, que des initiales qui ne permettent pas de reconnaître les personnes en cause. Dans *Lights and Shadows of Spiritualism* (1), ouvrage qui parut plus tard et fut, comme le premier, traduit en français, il ne s'est pas départi de sa réserve, quoiqu'on l'eût accusé d'avoir avancé des faits qu'il ne lui était pas possible de prouver par des témoins dignes de foi.

(1) Librairie Galignani, Paris.

M[me] Dunglas Home, sa veuve, a entrepris sa réhabilitation et dans deux volumes : *D. D. Home, his Life and Mission* (1) et *The Gift of D. D. Home* (1), publiés, le premier en 1888, le second en 1890, elle fait la biographie complète de son mari. Ses récits sont appuyés sur les affirmations de centaines de témoins dont elle possède les lettres. C'est un recueil de documents des plus intéressants ; il servira, dans l'avenir, à ceux qui voudront faire l'histoire du spiritisme et des difficultés qu'il a rencontrées à son début.

La « Society for Psychical Research, » de Londres, eût désiré entrer en possession de ces manuscrits, mais M[me] Dunglas préfère les garder, en attendant de trouver une bibliothèque présentant toutes les garanties qu'elle juge nécessaires, à l'abri également de l'incendie, et des détournements ou détériorations, toujours possibles.

La « Society for Psychical Research » n'a pu, en conséquence, que déléguer deux de ses membres : son secrétaire, M. Myers et M. le prof. Barrett, auxquels M[me] Dunglas a soumis sa précieuse collection ; ces Messieurs ont fait, après examen, une déclaration catégorique, dont voici le résumé :

(1) Librairie Galignani, Paris.

« *D. D. Home : His Life and Mission,* ouvrage dans lequel Mme Home, la seconde femme de D. Dunglas Home, a raconté la carrière médianimique de feu son mari, est un livre qui mérite l'attention de tous ceux qui s'intéressent aux phénomènes supra-normaux. Si nous avons attendu une année pour en rendre compte, c'est, d'une part, dans l'espoir, aujourd'hui réalisé, qu'il nous serait permis d'examiner les originaux des lettres importantes citées dans ces pages et, d'autre part, parce que nous pensions pouvoir réunir des preuves, en nombre suffisant, venant ou appuyer ou contredire les témoignages apportés. Mme Home a bien voulu se rencontrer à Paris avec l'un de nous, M. Myers, et l'a autorisé à examiner en toute liberté les autographes sur lesquels se fonde la valeur de ce livre. La conclusion est, que ces lettres doivent être considérées comme authentiques. M. Myers a reconnu dans un certain nombre l'écriture des correspondants ; pour d'autres, il a pu s'assurer des dates et de leur provenance par les timbres-poste, les sceaux officiels, les monogrammes, etc. ; il n'y a absolument rien trouvé qui fût de nature à éveiller le soupçon. Les lettres sont reproduites aussi textuellement que possible, les seules corrections apportées étant celles nécessitées par la suppression des quelques fautes qui se rencon-

trent volontiers dans des correspondances, faites parfois à la hâte. »

« A part les rapports concernant M. Crookes, les comptes rendus des phénomènes publiés du vivant de Home ont été fort incomplets et insuffisants. Les plus circonstanciés se trouvent dans *Incidents in my Life,* et cet ouvrage ne contient lui-même que bien peu de noms des témoins de ces expériences. Des récits anonymes sur un sujet aussi exceptionnel ne peuvent pas convaincre le monde scientifique ; aucun critique n'oserait garantir l'authenticité de témoignages de ce genre. De son côté, Home affirmait que ce n'était que par égard pour les intéressés qu'il n'avait pas divulgué leurs noms, beaucoup d'entre eux craignant d'être ridiculisés, si l'on venait à savoir dans le public qu'ils admettaient la réalité des faits. « Il est certain », dit Mme Home, « qu'il y avait de la part de mon mari un véritable Don Quichottisme à ménager ainsi la timidité de ses amis, mais on ne peut pas nier qu'il ait fait preuve de générosité et de désintéressement en agissant ainsi. » Aussi la publication de la *Vie et Mission de Home* a-t-elle eu pour but principal de prouver la vérité de tout ce qui était raconté dans les *Incidents*, qu'elle complète par un certain nombre de faits qui y avaient été omis. C'est pour cela que Mme Home a fait connaître ceux qu'elle

a pu retrouver, des noms supprimés par son mari et qu'elle y a joint les lettres d'autres témoins qui viennent confirmer les premières [1].

*
* *

C'est donc en s'appuyant sur des documents irrécusables que Mme Dunglas Home raconte, dans les deux ouvrages ci-dessus mentionnés, les péripéties de la vie de son mari ; le lecteur verra plus loin qu'il était de toute nécessité d'apporter à l'appui de cette biographie des témoignages d'une évidente sincérité. C'était le seul moyen de réduire à leur juste valeur les appréciations injustes et les calomnies de toute sorte, par lesquelles la malveillance a cherché à ternir la mémoire de cet intéressant médium.

---

[1] *The Gift of D. D. Home*, p. 375-376.

CHAPITRE PREMIER

Notice biographique.

Daniel Dunglas Home est né près d'Edimbourg, le 20 mars 1833; ses parents descendaient d'anciennes familles écossaises. Dans celle de sa mère — la famille Mac Neill — on possédait le don de double vue, traditionnel en Ecosse, et sa mère était elle-même douée de cette faculté.

Home fut adopté, dès son bas âge, par une tante qui n'avait pas d'enfants et qui l'éleva à Portobello jusqu'à l'âge de neuf ans. A cette époque, elle émigra en Amérique avec son mari. L'enfant suivit ses parents adoptifs dans leur nouvelle résidence. Il était très sensitif, d'un tempérament extrêmement nerveux et d'une santé si délicate qu'il semblait destiné à une fin prématurée. Malgré sa frêle constitution, toutefois, il avait un heureux naturel et une gaîté de caractère qu'il conserva au cours de sa carrière, en dépit des dures épreuves par lesquelles il eut à passer. « Je me souviens de lui, » écrit un de ses anciens condisciples, M. Carpenter, maire de

Norwich (Connecticut), « comme du meilleur garçon du monde; de tous mes camarades, je n'en ai pas connu de plus gai, de plus affectueux, de mieux disposé à rendre service; il avait du goût pour l'étude, mais, en dehors des heures de classe, il aimait à courir la campagne et les bois en compagnie d'un ou deux amis préférés. Personnellement, je ne crois pas au spiritisme, ne m'en étant jamais occupé ; mais je sais que mon ancien ami était foncièrement honnête et sincère dans ses convictions (1). »

*
* *

Après avoir habité Norwich pendant un certain temps, il vint avec son oncle et sa tante résider à Troy, ville de l'Etat de New-York. Ce fut là que sa faculté médianimique se manifesta pour la première fois. Il avait pour ami intime un camarade nommé Edwin. Ils se promenaient fréquemment ensemble dans les bois et s'y installaient pour des lectures, dont l'un et l'autre étaient également friands. Edwin ayant lu, pendant une de ces excursions, le récit d'une apparition très romanesque, une discussion s'engagea sur ce sujet entre les deux amis. Après s'être demandé quelle

(1) *D. D. Home : His Life and Mission,* p. 2.

créance il convenait d'accorder à un tel fait, ils conclurent par la mutuelle promesse que celui des deux qui mourrait le premier viendrait l'annoncer au survivant. Quelques semaines après, Home partait pour Troy, distant de trois cents milles environ de Norwich. Il avait alors treize ans.

Au mois de juin suivant, il rentrait un soir, un peu tard, de chez un ami. Craignant d'être réprimandé par sa tante, il se retira sans bruit. La nuit était belle, et la lune éclairant suffisamment sa chambre sans rideaux, il ne prit pas la peine d'allumer sa bougie ; au moment où il se mettait au lit, un fait se produisit, qu'il raconte ainsi dans *Incidents :* « Pendant que je m'installais sous ma couverture, la chambre me parut s'assombrir subitement, ce qui m'étonna d'autant plus, que je n'avais pas aperçu le moindre nuage au ciel. Regardant du côté de la fenêtre, je distinguai très bien la lune, mais au travers d'une ombre qui devint de plus en plus intense et qui laissait passer une lumière, que je ne saurais comment décrire, semblable toutefois à celle que moi et bien d'autres avons vue depuis lors, quand une présence spirituelle vient éclairer une chambre. Cette lumière étant devenue plus vive, mes yeux se portèrent vers le pied de mon lit et j'y vis mon ami Edwin. Je le voyais comme en-

veloppé d'un nuage brillant qui illuminait son visage, lui donnant une netteté que n'a pas celui des mortels. Il me regardait avec un sourire d'une douceur ineffable et, levant le bras droit, il en traça trois cercles ; la main commença alors à se dissoudre, puis le bras ; après quoi le corps entier s'évapora peu à peu. La chambre avait repris sa clarté naturelle. Je restai sans voix et sans mouvement, quoique j'eusse conservé toutes mes facultés intellectuelles. Aussitôt que j'eus recouvré l'usage de mes membres, je sonnai ; on accourut, pensant que j'étais malade, et mes premiers mots furent : « J'ai vu Edwin, il est mort il y a trois jours. » Un jour ou deux après arrivait une lettre, annonçant qu'il était mort après une très courte maladie (1). »



Quatre ou cinq ans plus tard — en 1850 — Home eut une seconde vision de même genre. Il habitait de nouveau Norwich, où il était retourné avec sa tante ; ses parents, qui avaient aussi émigré en Amérique, étaient domiciliés à une douzaine de milles de là, dans la ville de Waterford. Mme Home, étant un jour seule avec

(1) *Life and Mission*, p. 4.

son fils, lui annonça qu'elle le quitterait dans quatre mois ; sa petite sœur Mary, disait-elle, lui était apparue et le lui avait prédit. Quelque temps après, Mme Home alla faire un séjour chez des amis ; juste à l'époque fixée pour son retour, sa famille recevait un télégramme, annonçant qu'elle était tombée gravement malade. Son mari dut partir immédiatement pour aller la rejoindre ; le fils, alité lui-même, ne put pas l'accompagner. Le même soir, la tante, s'entendant appeler par le jeune malade, s'empresse de se rendre auprès de lui et le trouve dans un état de grande surexcitation. « Tante, » dit-il, « maman est morte à midi ; je viens de la voir et elle me l'a dit. » Croyant qu'il avait du délire, sa tante chercha à le calmer ; mais le fait n'était que trop vrai : sa mère était morte le même jour, à midi, précisément quatre mois après la prédiction qu'elle lui en avait faite.

*
* *

Les premières manifestations par coups frappés, dont Home fut l'intermédiaire, amenèrent entre sa tante et lui de sérieux dissentiments ; son caractère et les visions qu'il avait eues le prédisposaient à l'examen des problèmes de l'au delà ; sa tante, au contraire, avait sur ces questions

une manière de voir bien différente ; persuadée que les bruits insolites qui se faisaient entendre en présence de son neveu — dans la chambre duquel avaient débuté ces bruits tout spontanés — étaient provoqués par une influence diabolique, elle s'adressa aux trois clergymen de Greeneville, — où ils habitaient alors, — membres de trois sectes différentes, — un congrégationaliste, un baptiste et un méthodiste, — dans l'espoir que l'un ou l'autre trouverait le moyen de mettre un terme à ces fâcheuses manifestations. Mais l'effet produit ne fut pas ce qu'ils en attendaient. Le ministre baptiste avait proposé de chasser Satan par la prière : « Pendant que nous nous y livrions, » dit Home, « de légers *raps* se firent entendre sur sa chaise et sur plusieurs points de la salle et, chaque fois que nous implorions la miséricorde divine, soit pour nous, soit pour nos semblables, des *raps* bien accentués semblaient intercéder aussi avec nous. Je fus tellement frappé de ces manifestations, que je me promis alors, à genoux, de me consacrer entièrement à Dieu et de suivre les directions qui m'étaient ainsi données en tout ce qui me paraîtrait juste et bon, car tel devait bien être le but des témoignages d'approbation donnés à ces périodes spéciales de la prière. Cette circonstance décida en réalité de ma vie tout entière et je n'ai jamais regretté

d'avoir pris cette détermination, malgré les nombreuses épreuves qui en résultèrent pour moi pendant bien des années (1). »

*
* *

A partir de ce jour, les *raps* devinrent plus fréquents, mais on n'avait encore fait aucune expérience pour chercher à savoir si ces bruits devaient être attribués à une intelligence quelconque ; ce fut chez une veuve qui habitait dans le voisinage qu'on s'en rendit compte pour la première fois ; on se servit de l'alphabet, et des réponses aux questions posées furent obtenues par ce moyen. Les habitants de Greeneville commencèrent alors à s'émouvoir et à envahir la maison, ce qui mit le comble aux perplexités religieuses de Mme Mac Neill Cook. Au nombre des assistants se trouvait une dame Force. La table dicta par des *raps* le nom de sa mère. Elle reçut ensuite un message, dans lequel on lui reprochait d'avoir oublié une sœur partie pour l'Ouest avec son mari une trentaine d'années auparavant et dont on n'avait eu dès lors aucune nouvelle. Le nom de la ville qu'habitait actuellement cette sœur ayant été donné, Mme Force

(1) *Life and Mission*, p. 7.

écrivit à l'adresse indiquée et, à sa grande surprise, elle obtenait, bientôt après, une réponse à sa lettre.

*
* *

Bien loin de ne voir — comme tant d'autres — qu'une chose ridicule dans ces communications par la table, la tante de Home en admettait parfaitement la réalité, mais elle les considérait comme impies, et l'invasion de sa demeure par la foule des curieux lui causa une véritable terreur. Elle déclara, en conséquence, que puisque les Esprits ne voulaient pas quitter la maison, c'était à son neveu de la quitter, et elle le mit à la porte.

*
* *

Home trouva chez un ami, dans la ville voisine de Willimantic, un asile temporaire. Il aurait pu garder rancune à sa tante de cette manière d'agir à son égard, mais il avait le cœur haut placé et ne conserva que le souvenir des soins qu'elle lui avait prodigués dans son enfance ; aussi, le premier usage qu'il fit de sa fortune, lorsque Mrs. Lyon — comme nous le verrons plus loin — mit à sa disposition une somme considérable,

fut-il de lui faire don d'un cottage dans lequel elle passa le reste de ses jours et où elle mourut, en 1876, à la suite de l'émotion qu'elle éprouva, à la fausse nouvelle de la mort de son neveu.

*
* *

La publicité donnée par les journaux aux manifestations qui continuaient à se produire en sa présence lui attirèrent à Willimantic, comme ailleurs, un si grand nombre de visiteurs, qu'il se décida à quitter cette localité pour aller se fixer à Lebanon, dans une propriété rurale appartenant à la famille Ely. Ce fut à cette époque — en 1851 — qu'il opéra sa première guérison médianimique. Le récit qu'il en fait dans *Incidents* est assez curieux pour mériter d'être rapporté : « Pendant la seconde semaine de mon séjour à Lebanon », dit-il, « j'étais allé passer un jour ou deux dans une famille qui demeurait à environ trois milles de là. Une après-midi, je tombai en trance. Lorsque je revins à moi, la dame de la maison me dit que je m'étais entretenu avec un Esprit qui m'ordonnait de me rendre sur-le-champ chez un M. B... Connaissant à peine ce monsieur, il me semblait fort étrange d'avoir à me présenter chez lui, sans savoir ce que je venais y faire et sans autre prétexte que ce message de mes

amis invisibles. C'était à six milles de l'endroit où je me trouvais et j'étais obligé de faire à pied la moitié du trajet. »

Après bien des hésitations et de nouvelles extases dans lesquelles ses guides lui reprochèrent de manquer de foi, il se décida à partir pour Lebanon et de là, à cheval, pour la destination indiquée. « Au moment de mettre pied à terre, » ajoute-t-il, « un orage s'annonçait et, avec la première goutte de pluie qui tomba sur ma main, il me vint à l'idée que la mère de M. B... était dangereusement malade. Je sonnai et ce fut M. B... lui-même qui vint m'ouvrir. « Madame votre mère est malade, » lui dis-je, « j'ai été envoyé pour prescrire le remède. » — « Comment, » fit-il, « pouviez-vous la savoir malade, lorsqu'elle ne l'est que depuis une heure et que nous avons envoyé chercher un médecin dans une direction opposée à celle d'où vous venez ? Mais je crains qu'il n'arrive trop tard, car ma pauvre mère s'en va rapidement. » Ayant attendu quelques instants qu'il me vìnt une impression quelconque, je tombai tout à coup en extase et, dans cet état, je me dirigeai vers la chambre de la malade ; là, quelques passes faites sur elle, de ma main, calmèrent ses douleurs aiguës et, peu d'instants après, elle dormait tranquillement. Durant mon état de somnambulisme, j'avais ordonné l'usage

immédiat de quelques herbes et l'emploi régulier de quelques autres. Je fus fort surpris de ce qui s'était passé lorsqu'on me le raconta, à mon retour à l'état normal. Quand, une heure plus tard, le médecin arriva, il trouva sa malade hors de danger et déclara, après l'avoir examinée, que, d'après la nature de l'attaque, les conséquences en auraient été probablement fatales si l'on n'eût pris des mesures immédiates pour en combattre les symptômes. « Ma mère ne s'est jamais aussi bien portée depuis dix-huit ans, » écrivait M. B..., quelques semaines plus tard, à un de ses amis; « elle suit strictement les instructions données par Daniel et l'effet en est magique [1]. »

* * *

La santé de Home s'améliora pendant son séjour à Lebanon ; il savait que la pratique de la médiumnité lui causait une déperdition de force vitale, et ses amis Ely, qui avaient fait la même remarque, l'engageaient à se ménager et à résister aux instances de ceux qui, abusant sans scrupule de sa bonne volonté, réclamaient de lui des séances trop multipliées.

Il n'en fut pas de même à Springfield (Massa-

(1) *Révélations sur ma vie surnaturelle*, p. 20-22.

chusetts) où il vint demeurer, en 1852, chez M. Rufus Elmer, un des notables de l'endroit. « Pendant le temps que j'y séjournai, » dit-il, « les manifestations attirèrent une foule de gens désireux de voir de leurs propres yeux les phénomènes; la force était alors considérable et je tins souvent jusqu'à six ou sept séances dans un seul jour. On venait de fort loin, même du Far-West, où les journaux avaient parlé de moi l'année précédente. »

On lit à ce sujet dans *Life and Mission* [1] un compte rendu signé du célèbre poète Bryant, du prof. Wells, de l'Université d'Harward et de MM. Bliss et Edwards, donnant les détails d'une séance à laquelle ils ont assisté et des phénomènes intéressants qu'ils y ont observés en pleine lumière ; ils concluent à l'impossibilité de toute mystification dans les conditions où ils se trouvaient.

* * *

Les merveilleuses cures qu'il avait opérées suggérèrent à Home l'idée de se vouer à la carrière médicale ; il avait alors 19 ans et, n'acceptant jamais de rémunération, sa position était fort précaire. Il fit part de son projet à ses hôtes ;

(1) Pages 14 et 15.

mais ceux-ci, sans le désapprouver absolument, lui firent une proposition bien inattendue : n'ayant pas d'enfants, ils désiraient faire de lui leur fils adoptif et leur héritier, à la seule condition qu'il remplacerait son nom de Home par celui de Elmer. Il y avait là de quoi tenter un jeune homme sans aucune fortune et cependant, après y avoir sérieusement réfléchi et avoir consulté ses amis Ely, il se décida à décliner l'offre qui lui était faite. « Vous devez être très reconnaissant envers M. Elmer de la bonté qu'il vous témoigne, » lui avait-on écrit de chez les Ely, « mais prenez garde toutefois de prendre une détermination hâtive que vous auriez peut-être à regretter les uns ou les autres. Pourquoi ne feriez-vous pas votre chemin sous votre propre nom ? » Ce conseil répondait au sentiment intime de Home, qui tenait à son indépendance et n'aurait pas voulu engager les Elmer dans une démarche dont ils se seraient peut-être repentis plus tard. Il partit peu après pour New-York, mais il ne conserva pas moins d'excellentes relations avec ceux qui avaient désiré devenir ses parents adoptifs.

*
* *

Il fit à New-York la connaissance de plusieurs personnages célèbres, celle entre autres du prof.

Hare, chimiste et électricien éminent, du prof. Mapes et du juge Edmonds, qui tous trois se convainquirent, non seulement de la réalité des phénomènes, mais aussi de leur origine spirituelle.

* * *

De 1852 à 1854, Home passa par bien des péripéties. Le Dr Hull, mis en éveil par une séance à laquelle il avait assisté, l'invita à venir séjourner quelque temps dans sa résidence de Newburgh, sur les bords de l'Hudson, lui offrant une somme importante que le médium refusa, déclarant qu'il n'avait jamais fait payer ses séances et qu'il était résolu à en agir toujours de même ; et il se tint parole. On aura de la peine à comprendre que, dépourvu de ressources comme il l'était, il ait fait preuve d'un si complet désintéressement. Cela n'a pas empêché, d'ailleurs, ses détracteurs de l'accuser de vénalité à bien des reprises ; le trait que je vais rapporter suffira, je pense, pour mettre à néant de telles accusations.

* * *

Etant à Paris en 1857, on s'occupait beaucoup de lui et, dans un certain cercle de la jeunesse

dorée, le Club de l'Union, on ne voulait pas croire qu'il refusât toute gratification ; convaincus que c'était une question de plus ou de moins, quelques-uns de ses membres, après s'être concertés, lui offrirent 50,000 francs pour une seule séance. Cette offre fut déclinée comme toutes les autres. Home, cependant, sachant que le public croit volontiers que tous les médiums, sans exception, sont disposés à vendre leurs services, et voulant laisser après sa mort une réputation intacte, profita de l'occasion qui se présenta, longtemps après, pour se faire délivrer par un ami, membre de ce Club, M. Bodiska, fils du consul russe à New-York, une attestation écrite sur ce qui s'était passé à cet égard. « J'ai raconté cette histoire, » lui dit-il, « mon cher Bodiska, mais on l'a traitée de fable. Comme justice ne m'est pas souvent rendue et qu'on prétend constamment que je fais payer mes séances, il est probable que, lorsque je ne serai plus là, on dira que j'ai accepté les 50,000 francs qui m'étaient offerts pour cette séance ; peut-être même doublera-t-on la somme. » M. Bodiska se rendit volontiers à la demande de son ami et lui remit la déclaration suivante, qui se trouve entre les mains de M[me] Dunglas Home :

« C'est à Paris, chez mon beau-père, le comte Alexandre Komar, où il demeurait alors, que je

me suis rencontré pour la première fois avec M. D. D. Home ; j'ai eu l'occasion d'apprécier aussi bien son caractère, que les phénomènes extraordinaires qui se produisent en sa présence et je déclare franchement, que rien dans les principes de la nature ne peut expliquer ce que moi et d'autres avons constaté, non pas une, mais bien une centaine de fois. Jamais il n'a été incité, par un motif de lucre, à user de sa merveilleuse faculté, car, à ma connaissance, il a refusé bien des offres, dont une, en particulier, du Club de l'Union, qui lui avait offert 50,000 francs pour une séance. Un parent de ma femme lui a même proposé de l'adopter et de lui assurer une rente viagère, ce qu'il a aussi refusé.

« B. BODISKA. (1) »

* * *

Home, ayant décliné les propositions du Dr Hull, en ce qui concernait la question financière, consentit toutefois à aller passer quelque temps chez lui et à y donner des séances ; les résultats en ayant été très intéressants, le docteur s'entendit avec un certain nombre d'amis pour trouver le moyen de vaincre ses suscepti-

(1) *Life and Mission*, p. 87.

bilités. Ils lui proposèrent alors — comme son éducation avait été passablement négligée — de se charger de lui et de lui donner collectivement l'instruction préparatoire qui le mettrait à même d'étudier la médecine, à laquelle il désirait se vouer. Home accepta; mais, assailli de divers côtés par des demandes de séances qu'il ne savait pas refuser, ce ne fut qu'en 1853 qu'il put profiter de la bienveillance de ses amis. Sous la direction du Dr Hull, il commença alors à apprendre le français et l'allemand et fut bientôt en mesure d'entreprendre ses études de médecine ; il quittait dans ce but Newburgh, en automne 1853, pour se rendre à New-York.

Destiné, toutefois, à être l'apôtre du nouveau spiritualisme, diverses circonstances vinrent se mettre à la traverse des plans que ses amis avaient formés pour lui ; d'une part, son caractère ne se prêtait pas à la vie sédentaire qu'exigeaient des études suivies ; d'autre part, sa santé en souffrait à tel point, qu'en janvier 1854 il tomba sérieusement malade et dut suspendre tout travail ; une année après, il se voyait obligé de renoncer définitivement à la carrière qu'il avait ambitionnée. Son poumon gauche étant attaqué, le Dr Gray, ainsi que d'autres médecins de ses amis qu'il consulta, furent d'avis que le seul moyen d'enrayer le mal était d'entreprendre un voyage en

Europe. Après avoir consacré deux mois à faire ses adieux aux nombreuses relations qu'il laissait en Amérique, il s'embarquait pour l'Anglelerre en avril 1855.

* * *

« Je n'oublierai jamais, » écrit-il dans *Incidents*, « les sentiments qui m'assaillirent, lorsque je me vis sur le pont au milieu d'une foule de passagers, dont la plupart étaient heureux d'un voyage qui les ramenait dans leur famille ou vers des amis par lesquels ils étaient impatiemment attendus, tandis que moi je me trouvais seul, malade et complètement déçu dans mes espérances. Il ne me restait pour toute consolation que l'espoir d'entrer, après quelques mois de souffrances, dans un monde meilleur. L'étrange pouvoir que je possédais me faisait passer chez quelques-uns pour un pauvre illuminé, un suppôt de Satan envoyé pour la perdition des âmes, tandis que d'autres me considéraient comme un vulgaire imposteur. L'isolement dans lequel je me sentis alors, me plongea dans un tel état de prostration, que je perdis tout courage. Me retirant alors dans ma cabine, j'adressai à Dieu une fervente prière, lui demandant de m'envoyer quelque rayon d'espérance. Bientôt je sentais la

paix descendre dans mon âme et lorsque je me relevai, de tous mes compagnons de voyage, il n'en était pas de plus heureux que moi [1]. »

* * *

Dès son arrivée à Londres, il se vit recherché dans la meilleure société. Il était loin, bien loin de pouvoir accorder toutes les séances qu'on lui demandait. Parmi les personnages de marque qui firent avec lui des expériences suivies se trouve Lord Brougham. En compagnie de William Cox, il obtint en plusieurs circonstances de remarquables résultats consignés dans plusieurs lettres. Un autre savant bien connu, sir David Brewster, après avoir assisté à quelques séances, avait déclaré que ce qu'il avait vu lui était absolument inexplicable, soit par la fraude, soit par les lois physiques connues. Mais il se rétracta plus tard, dans la crainte de compromettre sa réputation et alla même jusqu'à prétendre que les phénomènes n'étaient que le produit de la supercherie. Nous verrons plus loin que cette frayeur du qu'en dira-t-on n'était pas spéciale à ce philosophe.

* * *

(1) *Life and Mission*, p. 36.

Pendant que les journaux anglais s'occupaient de Home, attaqué par les uns, défendu par les autres, dans une polémique entamée au sujet de sir Brewster, — polémique racontée avec de nombreux détails dans *Life and Mission* [1], — le médium avait quitté l'Angleterre et passait l'automne de 1855 à Florence. C'est dans cette ville qu'eut lieu un incident dont les suites n'eurent, heureusement, d'autre gravité que l'émotion qu'il lui causa. Rentrant un soir chez lui, il fut assailli par un inconnu qui lui porta trois coups de poignard. Sauf une égratignure, pourtant, ils ne firent de tort qu'à ses vêtements, en particulier à la fourrure qu'il portait ce jour-là.

* * *

Il serait trop long de raconter en détail les pérégrinations de Home, dont la vie entière se passa en voyages perpétuels exigés, tantôt par sa santé qui l'obligeait à des changements de climat suivant les saisons, tantôt par les invitations qu'il recevait des nombreux amis qu'il se faisait dans chaque endroit où il séjournait. De 1857 à 1876, nous le trouvons presque chaque année en Angleterre, d'où il se rend soit en France et en

(1) Pages 37 à 43.

Italie, soit à Genève, où il fait d'assez longs séjours, soit en Russie, pays dont les deux épouses qu'il a eues étaient originaires.

Il se marie une première fois en 1858, à Saint-Pétersbourg, avec Mlle Alexandrina de Kroll, dont il avait fait connaissance à Rome, chez sa sœur, Mme la comtesse de Koucheleff; mais cette union, de courte durée, est brisée en 1862 par la mort de Mme Home.

A la fin de cette même année, il se rend de nouveau à Rome dans l'intention d'y étudier la sculpture. Le 2 janvier 1863, il recevait une lettre l'invitant à se rendre à la direction de police. Il y subit un interrogatoire, au cours duquel l'inspecteur lui demanda comment les Esprits se manifestaient à lui. Des *raps* aussitôt se firent entendre, tant sur la table voisine, qu'ailleurs. A la suite de cette entrevue, il lui fut enjoint d'avoir à quitter dans trois jours la ville éternelle. Il dut se soumettre, non sans avoir protesté contre cette mesure arbitraire, auprès du gouverneur et du consul anglais.

Ce curieux épisode est raconté tout au long dans la préface de son ouvrage : *Révélations sur ma vie surnaturelle.*

* * *

En 1867 et 1868, des difficultés bien plus sérieuses lui furent suscitées par Mrs. Lyon qui, après l'avoir pris momentanément en affection, exigea le remboursement de la fortune dont elle s'était dépouillée en sa faveur ; ce fut l'occasion d'un procès qui fit beaucoup de bruit et dont le lecteur trouvera plus loin les détails circonstanciés.

* * *

En 1870, Home suit dans le camp allemand, en qualité de correspondant d'un journal anglais, les péripéties du siège de Paris et, au milieu de ces scènes de carnage, il fait preuve de courage et de dévouement en plus d'une circonstance.

* * *

Resté veuf jusqu'en 1871, il fait connaissance à cette époque de sa seconde femme, avec laquelle il passa quelques années aussi heureuses que le permettait une santé toujours chancelante ; il en eut une fille qui ne vécut que quelques mois. La dépouille mortelle de cette enfant repose à Saint-Germain, dans un caveau où le père, qui ressentit un profond chagrin de cette perte, fut

placé à son tour, selon le désir qu'il en avait exprimé.

Pendant les dix dernières années de sa vie, il passe presque tous ses hivers à Nice et, dans la belle saison, par contre, on le trouve tantôt dans un pays, tantôt dans un autre. Vers la fin de 1884, il annonçait à sa femme que la maladie approchait d'une crise, qu'il prévoyait longue et pénible; les différentes phases qu'il en avait décrites se réalisèrent parfaitement et après dix-huit mois de souffrances, mitigées par des périodes de calme relatif, il s'éteignait paisiblement le 21 juin 1886.

CHAPITRE II

Médiumnité.

Les manifestations obtenues en présence de Home offrent incontestablement un caractère d'une puissance et d'une variété qui ne se retrouvent peut-être chez aucun autre médium. On peut dire de lui qu'il était une véritable batterie électrique et l'accumulateur au moyen duquel opéraient les Esprits. Dans la sèche atmosphère de la Russie et du nord des Etats-Unis, on observa fréquemment des phénomènes ayant un caractère électrique bien déterminé, émanant de son organisme exceptionnel. Des étincelles jaillissaient parfois de ses doigts, lorsqu'ils se trouvaient en contact avec certaines substances. Le *Spiritual Magazine* de septembre 1863 rapporte qu'à New-York il alluma un jour successivement trente-six becs de gaz en leur présentant simplement le bout de ses doigts. Aussi peut-on dire qu'il n'est pas un des genres de manifestations produits par d'autres médiums qui n'ait aussi été obtenu par

Home[1]. Nous en citons quelques exemples, choisis tant pour l'intérêt qu'ils présentent en eux-mêmes qu'à cause des noms de ceux qui en affirment l'authenticité ; ils donneront au lecteur une idée de la variété de ses facultés médianimiques et de son pouvoir vraiment extraordinaire.

* * *

Quelques amis de Russie l'avaient engagé, en 1860, à leur rendre visite, mais comme le voyage ne lui était pas possible à ce moment, deux d'entre eux, le comte Alexis Tolstoï et le comte Steinbock-Fermor, se décidèrent à venir à Londres, où Home demeurait alors. Il avait son domicile chez Mrs. Milner Gibson, et c'est là que se tenaient les séances. Si certains personnages en vue témoignaient d'un vif désir d'y être introduits, la crainte de voir leurs noms cités en regard des merveilles qu'ils avaient constatées était plus vive encore. Des lettres du comte Tolstoï à sa femme viennent heureusement combler quelques lacunes résultant de cette inexcusable lâcheté morale ; elles rendent compte de deux séances et sont reproduites dans *Life and Mission* [2] :

* * *

[1] Peut-être le phénomène d'écriture sur ardoise fait-il exception.
[2] Pages 162 et 163.

17 juin 1860.

« Il est deux heures du matin, » écrit-il ; « je viens de quitter Home et malgré le chagrin que j'éprouve à être éloigné de vous, je ne regrette pas mon voyage, car cette séance a été *renversante*. Botkine (un matérialiste de leurs amis) est converti et veut s'enfermer demain toute la journée pour méditer sur ce qu'il a vu. J'étais en compagnie de Botkine, Mrs. Home, Mrs. Milner Gibson, épouse du président du Conseil de Commerce, du comte Steinbock-Fermor et d'une dame de compagnie. Les manifestations furent d'abord semblables à celles que vous connaissez ; puis, la lumière ayant été diminuée, tous les meubles de l'appartement se mirent en mouvement de leur propre chef. Une table vint se placer sur une autre ; un sofa s'avança jusqu'au milieu de la chambre ; une sonnette voltigea autour de l'appartement en sonnant tout le temps.

« On éteignit enfin le reste des lumières et nous restâmes alors dans une obscurité presque complète, n'étant plus éclairés que par la faible lueur qu'un reverbère de la rue projetait à travers la fenêtre. Le piano se mit à jouer sans que personne s'en fût approché ; un bracelet se détacha du bras de Mrs. Milner Gibson et vint tomber sur la table, où il resta enveloppé d'une au-

réole lumineuse. Home fut enlevé de sa chaise et je lui pris les pieds pendant qu'il flottait au-dessus de nos têtes. Des mains touchèrent mes genoux et vinrent se placer dans les miennes ; je cherchai à en retenir une, mais elle se fondit sous ma pression. Il y avait sur la table du papier et des crayons ; une feuille de papier vint se placer dans ma main et il me fut dit par l'alphabet de la donner à Home. Cette feuille portait ces mots : « Aimez-la toujours. N. Kroll. » L'écriture était identique à celle de la mère de Mrs. Home ; nous l'avons comparée avec ses lettres. On entendit une voix très faible se joindre au piano et l'accompagner. Des coups de la force de ceux d'un marteau furent frappés dans la table, sous les mains de Botkine.

« Ce qui m'aurait convaincu plus que toute autre chose, si j'avais été sceptique, ce sont ces mains qui, après être venues se placer dans les miennes, se sont dissoutes, alors que je cherchais à les retenir. Un vent froid très appréciable se fit sentir sur le groupe et des parfums furent répandus autour de nous. Après la séance, les mains de Home étaient brûlantes et il avait les yeux pleins de larmes. Sa femme et lui virent constamment une étoile sur une des chaises, mais moi je ne la vis pas. Lorsqu'on eut ouvert les rideaux, on put voir des mains qui se dessi-

naient contre la fenêtre, faiblement éclairée par la lumière de la rue. »

*
* *

Deux jours plus tard, le comte Tolstoï écrit que la seconde séance a été moins réussie que la première, mais qu'il s'y est pourtant produit un phénomène nouveau : il a *vu* l'accordéon jouer sans être tenu par personne ; chaque note était reproduite par un écho fort lointain, mais bien distinct et harmonieux. Les autres personnes présentes étaient Lord et Lady Clarence Paget, Lord Dufferin, Lord de Tablet, le Dr Ashburner, médecin renommé, Miss Alice, fille de Mrs. Milner Gibson et son frère Georges et Mrs. Home. Les deux enfants et Mrs. Home n'étaient pas à la table, trop petite pour tout le monde.

*
* *

Home fut reçu à plusieurs reprises par l'empereur Alexandre II, qui lui témoignait beaucoup d'affection ; une manifestation peu ordinaire eut lieu dans une séance donnée à la cour de Russie : En pleine lumière, une main d'Esprit ouvrit un médaillon qui se combinait avec un des boutons de l'uniforme porté par l'empereur et renfermant

le portrait du czaréwitch décédé ; une communication dictée par petits coups frappés sur le bouton vint ensuite démontrer à l'empereur que l'Esprit qui se manifestait était bien celui auquel il avait pensé ([1]).

*
* *

C'est encore en Russie, chez la baronne Taoubé, à Saint-Pétersbourg, que se passèrent les faits suivants : Tous les assistants, sauf la baronne, étaient inconnus de Home ; l'un d'eux, le Dr Karpovitch, médecin russe de renom, après avoir fait le procès-verbal de cette séance, le soumit à l'approbation des autres personnes et c'est de ce document, qui est en possession de Mme Dunglas Home, qu'elle donne les passages les plus saillants, rapportés ici :

« L'appartement dans lequel nous nous trouvions, » écrit le Dr Karpovitch, « était éclairé *a giorno*, indépendamment de deux grandes lampes, dont l'une était placée sur la table carrée autour de laquelle nous étions assis, au nombre de neuf : M. Home, la dame de la maison, sa fille, ses trois fils, la princesse Havanschky, le général Philosophoff et moi. Le tapis qui recouvrait la table ne tombait d'aucun côté jusqu'au parquet ;

([1]) *Life and Mission*, p. 363.

on avait mis sur ce tapis un crayon, du papier, la lampe mentionnée et un accordéon que j'examinai minutieusement sans y rien remarquer de particulier, si ce n'est qu'il était d'assez médiocre qualité ; cet instrument appartenait à la baronne. Toute la société était entièrement inconnue de M. Home qui, le soir de cette mémorable séance, entrait pour la première fois chez Mme Taoubé.

Au moment où nous prenions nos places, M. Home nous dit que, les manifestations ne dépendant pas de lui, il ne pouvait rien nous garantir. Après dix minutes d'attente, nous sentîmes vibrer la table et des *raps* bien nets se firent entendre dans le bois ; puis la table se pencha presque perpendiculairement. Chacun des côtés s'inclina ainsi tour à tour en face des *sitters;* lorsqu'elle se pencha vers moi, j'avançai involontairement la main pour empêcher la lampe de tomber, mais M. Home me dit qu'il n'y avait pas lieu de craindre, que rien ne tomberait.

M. Home nous ayant ensuite invités à demander mentalement des modifications dans le poids de la table, chacun de nous obtint à son tour satisfaction, en posant tacitement sa demande ; les différences de poids étaient remarquables ; un moment la table était légère comme une plume, bientôt après elle devenait étonnamment lourde.

* * *

M. Home prit alors l'accordéon d'une main et le tint, les clefs en bas, en vue de tout le monde; après l'avoir ainsi tenu pendant deux minutes, il retira sa main. L'instrument resta suspendu en l'air, puis alla de lui-même se placer doucement sous la table, où il resta, toujours en l'air, et commença à donner des sons. On vit alors les clefs se mettre en mouvement et l'accordéon jouer pendant près d'une demi-heure une douce mélodie dont nous fûmes tous ravis. Chacun de nous put examiner l'instrument pendant qu'il jouait, ainsi suspendu en l'air. Vers la fin du morceau, les sons se perdirent graduellement. M'étant baissé à ce moment, je vis distinctement une petite main de femme qui jouait. Elle disparut alors et l'accordéon tomba sur le plancher. Pendant la production de ce phénomène, les mains de M. Home étaient sur la table, ainsi que celles de tous les *sitters* et M. Home se tenait tout à fait tranquille.

* * *

Aucune manifestation n'avait eu lieu depuis quelques instants, lorsque le général Philosophoff dit qu'on tirait le pan de son uniforme. M. Home l'ayant engagé à mettre sa main sous la table, je m'aperçus, au mouvement de son

bras, qu'elle était secouée ; il nous déclara avoir, en effet, senti une main qui, par trois fois, avait serré la sienne affectueusement. M. Home lui dit que trois de ses amis étaient présents — des camarades morts depuis des années — et il lui en donna les noms de famille et de baptême...

*
* *

Un fauteuil qui se trouvait à quelque distance de la baronne s'éleva alors à six ou huit pouces de hauteur et vint se placer entre sa chaise et celle de M. Home, qui nous pria, les uns après les autres, de bien examiner le fauteuil pour nous convaincre qu'il se tenait réellement en l'air, sans point d'appui. Un instant après, nous voyions le mouchoir de la baronne sortir de sa poche, se pelotonner et rester suspendu entre le fauteuil et M. Home, à un mètre environ au-dessus du parquet.

Puis, M. Home annonce qu'il se sent lui-même soulevé ; son corps prend la position horizontale et il est transporté, les bras croisés sur la poitrine, jusqu'au milieu de la salle ; après y être resté quatre ou cinq minutes, il est ramené à sa place, transporté de la même manière.

« J'affirme, » écrit le Dr Karpovitch en terminant, « l'exactitude de tous les détails que je viens

de donner — détails confirmés par tous les assistants. Le général dit avoir été d'autant plus surpris en entendant les noms de ses trois anciens camarades, qu'à ce moment il ne songeait nullement à eux. C'est en témoignage de mon estime et de ma reconnaissance que j'ai rédigé ce rapport sur les phénomènes étonnants de cette soirée ; je déclare que les conditions dans lesquelles ils se sont produits mettaient les assistants à l'abri de toute supercherie [1]. »

Il est à remarquer que le phénomène de lévitation, si fréquent chez Home, fut constaté ici en pleine lumière.

* * *

Ces cas de lévitation, dont Mme Dunglas Home cite de nombreux exemples, se produisirent, dit-elle, une centaine de fois, peut-être davantage. Celui de ces faits dont on a surtout parlé et qui a été l'objet des plus violentes polémiques, en raison de son caractère merveilleux entre tous, se passa le 16 décembre 1868 à Ashley House, à Londres, dans une séance obscure, en présence de lord Lindsay, de lord Adare et du capitaine Wynne, son cousin. Lord Lindsay, qui fut appelé à témoigner de ce prodige devant la Société dialectique,

[1] *Life and Mission,* p. 368 à 370.

en publia plus tard une relation minutieuse, dont voici le résumé :

« Home, qui était entrancé depuis un certain temps, après s'être promené par la chambre, se dirigea vers la salle voisine. A ce moment, une communication vint effrayer lord Lindsay : « J'entendis, » dit-il, « une voix murmurer à mon oreille : Il va sortir par une fenêtre et rentrer par l'autre. Tout ahuri à la pensée d'une expérience aussi dangereuse, je fis part à mes amis de ce que je venais d'entendre, et ce ne fut pas sans anxiété que nous attendîmes son retour. Nous entendons alors la fenêtre de l'autre chambre se soulever et, presque immédiatement, nous voyons Home flotter en l'air en dehors de notre fenêtre. La lune donnait en plein dans la chambre, et comme je tournais le dos à la lumière, l'appui de la fenêtre faisait ombre contre la paroi en face de moi, et je vis les pieds de Home qui vinrent se projeter au-dessus, à une distance d'environ six pouces. Après être resté dans cette position pendant quelques secondes, il souleva la fenêtre, glissa dans la chambre les pieds en avant et vint s'asseoir. Lord Adare passa alors dans l'autre pièce et remarquant que la fenêtre par laquelle il venait de sortir était entr'ouverte à 18 pouces seulement de hauteur, il exprima sa surprise de ce que Home eût pu pas-

ser par cette ouverture. Le médium, toujours entrancé, répondit : « Je vais vous montrer. » Tournant alors le dos à la fenêtre, il se pencha en arrière et fut projeté dehors la tête la première, le corps entièrement rigide, puis revint tranquillement.

« La fenêtre est à 70 pieds au-dessus du sol ; les deux fenêtres sont éloignées l'une de l'autre de sept pieds six pouces environ et n'ont chacune qu'une saillie d'une douzaine de pouces, servant à recevoir des vases. »

* * *

Les deux autres témoins de ce fait extraordinaire en ayant donné des déclarations parfaitement concordantes, Crookes en tire les conclusions suivantes, dans le *Quarterly Journal of Science* de janvier 1874 :

« On cite cent exemples au moins des lévitations de Home au-dessus du sol, en présence de tout autant de différents *sitters*. Je tiens de la bouche des témoins eux-mêmes — le comte de Dunraven, lord Lindsay et le capitaine C. Wynne — les détails les plus circonstanciés de ce qui lui arriva de plus étrange dans ce genre. Si l'on ne veut pas se rendre à l'évidence à cet égard, il faut alors se refuser à admettre tout témoignage

humain quel qu'il soit ; car aucun fait, ni dans l'histoire sacrée, ni dans l'histoire profane, ne repose sur des preuves plus positives que celui-ci.

« Les témoignages multiples, constatant la réalité des lévitations de Home, sont écrasants. Il serait à désirer qu'une personne, dont les déclarations seraient tenues pour valables par le monde scientifique — si toutefois il existe une célébrité quelconque offrant des garanties tenues pour suffisantes, lorsqu'elle témoignera *en faveur* de cette sorte de phénomènes — voulût bien se décider à les étudier sérieusement et avec toute la patience nécessaire. »

Il n'a malheureusement pas été satisfait par ses savants collègues au désir, pourtant si légitime, de M. Crookes ([1]).

*
* *

Parmi les assistants aux séances que Home donna à Florence, en 1874, se trouvait la comtesse Panigai, qui en a rédigé un rapport, duquel j'extrais les faits suivants :

« J'ai eu la bonne fortune d'assister, le 7 juillet 1874, à une séance donnée par M. Home. Sa réputation n'est plus à faire ; il compte de trop

([1]) *Life and Mission*, p. 298 à 307.

nombreux amis dont le témoignage, en raison de leur position sociale, ne saurait être suspecté, et qui apprécient assez le caractère et la parfaite honorabilité de ce médium, pour que je puisse me dispenser de le dépeindre ici.

« A huit heures du soir, nous prenions place autour d'une grande table, au centre du salon où logeait M. Home. Etaient présents : la marquise Bartolomei Passerini, Mme Webster, le chevalier Soffietti, M. Monnier, M. et Mme Home et moi. Outre deux bougies placées sur notre table, il y avait une lampe à pétrole sur une petite table carrée, dans un des angles de la salle, qui était ainsi très bien éclairée.

« Mme Passerini et moi étions à côté de M. Home, elle à sa droite, moi à sa gauche. A peine étions-nous assis — le médium n'avait pas même pris sa place — que nous remarquions déjà un léger frémissement de la table. Des coups, dont quelques-uns assez violents, s'y firent entendre. Il en partait aussi de tous les points de la chambre, du parquet et même de nos chaises. Puis cinq coups faibles, mais bien nets, furent frappés directement sous mes mains. M. Home nous dit que ces coups étaient le signal demandant l'alphabet et il se mit à l'épeler, tandis qu'une autre personne inscrivait les lettres dictées. Quel ne fut pas mon étonnement en voyant que le nom indiqué était celui

de ma Stella! J'étais entièrement inconnue de M. et Mme Home qui, n'étant à Florence que depuis peu de jours, avaient entendu pour la première fois mon nom une heure ou deux auparavant, lorsqu'un ami avait demandé la permission de m'introduire à cette séance. Et c'est un nom chéri qui m'est communiqué de cette étrange manière — le nom d'une fille tendrement aimée, que j'avais perdue après quelques jours de cruelles souffrances à l'âge de cinq ans et dix mois. Dès lors, les années s'étaient écoulées et rien dans ma toilette n'indiquait l'épreuve par laquelle j'avais passé. Je demandai à mon enfant — si c'était elle — de me dire à quel âge elle était morte et ma question obtint une réponse parfaitement exacte.

« Les *raps* continuant, l'alphabet dicta un nouveau message, qui disait : « Ne pleure pas, chère maman. » Sentant alors mon genou touché comme par une main d'enfant, j'y plaçai instinctivement la main. Une petite main s'empara de la mienne; elle correspondait si bien à celle de l'enfant que j'avais perdue, que j'eus la certitude d'avoir réellement auprès de moi ma petite chérie. Pourquoi les cœurs de toutes les mères qui ont été frappées comme moi ne peuvent-ils ressentir le rayon de bonheur que j'éprouvai alors? Je n'avais pas été prévenue d'un tel attouchement et ne m'y

attendais nullement; je n'étais donc pas le jouet de mon imagination surexcitée. »

* * *

« Quoique le nom de M. Home ne me fùt pas inconnu auparavant, j'ignorais les conditions de ses séances et croyais qu'elles avaient lieu dans une profonde obscurité, ainsi qu'il en est souvent avec les médiums. J'avais donc été agréablement surprise de me trouver dans une salle bien éclairée, où je pouvais faire, tout à mon aise, usage de mes yeux...

« Un accordéon, qui n'appartenait pas à M. Home, — il avait été apporté par un des *sitters,* — était sur la table. M. Home m'engagea à le prendre d'une main, pour voir si les esprits pourraient en jouer. A peine l'avais-je pris qu'il préluda, puis joua un air militaire, personne autre que moi ne le touchant. »

* * *

« L'alphabet ayant été demandé de nouveau, il nous fut dicté une communication, dans laquelle il était question d'un incident qui n'était connu que de mes plus proches parents et dont aucune des personnes présentes avec moi à cette séance

ne pouvait rien savoir. Au moment où je venais d'obtenir ce message, mes yeux se fixèrent sur une rose que portait Mme Passerini. « Si vous êtes réellement l'esprit que vous prétendez être, » dis-je mentalement, « veuillez prendre cette rose sur Henriette et me la donner. » A peine cette pensée avait-elle surgi dans mon cerveau, qu'une main d'homme, grande et nerveuse, visible de tous les assistants, vint détacher la rose et la mettre dans ma main. C'est dans une salle très bien éclairée, alors que les mains des *sitters* sont toutes sur la table, que nous voyons une main humaine parfaitement conformée planer en l'air, en face de nous; cette main était douée d'intelligence, puisqu'elle obéissait à une demande exprimée mentalement. En détachant la rose de la dentelle à laquelle elle tenait et en la transportant à une distance de deux ou trois pieds, elle témoignait aussi de sa force physique. Le fait, j'en conviens, est fort étrange, mais je déclare solennellement qu'il est absolument vrai. »

*
* *

« Ces êtres, en présence desquels nous nous trouvions, pouvaient non seulement lire dans nos pensées, mais, en outre, ils nous parlaient parfois d'incidents sortis de notre mémoire. En voici

un exemple : M. Home tombe en trance et dit au chevalier Soffietti : « Je vois près de vous une vieille bonne, une négresse. » Le chevalier ne se souvient pas de cette femme. « Elle dit que vous ne devez pas l'avoir oubliée, » poursuit-il, « car elle vous a sauvé la vie, quand vous n'aviez que trois ans et demi. Etant tombé dans une rivière près d'un moulin, vous alliez passer sous la roue lorsqu'elle vous a retiré. » Le chevalier qui, trois heures auparavant, était absolument inconnu de M. Home, se souvint alors de la circonstance et en confirma l'exactitude; aucun des assistants n'en avait jamais entendu parler. »

*
* *

La comtesse Panigai cite ensuite un message personnel qu'elle a reçu, qui lui a apporté une singulière preuve de la persistance de la vie au delà de la tombe.

« Après la communication faite au chevalier Soffietti, M. Home s'adresse à moi et m'assure que Stella est présente ; il me dit ensuite des choses qui, quelque valeur qu'elles eussent pour moi, ne seraient pas comprises par d'autres ; il est donc inutile de les rapporter.

« Mais l'intérêt du message se trouve surtout dans ce qu'il dit en terminant : « Je sais, maman, que tu

as soigné ma dernière paire de bottines et qu'elle se trouve avec ma petite robe blanche dans un coffret que tu as fait faire tout exprès... Je veux te donner une preuve positive de ma présence ; tu l'auras demain. N'ouvre pas l'armoire où se trouve le coffret qui contient tes trésors — comme tu les appelles — avant d'avoir entendu des coups frappés distinctement sur le bureau. »

« Personne, même dans ma famille, ne connaissait l'existence de ce coffret et des reliques que j'y conservais.

« Je rentrai chez moi tout heureuse, quoique bien impatiente de savoir quel genre de preuve d'identité allait m'être donné. De bonne heure, le matin, j'écrivis à une amie intime, la priant de venir chez moi le plus tôt possible. Lorsqu'elle fut là, je me mis à lui raconter tout ce que j'avais vu et entendu de merveilleux le jour précédent. J'en étais à peine à la moitié de mon récit, que mon amie me dit, en me montrant le bureau : « N'entendez-vous pas des coups frappés sur ce meuble ? » A l'instant même ils se répétèrent. « C'est le signal, » m'écriai-je, « et c'est ici que je tiens le coffret. » Je cours à mon cabinet de toilette où se trouve la clef de tiroir du bureau contenant mon trésor et j'en sors le coffret qui était aussi fermé. D'une main tremblante, je tourne la seconde clef et soulève le

couvercle. Les petites bottines sont là, — des bottines d'été claires, — l'élastique de soie blanche en haut. *Sur un de ces élastiques se trouve une étoile admirablement imprimée, avec un œil au centre de l'étoile.* L'empreinte est faite d'une substance noire; elle a dès lors un peu passé, tout en restant encore bien marquée. Ce dessin est d'une précision si mathématique qu'il faut une main habile pour le reproduire exactement. A chacune des six extrémités se trouve une lettre, dont la réunion forme le nom de ma chérie (Stella).

« Je fis atteler immédiatement et me rendis chez M. Home. Je dois dire, en passant, qu'il n'avait jamais mis les pieds chez moi et qu'au moment où je rédige ce rapport, — d'après mes notes prises deux ans auparavant, à l'époque même où ces faits se passaient, — il n'a peut-être jamais vu ma maison.

« Pendant que je lui montrais mon petit trésor — doublement cher maintenant — de nouvelles manifestations se produisirent. Je m'attendais naturellement à ce qu'elles émaneraient de celle qui venait de me donner une preuve si évidente de son existence et de son affection. Au lieu de cela, je reçus une singulière ordonnance médicale, qui me prescrivait un traitement pour mes yeux. Je me faisais soigner à cette époque pour

une inflammation des paupières, dont je souffrais depuis longtemps ; j'essayai du remède qui m'était ordonné d'une manière si étrange et eus lieu de m'en féliciter, car j'obtins au bout de peu de jours une amélioration, que de fréquentes consultations chez des oculistes renommés n'avaient pas pu me procurer. »

*
* *

« Si je proclame ces faits, c'est uniquement dans la conviction qu'il est de mon devoir de le faire. Ils répondront, j'espère, à la question si souvent posée : *Cui bono?* La visite de ma petite chérie m'a fait entrevoir un rayon de la gloire du royaume où il n'y a plus ni séparation, ni chagrin, où toute larme est essuyée et où la lumière vient de Dieu seul. Je n'ai pas la croyance, j'ai la certitude (1). »

*
* *

Voici une autre guérison, bien plus surprenante que celle citée ci-dessus ; elle est racontée par Home dans *Incidents* et reproduite dans *Life and Mission* (2) avec les noms que le médium n'avait désignés que par des initiales :

(1) *Life and Mission*, p. 380 à 385. — (2) P. 80 à 82.

Le 19 mars 1857, au moment où il se préparait à partir de Paris pour l'Amérique, il recevait une lettre d'une personne, à lui inconnue, Mme de Cardonne, 233, rue Saint-Dominique. Cette dame lui écrivait que, dans un rêve où elle avait vu sa mère et celle de Home, celle-ci l'avait engagée à venir lui rendre visite immédiatement, si elle voulait obtenir la guérison de son fils qui, depuis quatre ans, était devenu sourd, à la suite d'une fièvre typhoïde. Elle avait été si impressionnée de ce rêve, qu'elle s'était décidée à venir le voir le lendemain matin, à dix heures.

Le médium avait été importuné par un si grand nombre de personnes, demandant à être admises auprès de lui, qu'il avait dû les refuser impitoyablement. Mais, ce jour-là, occupé de ses préparatifs, il avait négligé de répondre à cette lettre. En conséquence, à l'heure dite, Mme de Cardonne se présentait chez lui avec son fils ; elle l'y trouvait en compagnie de la princesse de Beauveau et de Miss Ellice.

« Cette visite tombait mal, » dit-il, « nous étions l'un et l'autre assez embarrassés, la mère désirant la guérison de son fils et moi ne sachant comment je pourrais faire cesser une surdité qui datait de si loin, d'autant plus que — comme je l'appris plus tard — des opérations avaient été pratiquées sur ce jeune homme par d'éminents

docteurs de Paris et qu'ils l'avaient déclaré incurable.

« Elle s'assit sur une chaise près du sofa, où je fis asseoir son fils à ma gauche. C'était un garçon de 15 ans, grand pour son âge et de tempérament délicat. Sa mère commença alors à me raconter les phases de sa maladie; au fur et à mesure que je l'écoutais, je sentais s'éveiller ma sympathie pour cet enfant; j'avais passé machinalement mon bras autour de lui et l'attirais à moi, en sorte que sa tête reposait sur mon épaule. Pendant que nous étions dans cette position et que Mme de Cardonne me dépeignait les tristes circonstances dans lesquelles son fils se trouvait, je m'étais mis à caresser doucement la tête du jeune homme, lorsque soudain il dit d'une voix émue : « Maman, je t'entends. » La mère, tout étonnée, lui dit : « Emile ! » « Quoi ? » répond-il immédiatement. La mère fut alors saisie d'une telle émotion qu'elle s'évanouit, et je fus le témoin, lorsqu'elle reprit ses sens, d'une scène des plus touchantes; elle ne se lassait pas d'interroger son fils, pour le seul plaisir de se convaincre qu'il entendait bien ses questions. Il put, en effet, reprendre dès lors ses études et son ouïe est restée excellente jusqu'à ce jour (1863). »

Dans une lettre, en date du 30 mai 1857, que

Home recevait à son retour d'Amérique de Mme de Cardonne, on lit ce qui suit :

« Permettez-moi de me compter au nombre de ceux qui vous aiment et sont heureux de vous voir revenir. Messager de la divine Providence! je vous bénis, car vous avez accompli un miracle pour mon fils. J'ai inspiré à tout mon entourage un sentiment de vénération pour vous, Monsieur, dont la mission grandit d'heure en heure. »

*
* *

Il n'est pas d'expériences psychiques qui aient fait autant de bruit que celles de William Crookes, et il serait superflu de raconter ici en détail ses séances avec Home; mais son opinion sur le médium et sur la méthode qu'il avait adoptée, mérite d'être connue; je pense donc bien faire en citant quelques fragments des lettres que l'éminent professeur écrivait à ce sujet, en 1871 et 1874, dans le *Quarterly Journal of Science :*

« M. D. D. Home, » dit-il, « est la plus remarquable de toutes les personnes douées d'un développement inusité de cette Force psychique, et si je suis en mesure d'affirmer absolument l'existence de cette Force, c'est à l'obligeance avec laquelle il m'a permis de poursuivre en sa présence mes investigations, que j'en suis redevable...

« Il a été reconnu que, lorsque la force est peu énergique, une lumière éclatante nuit à quelques-uns des phénomènes. Le pouvoir de M. Home est assez fort pour réagir contre ces influences contraires ; en conséquence, il se refuse généralement à donner des séances dans l'obscurité. Sauf en deux occasions, où nous avons éliminé la lumière, pour certaines expériences spéciales que je désirais faire, tout ce que j'ai obtenu avec lui s'est produit à la lumière.

« Il y a une grande différence entre les tours d'un prestidigitateur, travaillant sur sa propre estrade, avec l'aide de ses appareils et de ses compères et ce que l'on peut constater en présence de Home, tenant ses séances en pleine lumière, dans une demeure privée, où les invités n'ont pas cessé de circuler en toute liberté et où ces invités sont mes amis qui, bien loin de se prêter à la moindre supercherie, surveillent, au contraire, de leur mieux, tout ce qui se passe. En outre, M. Home a souvent été fouillé avant et après les séances, et il engage toujours les *sitters* à prendre cette mesure de précaution. Il m'est arrivé d'obtenir des manifestations tout à fait surprenantes, alors que je lui tenais les deux mains et que mes pieds étaient sur les siens. Il ne s'est jamais refusé à aucune des modifications que je suggérais, avec l'idée de parer à la possi-

bilité d'une supercherie, et il a souvent attiré mon attention sur les moyens qu'il croyait les plus efficaces, pour me mettre à l'abri de toute mystification. »

*
* *

Parmi les faits racontés par M. Crookes, j'en choisis un seul qui est singulièrement suggestif :

« Nous étions allés un dimanche à la campagne et en avions rapporté quelques fleurs, qui furent mises dans un vase au milieu de la table de la salle à manger, d'où la nappe avait été enlevée. M. Home, qui venait d'arriver, voyait ces fleurs pour la première fois. Etant entrés en séance, nous avions déjà obtenu diverses manifestations, lorsque la conversation vint à tomber sur certains faits, qui ne semblaient pouvoir s'expliquer qu'en admettant que la matière pût passer à travers une substance solide. A ce propos, le message qui suit nous fut donné par l'alphabet : « Il est impossible à la matière de passer à travers la matière, mais nous allons vous montrer ce que nous pouvons faire. » Une apparition lumineuse vint alors planer sur le bouquet ; puis une tige d'herbes de Chine, de quinze pouces de long, s'éleva lentement du milieu des autres fleurs et descendit ensuite sur la table, entre le vase et

M. Home. Arrivée sur la table, cette tige ne s'y arrêta pas, mais elle passa droit à travers et nous la vîmes tous, jusqu'à ce qu'elle l'eût entièrement traversée.

« Aussitôt l'herbe disparue, ma femme, qui était assise à côté de M. Home, vit entre elle et lui une main sortant de dessous la table, tenant la tige, dont elle la frappa deux ou trois fois sur l'épaule, avec un bruit que tout le monde entendit ; cette main disparut, après avoir déposé l'herbe sur le plancher. Il n'y eut que deux personnes qui la virent, mais tous les assistants aperçurent le mouvement de l'herbe. Les mains de M. Home reposaient tranquillement sur la table et l'endroit où l'herbe disparut en était à dix-huit pouces. La table était à coulisses, mais non à rallonges ; elle s'ouvrait avec une vis et la réunion des deux parties laissait au centre une étroite fente, d'un huitième de pouce tout au plus ; c'est à travers cette fente que l'herbe avait passé. La tige était beaucoup trop grosse pour pouvoir traverser là sans se briser et cependant elle n'offrait pas, après examen, la plus légère trace de pression ou d'érosion (1) ».

* * *

(1) *Life and Mission*, p. 345 et 346.

Ces apparitions de mains sont fréquentes. Les ouvrages de Home et de sa veuve en fournissent de nombreux exemples, mais ce qu'il y a de plus curieux dans ce phénomène, c'est la différente manière dont il est perçu par les assistants. « Les mains et les doigts, » écrit encore Crookes, « ne m'apparaissent pas toujours sous la forme de corps solides et vivants. Ils se présentent parfois plutôt comme une vapeur, ayant la vague apparence d'une main, et cette apparition n'est pas visible pour tout le monde uniformément. Si l'on voit, par exemple, remuer soit une fleur, soit un autre petit objet, telle des personnes présentes verra au-dessus un nuage lumineux, telle autre apercevra la forme vaporeuse d'une main, tandis que d'autres ne verront que la fleur en mouvement. J'ai eu plus d'une fois l'occasion de remarquer le mouvement de l'objet d'abord ; puis un nuage lumineux se formait tout autour ; en dernier lieu, ce nuage se condensait en une main parfaitement naturelle [1].

*
* *

Puisque l'occasion s'en présente, je dirai que c'est là un des phénomènes les plus remarqua-

(1) *Life and Mission*, p. 347.

bles dont j'aie été le témoin personnellement; dans une séance que Home avait bien voulu donner chez moi, pendant un de ses séjours à Genève, dans l'été de 1873, je vis un doigt — un joli doigt rose de taille moyenne — passer rapidement en face de moi, en rasant le bord opposé de la table; d'autres *sitters* le virent aussi, plus ou moins bien, tandis que mon vis-à-vis, M. le pasteur T........, — le plus rapproché de l'apparition, — déclara avoir vu la main entière. Ce phénomène, qui avait été précédé et fut suivi de divers autres, tels que trépidation du plancher et des chaises, attouchements, promenade de sonnette, etc., m'est présent, aujourd'hui encore, comme s'il avait eu lieu hier et non il y a 23 ans.

Les différences dans la manière de percevoir ce genre d'apparitions sont, ainsi que le fait remarquer avec raison Mme Dunglas, la preuve la plus évidente qu'il ne pouvait pas être question dans ce phénomène de l'emploi d'un truc quelconque, par exemple d'une main ou d'un gant manœuvré au moyen d'un fil, comme on l'a parfois ingénieusement suggéré.

Comment expliquer, en outre, la disparition de la main dont parle Crookes lorsqu'il dit encore : « J'ai serré une de ces mains dans la mienne, bien décidé à ne pas la lâcher ; elle ne fit aucun effort pour se dégager, mais parut se résoudre

peu à peu en vapeur et échappa ainsi à mon étreinte. [1] »

*
* *

La séance dont je viens de citer un incident est la seule à laquelle j'aie eu la bonne fortune de me trouver avec Home ; une personne de Genève, qui fut plus privilégiée, est Mme Lamunière, chez qui se tinrent plusieurs séances, dans lesquelles il se produisit des manifestations fort intéressantes, qu'elle a consignées dans des procès-verbaux que Mme Dunglas Home a utilisés et dont voici les traits principaux :

« L'accordéon s'étant mis à jouer, une bougie fut mise sous la table. M. Verrier regarda, mais ne vit que l'accordéon s'ouvrir et se fermer alternativement. Regardant à mon tour sous la table, je vis distinctement la forme d'une main animée qui manœuvrait les clefs avec rapidité. Tous les *sitters* regardèrent à leur tour et M. Liodet, Mme Bourdin, Mme Franel et Mlle Lamunière virent la main; les autres personnes ne purent rien voir.

« L'alphabet ayant été demandé, le nom de George, un de mes parents décédé l'année pré-

(1) *Life and Mission*, p. 348.

cédente, nous fut dicté ; puis M. Home, tombant en trance, nous délivra une communication de George. »

*
* *

Novembre 1873.

Nous restons une demi-heure sans manifestations ; puis Mme Lamunière sent tout à coup passer sur elle un fort courant d'air froid ; une main bien nette apparaît à plusieurs reprises et presse fortement la sienne. Un parfum impossible à définir, parce qu'il ne ressemble à aucun de ceux connus des *sitters,* se répand ensuite dans la salle et fait l'objet d'une communication de Home en-trancé.

« Après avoir enlevé la lampe, » poursuit Mme Lamunière, « nous vîmes tous apparaître et circuler tranquillement autour de nous des formes lumineuses. Une forme d'enfant, très distincte, vint à moi et me toucha le visage; puis elle alla des uns aux autres, nous donnant des fleurs, qu'elle prenait dans un vase placé sur la table. On vit une apparition lumineuse se poser sur la tête de Mme Franel. Une main vint se mettre devant M. Liodet, qui la saisit et la garda dans la sienne pendant quelques minutes. En même temps, des *raps* disaient : « Pas adieu, mais au revoir. » Un air d'accordéon, fort bien

joué, termina cette belle séance ; nous entendîmes alors les sons de la musique s'évanouir dans le lointain, comme pour accompagner les Esprits dans leur retraite. »

* * *

7 décembre 1873.

« Le plancher tremble et des coups sont frappés. L'accordéon se met à jouer et, un train venant à passer, l'instrument en imite admirablement le bruit et le sifflet; puis il reprend l'air commencé...

« Des fleurs sont prises sur la table et données à Mrs. Peck, à qui plusieurs messages sont adressés en anglais ; elle est aussi touchée par des mains que nous distinguons très bien. »

Mrs. Peck, dont il est ici question, était une dame américaine qui, arrivée à Genève depuis deux ou trois jours seulement, avait fait connaissance du spiritisme et de Home en même temps. Invitée à deux séances, dont la première eut lieu à l'hôtel et la seconde chez Mme Lamunière, elle a confirmé, dans un rapport rédigé sur la demande du médium, les faits rapportés ci-dessus, qu'il a publiés dans *Ombres et Lumières,* sans indiquer le nom de cette dame; on le trouve en revanche dans *Life and Mission*. Les nombreux phénomè-

nes cités par Mrs. Peck ont le mérite d'avoir été obtenus en pleine lumière : apparitions, attouchements et dégagements de mains, jeu d'accordéon sans moteur apparent, table s'élevant jusque près du plafond, transport de fleurs et réponses à des questions mentales, avec les noms précis de ceux qui sont censés manifester leur présence ; tous ces faits sont relatés avec soin par Mrs. Peck, y compris celui du singulier écho de l'accordéon imitant le roulement du train et le sifflet de la locomotive, dont parle Mme Lamunière.

Je me borne à ces indications, — suffisantes pour confirmer les phénomènes de même genre mentionnés dans cet opuscule, — et renvoie à *Life and Mission* (1) les personnes désireuses de mieux connaître les détails de ces séances.

*
* *

Quittons la Suisse et retournons en Angleterre, qui fut le principal théâtre des manifestations obtenues par le célèbre médium.

Dans une séance tenue chez M. H. D. Jencken, à Kilmory House, Norwood, et à laquelle assistaient lord Crawford (à cettte époque lord Lindsay) et un

(1) Pages 374 à 378.

autre électricien distingué, M. J. Hawkins Simpson, on fit des expériences avec la table, dont le poids fut modifié, de telle sorte qu'elle devint alternativement lourde à ne pas pouvoir être soulevée, ou si légère qu'elle s'enlevait sans le moindre effort [1]. Bien d'autres phénomènes se produisirent ; mais, ne pouvant tout citer, je m'en tiendrai à ces attestations de lord Lindsay :

« J'ai vu un grand piano à queue se soulever en l'air, sans aucun bruit, à environ quatre pouces de hauteur, puis faire entendre des notes, alors qu'il était fermé et qu'on en avait ôté la clef...

« Je me trouvai, il y a quelques semaines (en 1869), à une séance avec huit autres *sitters;* sept d'entre nous tinrent un charbon ardent sans en ressentir aucune souffrance, tandis que les deux autres ne purent pas en supporter la chaleur. Quatre de ces sept personnes étaient des dames. Le même soir, Home, s'étant mis au piano, commença à jouer; comme il nous avait engagés à nous approcher, j'allai me placer auprès de lui; j'avais une de mes mains sur sa chaise et l'autre sur le piano ; pendant qu'il jouait, sa chaise et le piano s'élevèrent à une hauteur de trois pouces, puis se remirent en place [2]. »

[1] *The Gift of D. D. Home,* p. 251. — [2] P. 255.

Miss Douglas a confirmé, devant la Société dialectique, l'assertion de lord Lindsay, en ce qui concerne les charbons :

« Je les ai touchés, » déclare-t-elle, « et, au premier moment, ils me brûlaient, mais immédiatement après, ils devinrent froids comme du marbre (¹). »

* * *

Ce remarquable phénomène d'innocuité du feu a été souvent constaté en présence de Home. Le journal *Light,* du 21 mars 1896, revient sur un fait de ce genre qui se passa à une séance, tenue en 1855, chez M. Luxmore. Il est raconté par un autre médium fort avantageusement connu, M. Everitt :

« Home étant tombé en trance, » dit-il, « fit, sous l'influence des agents invisibles, placer les *sitters* en cercle autour de lui, puis il alla de l'un à l'autre, en faisant sur chacun des passes magnétiques. Il sembla ensuite entrer en conversation avec les Esprits. Mrs. Hardinge, qui était présente, nous les dépeignait en même temps, tels que sa double vue lui permettait de les voir. Venant alors vers la cheminée, il jeta de côté les charbons noirs et, plongeant sa main dans la

(¹) *The Gift of D. D. Home,* p. 255.

braise ardente, en tira un charbon allumé, qu'il prit dans ses doigts et alla mettre sur les mains de plusieurs des *sitters*. Une dame s'étant refusée à le prendre, je demandai s'il me serait permis de le faire. « Non, » répondit Home, « il vous brûlerait ; la cause n'en est pas dans un manque de foi de votre part, mais que les conditions ont été rompues. »

« Après avoir fait de nouvelles passes magnétiques, il prit un autre charbon ardent, qu'il fit circuler comme le précédent. M. Luxmore apporta alors une feuille de papier, qu'il plia en quatre et, ayant pris des mains du médium le morceau de charbon, il le plaça sur le papier, dont les quatre doubles furent brûlés, laissant un trou autour duquel les *sitters* inscrivirent leurs noms ; ce document existe encore. Relativement à cette singulière immunité, l'épisode le plus dramatique est peut-être celui où il mit sa tête dans le foyer et laissa les flammes jouer autour de lui. Une dame ayant alors poussé des cris de frayeur, Home vint à elle et lui dit avec emphase : « Oh ! femme de peu de foi, regarde, pas un cheveu de sa tête n'a le moindre mal. » Effectivement, non seulement sa tête n'avait nullement souffert, mais on n'y voyait même aucune trace de cendres, ni de charbon. »

M. Everitt parle ensuite de l'élongation et du

raccourcissement du médium, et rapporte que, de cinq pieds, huit pouces, — sa grandeur normale, — il s'était allongé jusqu'à près de sept pieds ; en revanche, sa taille avait parfois diminué à tel point, qu'il ne mesurait plus guère que cinq pieds. Ses jambes, ses bras et ses mains participaient aussi de ces variations.

*
* *

Le Dr Hawksley, qui jouissait d'une grande réputation pour les affections des poumons, avait traité la première femme de Home dans sa dernière maladie. Il a bien voulu décrire, pour l'auteur de *Life and Mission,* les circonstances dans lesquelles il étudia les phénomènes.

Voici quelques passages de son intéressant récit :

« J'avais été appelé chez M. Home pour soigner sa femme qui était phtisique. M'ayant invité à passer la soirée chez M. Cox : « Vous connaissez, » me dit-il, « les phénomènes qui se produisent en ma présence ; vous allez en juger vous-même ; je vous préviens, toutefois, que je ne peux jamais rien garantir. » Je croyais assister à une de ces séances de prestidigitation comme on en voit tant, mais je m'aperçus bientôt que c'était tout autre chose ; que ces faits ne pouvaient absolument pas s'expliquer par des trucs, ni

mécaniques, ni scientifiques. Assis autour d'une table, en compagnie de Robert Chambers, de Mr. et Mrs. Cox et de Mr. et Mrs. Home, nous obtînmes d'abord des coups frappés par toute la chambre et sur tel ou tel objet que nous avions désigné. Des révélations concernant des amis décédés, s'adressant ensuite à M. Chambers, homme intelligent, de bon jugement et de beaucoup d'expérience, vinrent lui causer une profonde surprise. »

* * *

M. Hawksley cite aussi les faits suivants :

Un accordéon, qu'il avait acheté le jour même et apporté avec lui, pour se mettre en garde contre toute supercherie, joua, tenu sens dessus dessous — c'est-à-dire avec les clefs tournées contre le tapis — soit par lui-même, soit par M. Chambers, des airs mélodieux et, en particulier, un morceau demandé par M. Chambers, morceau pour lequel celui de ses amis, dont il venait d'obtenir des communications, avait une préférence marquée.

Ayant fait route ensemble à leur retour chez eux, M. Chambers lui avait avoué que, venu comme lui avec l'idée de se divertir, cette soirée lui inspirait de sérieuses réflexions.

* * *

Dans une autre séance, une grosse sonnette était près de lui ; quelqu'un ayant demandé que cette sonnette fût transportée ailleurs, il vit distinctement une main bien formée apparaître sur la table, y rester quelques instants et emporter la sonnette. Il avait examiné cette main de près, sans la toucher cependant, et elle lui avait semblé faite d'une substance grisâtre, comme une gaze, avec la forme d'une main humaine s'arrêtant au poignet.

*
* *

Vers la même époque, M. Hawksley se trouva un jour chez Mrs. Parkes, dans un salon qui se composait de deux grandes salles contiguës. Des branches de plantes et de fleurs, qu'on venait d'entendre briser dans la pièce voisine, furent apportées par des agents invisibles et vinrent tomber du plafond, les unes sur la table, d'autres entre les mains mêmes des personnes auxquelles elles étaient destinées. On entendit ensuite un bruit assez fort, causé par la chute de huit à dix divinités indiennes en métal, tombées d'une étagère ; arrivés sur le tapis, ces objets furent projetés à travers la salle jusque sous la table, où ils s'arrêtèrent aux pieds des *sitters*.

Personne n'avait bougé et la salle était suffisamment éclairée.

*
* *

Une autre fois, un jeune monsieur de ses amis — homme très intelligent — l'avait prié de le présenter à Home. « Venez, » lui dit-il, « je me rends justement chez lui. » Le médium était tout disposé à satisfaire à la requête du docteur, mais, comme à l'ordinaire, ne garantissait pas la réussite. « Mettez-vous sur cette table, » dit-il alors à l'investigateur. Celui-ci étant monté sur la table, qui était forte et lourde, cette table s'éleva immédiatement, avec sa charge, à huit pouces au moins de hauteur. M. Hawksley se baissa et passa aisément la main entre les roulettes et le tapis; puis, cet examen terminé, la table redescendit et le monsieur quitta son poste.

*
* *

Ce ne sont là que quelques exemples des nombreux phénomènes constatés par M. Hawksley, qui en avait commencé l'étude avec l'idée que ses connaissances en sciences physiques lui en fourniraient une explication satisfaisante, comme il en avait obtenu précédemment, alors qu'il avait eu affaire à des trucs de prestidigitateurs;

mais il se trouva en face d'une difficulté qu'il n'avait pas prévue ; elle consistait en ceci : que les phénomènes se produisaient aussi facilement dans une maison étrangère, où Home n'avait jamais mis les pieds, que dans son propre domicile et qu'il n'avait besoin ni de préparatifs, ni d'engins spéciaux. Une preuve évidente lui en avait été fournie, un jour qu'il avait amené Home, pour dîner, chez un des membres les plus éminents du ministère, au pouvoir il y a une trentaine d'années ; le médium n'avait jamais mis les pieds dans cette maison et n'y connaissait absolument que son introducteur, qui passa en revue toutes les poches de son costume de soirée; il s'y produisit, néanmoins, les phénomènes les plus étonnants, et les assistants, malgré toute leur intelligence, ne purent en trouver l'explication, quoique les plus grandes facilités leur fussent accordées pour examiner tout à leur aise (¹).

* * *

Une manifestation spéciale, par laquelle Home fut préservé d'une façon vraiment merveilleuse, est racontée dans *Incidents* par le médium.

Etant en séjour chez M. Tiedemann, au châ-

(¹) *Life and Mission*, p. 186 à 188.

teau de Cerçay, non loin de Paris, il avait l'habitude, en partant pour la promenade, qui lui avait été recommandée pour sa santé, de s'armer d'un fusil, plutôt par contenance que par goût de la chasse, à laquelle il ne tenait guère. Ce château est situé au centre d'un superbe parc, où abondent les arbres de grandes dimensions ; un des plus élevés — un peuplier du nord, placé à un angle du parc, à un demi-kilomètre du château — était séparé des champs avoisinants par une haie, où le gibier venait souvent chercher un refuge, lorsque la chasse battait son plein. Le 16 septembre 1860, Home, qui connaissait cette circonstance et qui, dit-il, n'était pas un tireur de première force, s'était dirigé vers cet endroit, dans l'espoir de pouvoir y tirer une perdrix et de ne pas rentrer bredouille. Au moment où, s'approchant de la haie avec précaution, il levait la tête pour voir s'il apercevrait quelque victime, il entendit une voix à sa droite qui disait : « Here, here. » Surpris de s'entendre interpeller en anglais, mais plus préoccupé, à ce moment, de sa chasse que de toute autre chose, il continuait à inspecter la haie, lorsqu'il se sentit empoigné au collet et ramené en arrière. En même temps, un violent craquement se faisait entendre, puis plus rien. Il eut d'abord l'idée que, par suite d'un accident quelconque, son fusil venait de sauter et qu'il se

trouvait dans le monde des Esprits; mais, la première émotion passée, il vit qu'il n'en était pas ainsi et aperçut, en face de lui, un objet qu'il prit pour un arbre, — à une place où, un instant auparavant, il n'y en avait aucun, — mais qui se trouva être une énorme branche tombée du peuplier; la distance à laquelle lui-même avait été transporté était de six ou sept pieds. Il rentra alors au château, en courant aussi vite que le lui permettait son état de surexcitation.

La branche détachée mesurait seize yards et demi de longueur et un yard de circonférence à la partie rompue; elle était tombée d'une hauteur de quarante-cinq pieds et avait pénétré d'au moins un pied dans le sol, sur la place même où il s'était arrêté. Un de ses amis fit le lendemain une esquisse de l'arbre et de la branche. Quelque temps après, M. Tiedemann, sur la demande de Home, fit scier un morceau de cette branche, du côté le plus large, et le lui expédia à Londres, où il fut conservé pendant longtemps par le médium, en souvenir de la mort à laquelle il était convaincu de n'avoir échappé que grâce à l'intervention des Esprits.

Dans une lettre de ce même ami, écrite en janvier 1858, se trouvent les lignes suivantes, qui prouvent combien il appréciait les résultats des séances tenues chez lui :

« Château de Cerçay.

« Mon cher ami,

« Je ne veux pas différer de vous exprimer tout mon bonheur et ma reconnaissance. Vous avez converti ma femme et ma famille.......

« Je suis, pour la vie, votre ami dévoué,

« J.-N. TIEDEMANN (1). »

* * *

Un fait tel que celui qu'on vient de lire est bien de nature à démontrer l'évidence de la part que le monde spirituel prend aux affaires de notre globe; mais la vie extraordinaire de Home en fournit des preuves plus convaincantes encore et l'aventure suivante, qu'il raconte dans *Lights and Shadows* (2), pourra donner à réfléchir à ceux qui ne veulent voir dans ces phénomènes que le résultat de forces inhérentes à la seule nature de notre être incarné. J'ai dû, toutefois, apporter quelques changements à son récit, soit parce que l'auteur, avec sa réserve habituelle, ne désigne que par des initiales les membres de la famille dont il est ici question, soit parce qu'il

(1) *Life and Mission*, p. 171 à 174. — (2) P. 378 à 381.

cite cet épisode en le donnant comme étant arrivé à *un* médium qu'il ne nomme pas. Or, outre que Mme Dunglas, en reproduisant cette étrange aventure (1), dit qu'elle se passa chez M. Ward Cheney, grand manufacturier à South Manchester, et que son mari était le médium en cause, je crois d'autant plus volontiers à son authenticité, que je l'ai entendue raconter par Home lui-même, il y a de cela fort longtemps.

« J'ai eu soin de noter scrupuleusement, pendant bien des années, tous les faits pouvant prouver la persistance de notre identité après la mort, car ce n'est que sur les faits que les théories doivent être basées. En voici un qui se passa en 1852 :

« Pendant que j'habitais Springfield (Massachusetts), je fis une grave maladie, qui me retint au lit pendant quelque temps. Un jour, au moment où le médecin venait de me quitter, un Esprit vint se communiquer à moi et me délivra ce message : « Vous prendrez cet après-midi le train pour Hartford (Connecticut) ; il s'agit d'une affaire aussi importante pour vous-même que pour les progrès de la cause. Ne questionnez pas, faites simplement ce que nous vous disons. » Je fis part à ma famille de cet ordre étrange, et le

(1) *Life and Mission*, p. 19 à 22.

docteur fut appelé de nouveau; celui-ci, me voyant bien décidé à agir conformément à la communication reçue, conseilla de me laisser partir, disant qu'en cas d'issue fatale j'en aurais assumé moi-même toute la responsabilité. Je pris donc le train, ignorant complètement ce que j'allais faire et le but d'un tel voyage.

« Arrivé à Hartford, je suis abordé par un étranger, qui me dit : « Je n'ai eu l'occasion de vous voir qu'une seule fois et pendant quelques instants à peine; je ne crois pourtant pas me tromper, vous êtes bien M. Home? » Je répondis affirmativement, ajoutant que j'arrivais à Hartford sans aucune idée de ce qu'on y voulait de moi. « C'est drôle! » reprit mon interlocuteur, « je venais justement prendre le train pour aller vous chercher à Springfield. » Il m'expliqua alors, qu'une famille influente bien connue, me faisait inviter à lui rendre visite et à lui prêter mon concours pour les investigations qu'elle désirait faire en matière de spiritisme. Le but du voyage commençait donc à se dessiner; mais le mystère restait tout aussi profond, quant aux suites de cette aventure.

« Une charmante promenade en voiture nous amena bientôt à destination. Le maître de la maison, M. Ward Cheney, était justement devant sa porte et il me souhaita la bienvenue, disant

qu'il n'avait pas espéré me voir arriver avant le lendemain au plus tôt. Comme j'entrais dans le vestibule, mon attention est attirée par le bruissement d'une lourde robe de soie. Je regarde autour de moi et suis surpris de ne voir personne; mais nous passons alors dans un des salons et je ne me préoccupe plus de cet incident. Là, cependant, le même bruit se fait entendre de nouveau, sans qu'il me soit possible de comprendre quelle en est la cause. Peut-être mon étonnement se lisait-il sur ma figure, car mon hôte me dit : « Vous avez l'air effrayé, que vous arrive-t-il donc? » A quoi je répondis — ne voulant pas paraître prendre au sérieux une circonstance qui s'expliquerait peut-être tout naturellement — que je relevais de maladie et que mon système nerveux laissait sans doute à désirer, mais qu'avec un peu de repos j'aurais bientôt repris le dessus. A peine avais-je fait cette réponse, que j'aperçus dans le vestibule une petite dame âgée, vêtue d'une robe de forte soie grise et paraissant très affairée. Là était donc l'explication de cette espèce de mystère; j'avais entendu, sans la voir, cette personne qui allait et venait par la maison.

« Le frôlement de la robe s'étant fait entendre de nouveau et M. Cheney l'ayant alors remarqué en même temps que moi, il me demanda d'où

ce bruit pouvait bien venir. « Oh ! » répondis-je, « c'est du costume de soie grise de cette dame âgée que je vois dans le vestibule. Qui est donc cette personne? » L'apparition était, en effet, si distincte que je ne mettais pas en doute que cette dame fût une créature en chair et en os.

« Le reste de la famille arrivant à cet instant, les présentations empêchèrent M. Cheney de me répondre, et je n'eus pas l'occasion d'en apprendre davantage pour le moment; mais, le dîner ayant été servi, je fus surpris de ne pas voir à table la dame à la robe de soie; ma curiosité en fut éveillée, et cette personne devint dès lors pour moi un sujet de préoccupation.

« Lorsque la société quitta la salle à manger, j'entendis de nouveau le frôlement de la robe de soie. Je ne voyais rien, mais j'entendis distinctement une voix qui disait : « Je suis fâchée qu'on ait placé un cercueil sur le mien; en outre, je ne veux pas qu'il y reste. »

« Ayant communiqué au chef de la famille et à sa femme cet étrange message, ils se regardèrent tous deux avec stupéfaction; puis M. Cheney, rompant le silence, me dit qu'il reconnaissait parfaitement ce costume, sa couleur et même son genre de soie épaisse; « mais, » ajouta-t-il, « ce qui concerne le cercueil placé sur le sien est absurde et erroné. » Cette réponse me

rendit fort perplexe; je ne savais que dire, d'autant plus qu'avant la communication je ne m'étais pas douté d'avoir eu affaire à une désincarnée; je ne connaissais pas même les rapports de famille ou d'amitié qui pouvaient exister entre la vieille dame et les Cheney.

« Une heure plus tard, j'entendis tout à coup la même voix, prononçant exactement les mêmes paroles, mais en y ajoutant ceci : « En outre, Seth n'avait pas le droit de couper cet arbre. » Ayant fait part à mon hôte de ce nouveau message, il en devint tout soucieux. « Il y a là, » me dit-il, « quelque chose de bien étrange; mon frère Seth a fait couper un arbre qui masquait la vue du vieux manoir, et nous avons toujours été d'avis que la personne qui est censée vous parler n'aurait pas permis de l'abattre si elle eût encore été de ce monde. Quant au reste du message, il n'a pas l'ombre de bon sens. »

« La même communication m'ayant été donnée dans la soirée pour la troisième fois, je me heurtai de nouveau à un démenti formel, en ce qui concernait le cercueil. J'étais sous le coup d'une impression fort pénible lorsque je me retirai dans ma chambre. Je n'avais jamais reçu de message mensonger et même, en admettant le bien-fondé de son grief, une pareille insistance, de la part d'un Esprit désincarné, à ne pas vou-

loir qu'un autre cercueil fût placé sur le sien, me semblait absolument ridicule. J'aurais été moins scandalisé s'il m'eût parlé de couronnes d'or, de vêtements resplendissants ou d'interminables jeux de harpes ; tout cela m'eût paru plus admissible que la fantaisie en question. Je passai, en conséquence, toute une nuit d'insomnie à réfléchir sur ce désagréable incident.

« Le matin venu, j'en exprimai à mon hôte mon profond désappointement ; il me répondit qu'il en était lui-même fort chagrin, mais qu'il allait me prouver que cet Esprit — si c'était bien celui qu'il prétendait être — s'était gravement trompé. « Nous allons nous rendre à notre caveau de famille, » me dit-il, « et vous verrez que, l'eussions-nous voulu, il n'aurait pas été possible de placer un autre cercueil au-dessus du sien. »

« Etant venus au cimetière, nous fîmes demander le fossoyeur qui avait la garde de la clef du caveau. Au moment où il allait ouvrir la porte, il parut faire une réflexion et dit, d'un air un peu embarrassé, en se retournant vers M. Cheney : « Je dois vous avertir, Monsieur, que, comme il restait justement une petite place au-dessus du cercueil de Mme ***, j'y ai mis le petit cercueil de l'enfant de L..... Je pense que cela n'a pas d'importance, mais peut-être aurais-je mieux

fait de vous en prévenir. Ce n'est que depuis hier qu'il est placé là. »

« Jamais je n'oublierai le coup d'œil que me lança M. Cheney lorsqu'il me dit, en se tournant vers moi : « Mon Dieu, c'est donc bien vrai! »

« Le soir même, nous eûmes une nouvelle manifestation de l'Esprit, qui vint nous dire : « Ne croyez pas que j'attache la moindre importance au cercueil placé sur le mien; on y empilerait toute une pyramide de cercueils que cela me serait parfaitement égal. Mon unique but était de vous prouver une fois pour toutes mon identité, de vous amener à la conviction absolue que je suis toujours un être vivant et raisonnable, la même E..... que j'ai toujours été. C'est la seule raison qui m'a fait agir comme je l'ai fait. »

CHAPITRE III

Histoire apocryphe.

Si les phénomènes authentiques obtenus par la médiumnité de Home sont nombreux et variés, les faits apocryphes, qui ont été publiés sur son compte, le sont peut-être plus encore. La légende s'est donné libre carrière à son sujet; il y a tant de gens au monde qui se font gloire d'ètre au courant de chaque événement et suppléent, par la fertilité de leur imagination, aux renseignements qui peuvent leur faire défaut. Le nombre des assistants aux séances de Home était nécessairement restreint, et comme la majeure partie de ces privilégiés se renfermaient dans un prudent mutisme, les amateurs de récits merveilleux avaient beau jeu pour lancer leurs racontars aux quatre vents des cieux. Ces histoires avaient d'autant plus de prise sur le public, que leurs propagateurs se présentaient invariablement comme témoins oculaires des faits qu'ils inventaient.

C'est probablement dans les journaux français, que ceux qui voudraient être édifiés sur la fécon-

dité d'imagination déployée à cet égard, pourraient faire la plus ample moisson. En général, ce n'était que de ridicules anecdotes; mais il en était aussi où la calomnie dépassait à tel point la mesure que, soit Home lui-même, soit ses amis, durent intervenir en plus d'une occasion, pour protester contre des rapports qui portaient atteinte à son honneur. Une de ces calomnies fut celle répandue dans le public en 1858, pendant son séjour à Rome : on affirma alors qu'il était enfermé à Mazas, — en prétendant l'y avoir vu, — mais sans pouvoir dire pour quel délit il avait été incarcéré (1).

*
* *

Voici quelques-unes des légendes dont Mme Dunglas donne de nombreux exemples dans ses ouvrages :

En 1876, un télégramme — celui qui fut cause de la mort de la tante de Home — annonçait au près et au loin que le médium venait de mourir subitement en wagon, sur la ligne de Berlin à Cologne; les journaux s'empressèrent de colporter cette fausse nouvelle, et ce fut, pour plusieurs d'entre eux, l'occasion de ressusciter d'anciennes anecdotes ou d'en imaginer de nouvelles.

*
* *

(1) *Life and Mission*, p. 107.

Celle-ci a fait le tour du monde et était — récemment encore — sérieusement racontée dans la *Tribune de Genève.* Home l'a reproduite dans *Incidents,* où il a cru devoir la démentir et dire comment elle avait pris naissance.

Le médium était parti subitement pour l'Amérique, après avoir donné à Fontainebleau quelques séances, en présence de l'empereur, de l'impératrice et du roi de Bavière; le but de ce voyage était d'aller chercher sa sœur, que l'impératrice avait gracieusement offert de prendre à sa charge, et qu'elle plaça, en effet, dans une maison d'éducation, où la jeune fille séjourna pendant plusieurs années. Les bruits les plus divers coururent au sujet de ce départ inattendu, et un journal anglais, le *Court Journal,* en trouva l'explication ingénieuse, sinon véridique, que voici :

« Trois personnages, que Home n'avait pas voulu admettre à une séance, parce qu'il se méfiait d'eux et de leur scepticisme, s'étaient vengés, en le faisant tomber dans un piège habilement tendu. Les trois héros de cette prétendue aventure étaient le maréchal Baraguay-d'Hilliers, le feuilletonniste Eugène Guinot et Nadaud, le chansonnier. Aidés d'un compère, ils avaient imaginé de faire évoquer par Home (qui jamais n'évoquait un Esprit) les mânes de Socrate, de Frédéric-le-Grand et d'Alcibiade. »

« C'était dans les salons d'un haut fonctionnaire de la Cour que cette prétendue séance devait avoir eu lieu. L'évocateur, en voyant apparaître les fantômes de Socrate et de Frédéric, — qui n'étaient autres que Nadaud et le maréchal Baraguay-d'Hilliers, travestis pour la circonstance, — avait perdu son sang-froid et ne s'était aperçu que trop tard de la mystification dont il était victime. Telle était la cause de sa fuite précipitée. Malheureusement pour l'honnête *Journal*, tout était faux dans son récit : les faits, les noms, les personnes et les détails (1). »

* * *

Certains esprits, féconds autant que sceptiques, trouvaient aussi des explications aux mystérieux phénomènes, et leurs théories, quelque absurdes qu'elles fussent, rencontraient néanmoins des adhérents. Un reporter, par exemple, avait découvert que, dans les séances des Tuileries, Home se servait d'une ligne télescopique, dissimulée sous ses vêtements et au moyen de laquelle il projetait à distance les objets destinés à illusionner les assistants. Si l'auteur de cette invention eût assisté à une seule de ces séances, auxquel-

(1) *Révélations sur ma vie surnaturelle*, p. 156 à 162.

les n'était admis qu'un cercle restreint des personnes de la Cour, il aurait su qu'elles avaient lieu en pleine lumière et qu'il n'aurait pas été facile à Home d'user de ce stratagème, ni d'enlever ses chaussures, comme le disait ce véridique Français, et de faire prendre ses pieds pour des mains d'Esprits.

Quelque ingénieuse que fût cette découverte, elle fut encore surpassée par celle du correspondant anglais d'un journal de Cincinnati, qui annonçait qu'à Florence on avait trouvé le médium sur le toit d'une maison, occupé à poser des fils de fer, au bout desquels se balançaient des éponges phosphorées. Il s'abstenait, cela va sans dire, d'indiquer la raison pour laquelle ces engins étaient mis à une telle distance, ni quel rôle les éponges phosphorées pouvaient bien y jouer (1).

*
* *

Il serait oiseux de s'étendre davantage sur ces inepties ; mais certaines aventures drôlatiques qui survinrent à Home, en plusieurs occasions, dans ses rencontres avec des personnes qui, ne le connaissant pas, se permettaient de raconter sur lui des histoires plus ou moins bien imagi-

(1) *The Gift*, p. 202.

nées, trouveront ici leur place. Une des plus amusantes se passa en mai 1857.

Home avait reçu, peu après son retour d'Amérique, un télégramme, par lequel l'impératrice l'invitait à se rendre au château de Fontainebleau, où résidait alors la Cour. Partant le soir de Paris, il se trouva voyager en compagnie de trois inconnus, entre lesquels la conversation s'engagea sur les nouvelles du jour.

« — Home est de retour, à ce qu'il paraît, » dit l'un des trois messieurs; « on assure même qu'il n'est jamais parti. »

« — Et moi, je vous garantis, » reprend le second, « qu'il est bien loin à l'heure qu'il est et que — quoi qu'en puissent dire les journaux — Paris ne le reverra jamais. »

« — Il serait donc vrai que l'empereur lui a signifié son congé ? »

« — Parfaitement vrai ; l'impératrice a été si épouvantée de ce qu'elle a vu dans certaine séance — je tiens mes renseignements de première main — que l'empereur s'est décidé à interdire ces scènes diaboliques; aussi notre sorcier a-t-il dû quitter la France du jour au lendemain. »

« — On dit qu'il a reçu des sommes folles ! »

« — Il était payé à raison d'un million par année ! »

Ici Home se joignit à la conversation, et bien-

tôt il était au mieux avec ses compagnons de voyage. Il eut alors l'occasion d'apprendre sur son propre compte un certain nombre d'incidents intéressants, dont il ne se doutait en aucune façon. Sur ces entrefaites, le train arriva à Fontainebleau. Un laquais en livrée impériale se trouvait sur le quai. Home, s'adressant à lui :

« — Qui attendez-vous? » dit-il.

« — M. Home, Monsieur. »

« — Je suis M. Home. »

Saluant poliment, il descend de wagon, laissant ces trois messieurs assez stupéfaits (1).

* * *

Une autre fois, il voyageait avec un monsieur âgé et un jeune homme; le premier ayant parlé de Home, le plus jeune prétendit immédiatement qu'il le connaissait aussi.

« — Je ne suis pas précisément lié avec lui, » dit-il, « mais il nous est arrivé de nous rencontrer chez mon amie, la princesse de Beauveau, qui aime à lui voir faire ses tours d'adresse. »

« — On affirme pourtant, » répartit Home, « que la princesse passe pour croire au concours qu'il dit lui être prêté par les Esprits. »

« — Il ne faut pas cròire tout ce qu'on dit !

(1) *Life and Mission,* p. 119 et 120.

Elle n'y a pas plus foi que moi-même et tient Home pour ce qu'il est en réalité. »

« — Vous parlez là d'une personne que je connais fort bien, » reprend Home en sortant une lettre de son portefeuille, « car la princesse de Beauveau veut bien m'honorer de son amitié ; mais quand je l'ai entendue parler de Home, elle ne le traitait pas de charlatan. »

« — Je peux pourtant vous affirmer que telle est bien son opinion. »

« — Puisque vous vous êtes trouvé avec lui, vous le reconnaîtriez, sans doute, facilement. »

« — Assurément. »

« — Et cette lettre, » dit Home en la sortant de son enveloppe, « en connaissez-vous l'écriture. »

Le jeune homme ne la connaissait pas.

« — Eh bien! » reprit Home, « cette lettre m'a été adressée par la princesse de Beauveau et, si vous voulez bien en prendre connaissance, vous verrez qu'elle croit fermement au pouvoir spirituel de M. Home. »

Mais le jeune homme, assez confus, ne voulut pas lire la lettre et affirma qu'il s'en rapportait à son interlocuteur.

« — Veuillez, au moins, » poursuivit le médium, « jeter un coup d'œil sur l'enveloppe, pour voir à qui elle est adressée. »

L'ayant regardée, il n'ouvrit plus la bouche et, au premier arrêt, s'empressa de quitter le wagon (1).

*
* *

Les journaux charivariques, pour lesquels ce thème était assez attrayant, n'ont pas manqué de s'en emparer aussi. Ici, une caricature représente l'Esprit de César, cirant les bottes du médium qui vient de l'évoquer dans ce but; là — à l'aide de sa baguette magique, — il fait raser et coiffer l'honorable société par des mains isolées. Ailleurs, on voit le sorcier faire ses préparatifs de départ et emballer sa collection de démons; mais, lorsque vient le tour du chef de la bande — un diable à la queue et aux cornes fort imposantes — celui-ci le supplie de le laisser à Paris, où il se trouve en si bonne compagnie (2).

*
* *

En voilà assez sur le côté burlesque d'une question trop sérieuse pour être traitée sur le ton de la plaisanterie. On comprendra, cependant, que l'opinion publique ait pu faire fausse route, lors-

(1) *Life and Mission*, p. 120 et 121. — (2) P. 71.

qu'on saura qu'il ne se publiait aucun compte rendu des séances tenues aux Tuileries. Les quelques faits réels dont pouvait avoir parlé l'un ou l'autre des *sitters* se transformaient, en conséquence, en passant de bouche en bouche, et s'exagéraient dans d'étonnantes proportions; aussi, malgré les protestations de Home, qui affirmait, chaque fois que l'occasion s'en présentait, n'avoir, en réalité, aucun pouvoir sur les phénomènes et ne pouvoir jamais garantir, au début d'une séance, si, oui ou non, il s'en produirait, il n'en passait pas moins, auprès de bien des gens, pour un magicien, ayant à ses ordres un bon nombre d'Esprits familiers.

CHAPITRE IV

La crainte du « Qu'en dira-t-on ? »

Grâce à l'appui que lui ont prêté les amateurs de racontars et les journaux — ceux même qui passent pour les plus sérieux — la vie légendaire de Home a eu une rare notoriété, tandis qu'il en était tout autrement de sa vie réelle. La crainte de se compromettre fut, pour l'immense majorité de ceux qui auraient pu témoigner de l'authenticité des phénomènes, obtenus en présence de ce médium, la principale, sinon l'unique cause, du silence qu'ils gardèrent à son sujet.

On sait que William Crookes s'est plaint, en mainte occasion, de l'apathie de ses savants collègues ; il affirmait que la réalité des phénomènes psychiques serait bientôt admise, s'il se trouvait quelques hommes de science disposés à en faire, avec lui, un examen sérieux, poursuivi pendant un certain nombre de séances. Mais le mauvais vouloir et le scepticisme qu'il rencontra rendirent impossibles des constatations, appuyées de signatures en nombre suffisant.

Dans une des séances les plus intéressantes rapportées par le savant chimiste, il se trouvait en compagnie de son frère, M. Walter Crookes, de M. Cox, avocat très honorablement connu, qui a aussi été un ardent défenseur des faits et de leur authenticité, et du Dr Huggins, membre de la Société royale. Celui-ci était au nombre de ceux qui redoutent le « Qu'en dira-t-on ? » ce qui donnait à Crookes l'occasion de dire à Home, dans une lettre qu'il lui écrivait le 18 juillet 1871 : « Huggins, que j'ai vu hier, a bien travaillé de la langue ; il est poltron de la plume, mais, dans la conversation, il est, en revanche, brave comme un lion (1).

*
* *

Le monde scientifique ne veut tenir pour valables que les expériences faites par les savants eux-mêmes ; cette prétention n'est pas admissible, en présence de l'obstination dont a fait preuve jusqu'ici la grande majorité de ces mêmes savants, à ne pas vouloir contrôler les phénomènes psychiques ou spirites. On a vu, par exemple, les deux secrétaires de la Société royale — les professeurs Sharpey et Stokes — refuser

(1) *Life and Mission*, p. 355 et 356.

de prendre part à des séances avec Home, auxquelles M. Crookes les invitait. La Société royale elle-même, ne voulut pas entrer en matière sur les rapports que lui présentait Crookes touchant ses expériences.

Le Dr William B. Carpenter, qui a été un des antagonistes les plus acharnés du spiritisme, mérite une mention spéciale : Dans un grand nombre d'écrits, il a contesté, soit la réalité des phénomènes, soit la bonne foi des médiums ; le fait de lévitation attesté par le vicomte Adare, lord Lindsay et le capitaine Wynne, dont il est parlé pages 43 à 46, a été tout particulièrement de sa part l'objet d'une violente opposition. Comment ce même Dr Carpenter concilie-t-il ses démentis et ses accusations de fraude avec les déclarations suivantes, qu'il adressait, en date du 27 novembre 1877, à un jeune journaliste en relation avec Home :

« ... Je n'ai jamais nié que les Esprits partis ne pussent continuer à exister ou à exercer leur influence sur les cerveaux des vivants..... Rien ne m'empêche de croire à la possibilité, ni même à la probabilité de telles influences spirituelles ; c'est un domaine absolument distinct de celui concernant la réalité des *manifestations physiques*. Car, lors même que M. Home et beaucoup d'autres me croient matérialiste, ma philo-

sophie est plutôt un *spiritualisme universel*.... J'ai toujours considéré M. Home comme un honnête homme, ayant foi en lui-même; si, d'un côté, ma confiance en lui a été ébranlée par le procès Lyon [1], son livre *Ombres et Lumières* m'a donné de lui une opinion plus favorable, et vous aurez remarqué que ce que j'ai pu dire de désagréable sur son compte n'avait trait qu'aux *manifestations physiques*..... »

Venant, après les violentes attaques, publiées en octobre 1871 dans la *Quarterly Review*, contre Crookes et d'autres, cette lettre est assez originale. En public, le Dr Carpenter attribuait les phénomènes physiques du spiritisme à la fraude et expliquait par sa théorie favorite de la *cérébration inconsciente* les phénomènes mentaux, tandis que dans cette lettre privée, il ne voit rien d'impossible ou même d'improbable à l'exercice d'une influence des Esprits de ceux qui sont partis sur ceux qui restent ici-bas. Il se contredit, en outre, lui-même lorsqu'il dit, d'une part, qu'il croit le médium honnête et, d'autre part, que les manifestations physiques observées aux séances de Home sont le produit de la supercherie [2].

* * *

(1) Voir p. 102 à 111. — (2) *Life and Mission*, p. 308 et 309.

On a prétendu que Home craignait d'inviter des savants à prendre part à ses séances ; cela est inexact, il ne les recherchait, ni ne les évitait ; il lui était indifférent que la science officielle s'occupât de ses facultés médiumniques ou qu'elle ne s'en occupât pas ; mais il lui répugnait de se trouver en face d'hommes qui le considéraient comme un charlatan ; c'est la raison pour laquelle les séances qu'il devait tenir avec Tyndall ne purent avoir lieu. Des amis de ce savant désiraient le voir étudier la question, mais Home ayant appris, par une lettre que lui adressait en 1868 M. Bertolacci, que Tyndall avait déclaré que « si ses propres sens venaient à le convaincre de la réalité du spiritisme, il renierait ses propres sens, » il se refusa à lui donner des séances, qui, en face d'un tel parti-pris, n'avaient aucune chance de succès (1).

* * *

Le professeur Balfour Stewart émettait de son côté la théorie que la faculté de Home résidait simplement dans une force électro-biologique, qui lui permettait d'hypnotiser toutes les personnes réunies en séance. « Quelque susceptibles que puissent être les *sitters* de céder à

(1) *Life and Mission*, p. 336.

cette influence, » répliqua Crookes, « on fera difficilement admettre que la puissance du médium ait été jusqu'à hypnotiser les instruments dont je me suis servi pour mes expérimentations [1]. »

---

(1) *Life and Mission*, p. 339 et 340.

CHAPITRE V

Epreuves.

Si la carrière de Home a été bénie sous bien des rapports, les tribulations ne lui ont pas non plus manqué, car, indépendamment de sa santé délicate, qui l'obligeait à de grands ménagements, sa position financière fut fréquemment pour lui une cause de sérieux embarras. Ayant dù renoncer, ainsi que nous l'avons vu, à la vocation de médecin, pour laquelle il se sentait des aptitudes, ce fut principalement par des conférences qu'il donna soit en Amérique, soit en Angleterre, qu'il put se créer des ressources. Il avait, comme récitateur, un talent fort remarquable et ses productions obtinrent beaucoup de succès devant le public.

Les deux mariages qu'il contracta améliorèrent bien sa position, mais il n'en eut pas moins des phases fort difficiles à traverser et dut montrer parfois une grande énergie pour se tirer d'affaire.

Les principales causes de ses soucis furent dues à deux procès qu'il eut à soutenir. L'un

d'eux lui fut intenté par la comtesse Pouchkine, la riche héritière de son beau-frère, le comte Koucheleff-Besborodka, qui lui contestait ses droits à la petite fortune que lui avait laissée sa première femme; ce procès se termina en 1871 par un verdict en sa faveur.

L'autre, bien plus important, fut très préjudiciable au médium, parce que le public, peu expérimenté en ces questions litigieuses, apprenant qu'il l'avait perdu, put croire à sa culpabilité; aussi est-il nécessaire d'entrer à ce sujet dans quelques détails.

*
* *

Vers la fin de l'année 1866, pendant laquelle la santé de Home avait été de plus en plus chancelante, on lui offrit le poste de secrétaire dans une association qui, sous le nom d'« Athenæum, » venait d'être fondée par quelques spiritualistes anglais, désireux d'avoir un lieu de réunion pour les partisans de la cause. Le médium accepta cette proposition qui lui assurait une existence plus tranquille et mieux en rapport avec sa constitution délabrée. Il n'occupait que depuis peu ce poste, lorsqu'il reçut un jour la visite d'une veuve, vieille et riche, Mrs. Lyon, qui désirait se faire recevoir membre de l'« Athenæum. »

Au cours de la conversation, cette dame lui fit l'éloge de son ouvrage : *Incidents of my Life* et lui apprit qu'elle aussi avait cru aux manifestations spirites dès son enfance, qu'elle était médium et sujette à des visions. Ce qui, toutefois, paraissait l'intéresser avant tout, c'était de savoir jusqu'où allait l'intimité du médium avec certains membres de l'aristocratie et de la famille royale et elle posa à Home différentes questions à cet égard. Peu de jours après il apprenait, à sa grande surprise, que Mrs. Lyon s'était prise pour lui d'une telle affection, qu'elle avait résolu de l'adopter et de placer sur sa tête une somme importante. Elle n'avait pas d'enfants et détestait les parents de son mari ; ils pourraient donc, disait-elle, vivre comme mère et fils ; il ajouterait à son nom celui de Lyon et cet arrangement ferait deux heureux, lui par la fortune qu'elle lui apporterait, elle par les entrées dans le grand monde qu'il lui faciliterait. « Que vous le vouliez ou non, » lui dit-elle un jour, « je vous léguerai ma fortune et il faudra bien que vous l'acceptiez. Vous êtes un gentleman et avez des amis dans la meilleure société. J'y serai reçue avec vous et vos amis seront reçus chez nous ; j'aurai ainsi devant moi des jours de bonheur pour ma vieillesse. » Il lui exprima ses craintes de ne devoir sa démarche qu'au pouvoir

extraordinaire qu'il possédait, mais elle le nia et dit que lors même qu'elle devait à ce pouvoir d'être entrée en rapport avec lui, c'était bien pour sa personne même qu'elle avait de l'affection, maintenant qu'elle le connaissait. Malheureusement pour lui, il n'y avait pas de témoin à cet entretien et il n'eut plus tard que sa parole pour prouver sa bonne foi, ce qui était insuffisant devant la loi anglaise.

Quel but poursuivait, en réalité, Mrs. Lyon, en offrant ainsi à Home de partager sa fortune? Il est difficile de le savoir ; cette dame était fantasque ; à ce qu'on apprit plus tard, elle avait déjà fait et révoqué cinq testaments au moins, en faveur de différentes personnes. On a pu supposer qu'elle désirait en venir au mariage avec son fils adoptif; quoi qu'il en soit, ce fut lorsqu'elle vit que celui-ci était un valétudinaire, qui exigeait des soins plutôt qu'il n'en pouvait donner, qu'elle passa subitement de l'affection à la haine et qu'elle lui intenta une action en remboursement de la somme dont elle lui avait fait don, somme qui, de £ 24,000 qu'elle était primitivement, avait été portée d'abord à 30,000, puis à £ 60,000.

Home avait beaucoup hésité avant d'entrer dans les vues de Mrs. Lyon; à plusieurs reprises déjà il avait refusé, dans le passé, des offres de même genre et il tenait toujours à ne rien sacrifier

de son indépendance. Pressé, toutefois, par les amis qu'il avait consultés, il se décida à accepter ces propositions qui, de pauvre qu'il était, faisaient de lui un homme riche, mais il ne fut pas longtemps avant de s'en repentir.

*
* *

En mai 1867, Mrs. Lyon consultait un avocat retiré des affaires sur le meilleur moyen de se faire rembourser la moitié de la somme cédée. Home se trouvait alors à Malvern, d'où il revint à Londres en juin ; son docteur lui ayant ordonné une cure de bains en Allemagne, il écrivit à Mrs. Lyon pour l'en aviser, lui disant qu'il serait bien aise qu'elle voulût l'y accompagner.

« Mon cher Daniel, » répondit-elle, « je viens d'apprendre par votre lettre votre détermination que j'approuve entièrement ; j'espère que la cure vous sera profitable et vous souhaite que vous y ayez du plaisir et surtout que vous y trouviez la santé. » Elle terminait sa lettre en le priant de venir la voir, ce qu'il fit immédiatement. Mais alors, loin de se montrer envers lui aussi affectueuse que les termes de sa lettre auraient pu le faire supposer, ce fut d'un ton grossier qu'elle réclama la restitution des £ 30,000 qu'elle lui avait données en dernier lieu. Cette demande le

jeta dans une grande perplexité; il se rendait bien compte, en effet, que s'il cédait et restituait le titre réclamé d'une manière si outrageante, on ne manquerait pas de dire qu'il n'agissait ainsi que par crainte d'un procès. Après avoir consulté ses amis de Londres, qui tous l'engagèrent à n'en rien faire, il se décida, malgré leurs avis, à satisfaire aux exigences de Mrs. Lyon, en posant toutefois pour condition que cette dame — qui avait attaqué sa loyauté et celle de ses amis — se rétracterait par écrit. Il ne se doutait pas qu'elle eût déjà déposé à la Chancellerie une plainte en règle. Etant malade, il ne demandait qu'une chose, c'est qu'on le laissât tranquille; il n'en voulait pas à Mrs. Lyon, à qui il avait écrit de son propre mouvement; mais si, à ce moment, il avait eu connaissance du dépôt de sa plainte, il ne se fût certainement prêté à aucun compromis. Sur ces entrefaites, Mrs. Lyon — ne tenant compte ni de ce que le départ de son fils adoptif était ordonné par le médecin, ni de ce qu'en la prévenant de ce départ il lui avait demandé de l'accompagner — obtint contre lui un mandat d'arrêt qui fut mis à exécution le 18 juin 1867. Home était relâché le lendemain ; ce ne fut, toutefois, qu'après avoir livré les titres de donation des 60,000 livres ; ses amis, lord Adare et lord Lindsay, ne le quittèrent

pas pendant ces vingt-quatre heures, témoignage de sympathie auquel il fut très sensible ; mais une telle secousse, survenant dans un moment où il était déjà miné par la maladie, faillit lui porter le coup fatal ; il fut trois mois avant d'être suffisamment rétabli pour pouvoir s'occuper d'affaires et s'entendre avec ses avocats au sujet de ce malheureux procès.

*
* *

La cause Lyon contre Home vint en avril 1868 devant le vice-chancelier Giffard, sans le concours du jury. Les prétentions de la plaignante étaient basées sur ce qu'elle avait été entraînée à adopter M. Home par des communications qu'elle croyait émaner de son mari défunt. Elle affirmait que, lors de leur première entrevue, les paroles suivantes avaient été dictées par coups frappés sur la table : « Ma bien-aimée Jeanne, je suis Charles, votre cher époux ; je vis pour vous bénir. » Et, cependant — d'après sa propre déposition — elle était, lors de cette première rencontre, absolument inconnue de Home, qui ne pouvait donc pas savoir que son mari s'appelait Charles. Elle prétendait que c'était par des communications successives qu'elle avait été poussée à adopter Home et à le doter, en diffé-

rentes fois, des sommes qu'elle lui avait remises. Ces prétendues communications auraient été invariablement données dans des moments où Mrs. Lyon se trouvait en tête-à-tête avec le médium, ce qui rendait impossible toute preuve par témoins, en faveur de l'un ou de l'autre des plaideurs. Home affirma sur serment que la première de ces communications — ainsi que d'autres — était pure invention ; il produisit, en outre, témoin après témoin qui déclarèrent que Mrs. Lyon ne leur avait jamais parlé de ces communications comme ayant été la cause déterminante de sa manière d'agir vis-à-vis de lui et qu'elle avait toujours assuré que ce qu'elle en faisait était par pure affection. L'avocat de Home, surtout, M. Wilkinson, avoué d'une parfaite honorabilité, témoigna énergiquement de l'obstination que Mrs. Lyon avait mise dans ses décisions en faveur de Home, malgré les nombreux conseils qu'on lui avait donnés, de ne pas agir sans réflexion et sans avoir consulté d'autres hommes d'affaires. « Si c'est par des communications spirites qu'elle a été influencée, à l'époque où elle signa sa donation, » déclare-t-il entre autres dans sa déposition, « non seulement elle ne me le dit pas, mais bien au contraire, elle le nia péremptoirement, m'affirmant que son affection pour M. Home et son désir de le rendre

indépendant étaient les uniques mobiles de sa conduite. »

Malheureusement pour le médium, la bonté de sa cause ne pouvait prévaloir, ni contre les préventions du juge, ni contre les subtilités de la loi anglaise qui, dans cette circonstance, contrairement aux maximes ordinaires de la jurisprudence, exigeait que le défendeur fût tenu pour coupable aussi longtemps qu'il n'avait pas fait la preuve absolue de son innocence. Or, les faits dont Mrs. Lyon l'accusait s'étant nécessairement passés sans témoins, Home n'avait que sa parole pour toute ressource et lors même que sa partie adverse s'était évidemment rendue coupable de faux serment, sur certains points de sa déposition, cela ne suffisait pas pour faire absoudre un médium, considéré comme le représentant du spiritisme, qui, à cette époque, était vu de fort mauvais œil, bien plus qu'il ne l'est encore de nos jours.

Malgré ces circonstances fâcheuses, cependant, tout en se croyant obligé de rendre un jugement défavorable à Home, le vice-chancelier Giffard prononçait ces paroles, qui montrent bien en quelle petite estime il tenait Mrs. Lyon : « Les frais (du procès) ont été notablement augmentés, d'abord par le fait de l'attaque inexcusable de la plaignante contre M. Wilkinson ; ensuite par les

innombrables dépositions erronées sur plusieurs points importants — dépositions sous serment, si méchamment fausses, qu'elles ont mis la Cour dans un grand embarras et ont complètement discrédité le témoignage de la plaignante. »

« Je comprends votre chagrin, mon cher Daniel, » écrivait à Home Mrs. S. C. Hall, « de n'avoir pas eu du vice-chancelier quelques mots en votre faveur qui auraient écarté tout soupçon de fraude en votre qualité de Spiritualiste ; mais qu'auriez-vous dit, s'il eût flétri votre caractère comme il l'a fait pour Mrs. Lyon, qu'il a si carrément accusée de parjure ? »

La meilleure preuve, du reste, que Home n'avait nullement songé à abuser de la crédulité de cette dame, c'est qu'il aurait facilement pu — comme on le lui avait suggéré — échanger les titres anglais qui lui avaient été donnés et mettre leur contre-valeur à l'abri à l'étranger. Mais il eut toujours en horreur tout ce qui avait la moindre apparence d'indélicatesse et il ne se permettait pas volontiers des soupçons injurieux envers qui que ce fût.

Peut-être dira-t-on qu'il aurait dû restituer immédiatement la somme qui lui était réclamée ; s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il pensait qu'il y allait de sa dignité, dont il avait un sentiment très net et dont il était le meilleur juge.

En cédant, il aurait craint qu'on ne l'accusât d'avoir eu peur et de s'être servi de moyens peu délicats pour s'approprier cette fortune. Mais une fois condamné, il ne voulut pas en rappeler, malgré les conseils de quelques-uns de ses amis — pas tous, car plusieurs étaient persuadés qu'en sa qualité de spirite et de médium, il n'obtiendrait jamais d'un tribunal anglais un verdict conforme à l'équité.

Quiconque prendra la peine de lire les nombreux documents de ce procès, tels qu'ils sont consignés dans *Life and Mission* [1], pourra se convaincre que les attaques auxquelles ce médium a été en butte, étaient principalement dirigées contre les doctrines qu'il proclamait et dont la base fondamentale — les phénomènes — était combattue par tous ceux dont elles compromettaient les théories ou les intérêts.

---

[1] P. 252 à 274.

CHAPITRE VI

Aperçu philosophique.

Ce travail serait incomplet, si nous n'abordions pas ici la question de doctrine. Les idées philosophiques de Home, en effet, prêtent, à certains égards, le flanc à la critique.

Tout en reconnaissant ses facultés médianimiques supérieures, on peut trouver excessives les accusations qu'il porte contre les médiums en général. Ses appréciations sur la majeure partie de ses collègues en médiumnité, telles qu'on les lit dans *Lumières et Ombres du Spiritualisme,* ont été l'objet de critiques qui nous semblent justifiées. Bien qu'exceptionnellement doué, il ne paraît pas s'être rendu compte de l'extrême diversité qui existe entre les différents médiums, ni des erreurs qui prennent leur cause dans la variété infinie des Esprits qui se communiquent. Il ne comprenait pas, semble-t-il, que les désincarnés avec lesquels il est permis aux médiums de se mettre en rapport, offrent une diversité de connaissances et d'élévation morale,

semblable à celle que nous constatons chez les incarnés. Partant de là, il se montre trop enclin à dénigrer ceux qui professent d'autres opinions que les siennes ou dont les expériences présentent des résultats moins caractéristiques. Mais c'est surtout contre la réincarnation et contre ceux qui professaient cette croyance que ses critiques ont pris un caractère acerbe qui contraste avec sa bonhomie habituelle. A considérer ce qu'il a lui-même publié à ce sujet et ce qu'en dit de son côté Mme Dunglas Home, dont les opinions sont les siennes, ils ne semblent avoir, ni l'un, ni l'autre, examiné la question assez sérieusement pour pouvoir la juger en pleine connaissance de cause.

« Le Spiritualisme, » lit-on dans *Life and Mission* (1), n'existe pas en France, où il a été remplacé par le Spiritisme, qui est tout autre chose. La conception fondamentale du spiritualisme, c'est l'immortalité individuelle de l'âme et la réalité du monde invisible. Home a prouvé que la mort est une seconde naissance et que la vie de ceux qui quittent la terre ne subit pas d'interruption. Que peut-il y avoir de plus consolant qu'une telle croyance? Il n'y a là aucun antagonisme avec la foi chrétienne, tandis que le spiritisme prétend

(1) P. 112 et 113.

être une religion anti-chrétienne enseignée par les Esprits — si on peut donner le nom de religion à une superstition aussi grossière. Ce n'est pas même une hérésie nouvelle ; c'est simplement l'application au XIXme siècle de l'antique superstition de la transmigration des Esprits..... Ceux qui acceptent cette doctrine s'appuient uniquement sur de prétendues révélations faites par des Esprits. La raison est mise de côté et les preuves d'identité sont remplacées par des écarts d'imagination dénotant plus d'incohérence que de grandeur. Si cette superstition fait des adeptes en France — et rien qu'en France — parmi la classe dépourvue d'intelligence ou d'éducation, elle ne compte pas une seule célébrité intellectuelle. »

* * *

Ces affirmations sont étranges. Les adhérents à la doctrine de la réincarnation se recrutent dans tous les pays et dans tous les rangs de la société ; il s'en trouve, en grand nombre, parmi les personnages les plus éminents ; nous nous bornerons à citer quelques-uns des auteurs qui ont traité, dans des ouvrages remarquables, la question des existences successives : Pezzani, *La Pluralité des Existences ;* Flammarion, *La Pluralité des Mondes* — et tout particulièrement

Allan Kardec, *Le Livre des Esprits, l'Evangile selon le Spiritisme, le Ciel et l'Enfer,* etc. Tous ceux qui ont pesé les arguments, si logiques et si concluants, qui témoignent en faveur d'un nombre indéterminé d'existences corporelles, plutôt qu'à une existence unique dans les liens de la chair, savent combien il est difficile d'admettre que l'Etre Suprême nous ait placés ici-bas pour quelques courts instants et nous ait pourvus d'organes corporels éphémères, s'ils n'étaient pas nécessaires au développement de notre être intellectuel et moral.

Que signifieraient ces existences matérielles si courtes, en regard d'une existence éternelle à l'état d'Esprit? D'où viendraient ces aptitudes si diverses, des idiots d'une part, des génies d'autre part? Pourquoi ces tendances au bien chez quelques-uns, au mal chez le grand nombre? Des destinées si variées, la fortune et le bonheur pour les uns, toute une vie de misère et de souffrance pour les autres?

Si on admet que nous avons déjà vécu, — car la préexistence est en corrélation intime avec la réincarnation — on comprend que les uns naissent supérieurs et les autres inférieurs. On ne comprend pas moins que tel, qui a failli plus ou moins gravement dans une vie antérieure, doit, pour se réhabiliter, expier dans une vie ultérieure, au

lieu que d'autres, moins coupables ou plus avancés, bénéficient aujourd'hui des acquits précédents. Les problèmes troublants du passé et de l'avenir trouvent ainsi leur explication dans cette antique, mais sublime doctrine des existences successives, qui nous fait comprendre les inégalités choquantes qui — avec une vie unique — feraient, non sans raison, douter de la justice divine. Elle remplace désormais, à notre entière satisfaction, les dogmes surannés de la prédestination, du péché originel et de la grâce.

On peut juger, par cette courte analyse des ouvrages mentionnés, si les spirites font bon marché de la raison. Tous ces arguments — et bien d'autres — sont développés avec une logique irréfutable par Allan Kardec. Ceux qui s'intéressent à ces problèmes feront bien de les approfondir en lisant les nombreux livres publiés par cet éminent penseur.

* * *

Deux objections principales sont faites à cette théorie par les adversaires de la réincarnation :

1° « Si nous avions préexisté, » disent-ils, « nous devrions avoir conservé le souvenir de nos vies antérieures ; comment réparer nos torts, si nous ne savons en quoi nous avons failli ? »

2° « Les Esprits ne s'accordent pas entre eux sur cette importante question ; comment expliquer que leurs communications à cet égard soient contradictoires ? »

*
* *

Quant à la première objection, nous ferons observer que les états de veille et de sommeil, par lesquels nous passons alternativement, nous fournissent chaque jour la preuve que nous pouvons oublier momentanément notre existence normale, sans perdre pour cela notre personnalité. N'avons-nous pas aussi, dans le somnambulisme et l'hypnotisme, de fréquents exemples d'une perte de mémoire plus ou moins prolongée ? Qu'y aurait-il d'extraordinaire dans le fait d'un oubli analogue, mais de plus longue durée, dans chaque vie terrestre, par rapport à celles qui l'ont précédée ?

Pouvons-nous, au reste, affirmer que cette perte de mémoire soit absolue ? Si nous n'avons pas, pendant la vie corporelle, le souvenir précis de ce que nous avons été et de ce que nous avons fait de bien et de mal dans nos existences antérieures, n'en avons-nous pas conservé une certaine intuition ? Ne serait-ce pas le désir que nous avons conçu de ne plus commettre les

mêmes fautes, qui se manifeste dans la conscience et nous engage à y résister?

En y réfléchissant, nous reconnaîtrons, en outre, que l'ignorance de notre passé est, en réalité, une nécessité absolue et un véritable bienfait. Dans certains cas, en effet, le souvenir incessant de nos anciennes fautes pourrait nous humilier étrangement, tandis que d'autres circonstances pourraient exalter notre orgueil et entraver notre libre arbitre.

Il est, toutefois, une considération plus péremptoire : Si nous nous souvenions de notre passé, nous nous souviendrions, vraisemblablement aussi, du passé d'autrui, et cette connaissance risquerait d'avoir les plus fâcheux effets sur les relations sociales, dans le cas où nous serions mis en contact avec des individus, dont nous saurions avoir eu à nous plaindre ou qui sauraient avoir eu à se plaindre de nous. Si nous ressentons de l'antipathie pour telle ou telle personne — fait qui se présente fréquemment, sans cause apparente, et qui peut provenir de dissentiments qui nous ont divisés dans une existence antérieure — au moins n'ayant pas de griefs précis à énoncer, pourrons-nous lutter efficacement contre un sentiment malveillant, qui ne repose sur aucun motif plausible. Des rapports affectueux peuvent ainsi se rétablir entre d'anciens ennemis, sans

que leurs susceptibilités, plus ou moins justifiées, viennent se mettre à la traverse d'une réconciliation. Plus tard, l'Esprit rendu à la liberté, se rendra compte du chemin parcouru et bénira Dieu de lui avoir fourni l'occasion de surmonter sa haine. C'est un pas de plus fait dans la bonne voie.

*
* *

Pour ce qui est des théories diverses des Esprits, nous convenons qu'il y a là une difficulté sérieuse ; mais cette difficulté est une preuve de plus de l'erreur dans laquelle on tombe généralement, lorsqu'on s'imagine que l'âme humaine acquiert instantanément des connaissances exceptionnelles, par le fait seul de son passage à travers la mort. Tout semble prouver, au contraire, qu'elle n'en sait pas davantage dans l'au delà, que dans l'en deçà. Ce n'est que par le travail que le progrès se réalise dans les deux mondes — terrestre et spirituel.

*
* *

Une autre erreur consiste à représenter cette doctrine comme anti-chrétienne ; il n'en est rien. M. Daniel Metzger l'a fort bien démontré dans

ses belles conférences [1] ; c'est bien plutôt le christianisme traditionnel qui a fait fausse route, en se refusant à suivre la voie tracée par les premiers chrétiens et à croire aux phénomènes médianimiques — tant à ceux des siècles passés qu'à ceux de notre époque — qui sont pourtant identiques à ceux racontés dans les Evangiles.

La doctrine de la réincarnation elle-même ne peut-elle pas se déduire de quelques-unes des paroles de Christ, et en particulier de celles-ci :

« Il est vrai qu'Elie doit premièrement venir et rétablir toutes choses ; mais je vous déclare qu'Elie est déjà venu et ils ne l'ont point connu, mais ils l'ont traité comme il leur a plu. C'est ainsi qu'ils feront souffrir le Fils de l'Homme. Alors ses disciples comprirent que c'était de Jean-Baptiste qu'il leur avait parlé [2]. »

« En vérité, en vérité, je vous le dis : Personne ne peut voir le royaume de Dieu, s'il ne naît de nouveau [3]. »

Si les conciles soi-disant infaillibles de Chalcédoine, de Constantinople et de Nicée n'eussent pas condamné, avec Origène, sa croyance à la préexistence et aux vies successives, peut-être le monde chrétien, dans son ensemble, admettrait-il

[1] Conférences qui ont été données à Genève, à l'Aula de l'Université, les 22 et 29 novembre 1895.

[2] Saint-Marc IX, v. 10 à 12. — [3] Saint-Jean III, 3.

aujourd'hui cette doctrine, et la foi des masses ne serait-elle pas si profondément ébranlée par les théories inacceptables qu'on leur présente. Car, ne l'oublions pas, s'il reste des points obscurs dans la doctrine que nous défendons, au moins ne s'y trouve-t-il rien d'illogique, rien qui soit en opposition avec l'idée que nous nous faisons de la bonté de Dieu et de sa justice. Pourrait-on en dire autant des théories touchant le péché originel, la grâce, le paradis ou l'enfer, qui ont fait verser des flots de sang dans le passé et qui, aujourd'hui encore, font le sujet de discussions interminables entre théologiens ?

N'abdiquons jamais le droit, qui appartient à tout être humain, d'user de l'intelligence qui nous a été départie. Donnons, entre des systèmes opposés, la préférence à celui qui nous paraît le plus conforme à la saine raison. Le problème subsiste sans doute ; mais il y a lieu d'espérer que la science spirite — toute jeune encore — parviendra, avec le temps, à le résoudre, comme elle a déjà résolu celui de la persistance de l'être au delà de la tombe.

*
* *

En ce qui concerne le médium qui fait l'objet de ce travail, il est à remarquer que si les Esprits qui le dirigeaient lui ont fourni des preuves in-

contestables de leur intervention et ont, en mainte occasion, démontré l'identité des désincarnés qui venaient se manifester à leurs parents ou amis, ils ne paraissent pas, néanmoins, avoir été fort avancés en matière religieuse ou philosophique. Si Home s'est laissé guider par leurs conseils, ainsi qu'on est en droit de l'admettre, ses tergiversations ne dénotent pas des convictions fortement assises. Né protestant, nous le voyons, en effet, passer au catholicisme, à l'âge de 23 ans, et manifester des velléités d'entrer au couvent, velléités auxquelles, heureusement, il renonce à temps, « doutant de trouver dans la cellule du moine la paix à laquelle il aspire. » Il ne cède plus, dès lors, aux sollicitations des prêtres qui, à plusieurs reprises, cherchent à le détourner de sa mission et à lui persuader que l'œuvre qu'il poursuit est une œuvre diabolique. A sa mort, il est enterré, selon le rite grec, dans le cimetière russe, aux environs de Paris, dans le caveau qui avait déjà reçu la dépouille de la fille qu'il avait perdue bien des années auparavant, et auprès de laquelle il avait désiré reposer. « Notre Seigneur ne s'attache pas à la forme, mais aux œuvres, » dit Mme Home, et son mari avait, sous ce rapport, la même largeur d'idées.

*
* *

Il est donc permis de croire qu'il ne sentait pas le besoin d'approfondir la question ardue des destinées ultérieures des âmes, et qu'il se contentait, à cet égard, de sa foi en l'immortalité, sans chercher à en scruter les détails. S'il eût désiré s'éclairer à cet égard, il lui eût été facile d'interroger ses guides spirituels. Une communication reçue d'un de ses amis américains, M. Ward Cheney (1), peu après la mort de celui-ci, aurait dû tout au moins attirer son attention sur cette question de l'au delà. Cet ami d'outre-tombe faisait les réflexions suivantes : « Eh bien ! Dan, c'est encore la vieille histoire ; que nous la répétions sur la terre ou dans le séjour éternel, on en est toujours au même point ; le même mystère nous enveloppe. J'avais espéré en savoir davantage et je vois que la vérité est toujours insaisissable..... J'ai vu ceux que j'aimais, nous nous sommes reconnus mutuellement ; à cet égard, il n'y a pas l'ombre d'un doute. Je n'ai pas vu de Dieu personnel et ne sais ce qu'il me sera donné de voir. J'élève mes pensées vers un Créateur grand et bon, car je suis convaincu qu'il existe un pouvoir qui crée et dirige tout avec intelligence ; je ne suis cependant pas au clair sur ce qu'il est. J'attends d'être renseigné ; il me reste

(1) Ward Cheney, chez qui avait été obtenue la preuve d'identité si intéressante, mentionnée p. 78 à 84.

à apprendre pourquoi l'imperfection se trouve côte à côte avec la perfection, le Bien avec le Mal. Le même pouvoir les a-t-il créés tous deux? Voilà, avec bien d'autres, les questions que je me pose ; ce sont les mêmes que je me posais déjà auparavant ; j'espère pourtant que la réponse ne se fera pas trop attendre..... Il y a une chose dont je suis sûr dès à présent, c'est que je suis toujours le même Ward Cheney ([1]). »

Cette communication, qui contenait, en outre, certains renseignements, donnant à sa famille des preuves de l'identité de celui qui l'envoyait, est en parfaite concordance avec bien d'autres, qui toutes démontrent péremptoirement, que le passage de l'existence corporelle à la vie spirituelle n'est pas accompagné d'un progrès anormal immédiat, mais que les connaissances des Esprits restent ce qu'elles étaient et qu'il n'y a pas lieu de leur accorder, sur bien des questions, plus d'autorité que nous n'en accordons aux incarnés. Qu'il y ait, pour parvenir à la connaissance, des difficultés inhérentes à toute créature, difficultés que notre passage à un autre genre d'existence laisse subsister, en tout ou en partie, c'est ce qui résulte des expériences faites dans ce domaine.

*
* *

([1]) *Life and Mission*, p. 403 et 404.

Il y a, dans la manière de voir de Home, une lacune qui mérite aussi d'être signalée. Quand il parle d'un Esprit qui a quitté notre terre, il l'envisage invariablement comme étant dans des conditions relativement favorables, et il semble tenir fort peu compte de ceux qui, ayant gravement contrevenu aux lois divines pendant leur existence terrestre, doivent avoir, par conséquent, à expier leurs méfaits dans l'au delà. Que fait-il de ces âmes et quelles sont leurs destinées ? Cette question, qu'il laisse dans l'ombre, a cependant une importance majeure, et on peut se demander de nouveau, si la théorie réincarnationniste, qui permet aux âmes déchues de se réhabiliter dans les existences ultérieures, n'offre pas, sous ce rapport, une solution des plus satisfaisantes.

CHAPITRE VII

Un beau caractère.

Quelles qu'aient été les idées du médium en matière philosophique, elles ne peuvent, toutefois, porter aucune atteinte à l'honorabilité de son caractère, et il nous reste, pour terminer cette biographie, à parler de ses remarquables qualités morales et à montrer en quelle estime il était tenu par tous ceux qui avaient été à même de l'apprécier.

Le lecteur comprendra aisément, que les contes ridicules et les attaques auxquelles il était constamment en butte, avaient pour principal objet de saper le spiritisme, en dénaturant les phénomènes qui sont à sa base et en représentant comme un personnage ne méritant aucune confiance un des principaux apôtres de cette doctrine.

* * *

A la suite des expériences citées p. 70 à 74, le Dr Hawksley faisait la déclaration suivante, par

laquelle on verra que, tout en différant de Home pour l'explication des phénomènes, il n'en rend pas moins témoignage à sa parfaite loyauté :

« En consentant à faire ce rapport, je me suis réservé la latitude d'exprimer mon opinion sur la cause de ces phénomènes ; ce n'est pas celle qui a cours généralement. Après un sérieux examen, j'en suis venu à la conclusion, que ces manifestations étaient provoquées par un Esprit intelligent, qui s'emparait du corps de mon ami et pouvait le quitter pour opérer, à distance, certains actes, jouer d'un instrument, par exemple, soulever et projeter des objets matériels, lire dans la pensée ou répondre d'une manière intelligente, par des *raps,* aux questions qui lui étaient posées. Les cas de possession dont il est parlé dans les Ecritures donnent lieu de croire que ces phénomènes sont identiques à ceux qui se passaient au temps du Sauveur ; ces possessions, suivant l'Evangile, ne prouvaient pas qu'elles fussent, ni une preuve de la culpabilité de ceux qui en étaient victimes, ni une punition ; il fallait plutôt y voir une épreuve ou un malheur, qui doit avoir sa raison d'être, mais nous est resté jusqu'ici tout à fait incompréhensible. En ce qui concerne M. Home, quoique je sois porté à croire qu'il était possédé, ce que j'ai connu de sa vie et de ses qualités me laisse absolument convaincu de

sa véracité, de son honnêteté, de sa bienveillance et de la noblesse de son caractère.

« Thomas HAWKSLEY (1). »

* * *

Les déclarations de Crookes sont tout aussi catégoriques :

« De même que tant d'autres hommes, qui s'occupaient peu de ces questions, » écrivait-il dans *le Spiritualisme vu à la lumière de la science moderne,* « je pensais que toute cette affaire n'était que superstition, ou tout au moins truc inexplicable. » Mais, après avoir commencé avec Home ses expériences, dans l'intention de prouver aux spiritualistes la folie de leur foi, il lui écrit, le 12 avril 1871 : « Ne vous gênez pas pour me citer comme un de vos plus fermes adhérents. Une demi-douzaine de séances dans le genre de celle de hier soir, avec quelques hommes de science bien qualifiés, suffiraient pour faire admettre scientifiquement ces vérités, qui deviendraient alors aussi incontestables que les faits de l'électricité (2). »

(1) *Life and Mission,* p. 189.
(2) *The Gift,* p. 96.

Ce qui, en 1870, était superstition ou truc, était devenu vérité en 1871.

* * *

En 1853, Home avait fait la connaissance d'un théologien, prédicateur distingué, le Dr Thomas Clark, qui fut plus tard évêque de Rhode-Island. C'était un ami de la famille Cheney; il habitait Hartford, non loin de South-Manchester, ce qui lui avait permis de faire des expériences et d'arriver à se convaincre de la réalité des rapports entre incarnés et désincarnés. Resté en relation avec Home, auquel il écrivait fréquemment, le passage suivant d'une de ses lettres, en date du 2 juin 1854, prouve le cas qu'il faisait du médium et de son œuvre : « Vous pouvez vous flatter d'avoir été pour bien des gens l'instrument d'un bonheur et d'une paix inestimables ; il en est dont vous avez complètement transformé l'existence, et vous avez porté la lumière dans des demeures, auparavant plongées dans les ténèbres (1). »

Que répondre de plus concluant à ceux qui demandent à quoi sert le spiritisme ?



(1) *The Gift*, p. 39.

A côté de ces attestations, dont le dossier de Mme Home fournit bien d'autres exemples, la vie même du médium le présente sous un jour singulièrement sympathique. On rencontre dans sa biographie plus d'un trait à son honneur, qui n'a vu le jour que grâce aux accusations calomnieuses dont il était fréquemment l'objet et qui appelaient une réfutation.

Un de ces faits — assez curieux par son point de départ — avait trouvé créance dans les journaux américains, sans qu'on ait pu savoir de qui il provenait : on prétendait, qu'en reconnaissance des bienfaits de la famille Rymer, dans laquelle il avait été reçu à Ealing, en 1855, Home s'était permis de commander, au nom de M. Rymer, une fourrure du prix de 50 livres sterling et de se l'approprier. Or, il y avait bien un fond de vérité dans ce racontar, mais, au lieu de s'être approprié indûment un objet de la valeur de 50 livres, c'était lui qui avait fait don de cette somme. Voici comment :

Quelques années après son séjour à Ealing, M. Rymer avait perdu tout ce qu'il possédait; désespérant, en sa qualité de spirite, de se relever en Angleterre, il partit pour l'Australie dans le but d'y refaire fortune, si possible. Sa femme et ses enfants désiraient l'y aller rejoindre, mais n'en ayant pas les moyens, Mrs. Rymer

s'adressa à Home, qui lui avança ces 50 livres. Le 1er novembre 1859, elle lui écrivait une lettre dans laquelle se trouve ce passage, qui prouve l'inanité de l'accusation portée contre le médium : « Mon cher Dan. Je ne trouve pas de paroles pour exprimer ma reconnaissance de l'affectueuse libéralité qui me permet de suivre mon cher mari dans son nouveau pays. Je vous remercie cordialement et sincèrement de votre don et aussi de vos prières et de vos vœux. Croyez à mon affection et à mes prières pour vous, et soyez sûr, mon cher Dan, que toujours, dans les pays lointains comme dans celui-ci, je resterai votre sincère amie. — Emma RYMER. »

C'est là une des mille calomnies par lesquelles on a cherché à ternir sa réputation [1].



Malgré toutes les difficultés auxquelles il se heurta au cours de son existence, son cœur, ni sa main ne restaient jamais fermés, lorsqu'il s'agissait de soulager les souffrances de plus malheureux que lui. Ici, il trouve de l'emploi pour la palette d'un jeune artiste ignoré ; là, ses soins et ses subsides sauvent la femme malade d'un pauvre ouvrier ; ailleurs, c'est une mère qui

(1) *Life and Mission*, p. 48 et 49.

le remercie de ce qu'il a fourni à son fils les moyens de se faire une place au soleil. Ce sont là des circonstances, dans les détails desquels il n'est pas convenable d'entrer, soit, comme le dit Mme Home, parce qu'ils pourraient faire de la peine aux personnes qu'ils concernent, soit parce qu'il aurait répugné à la modestie du médium lui-même, de les voir livrer à une trop grande publicité. Citons-en cependant quelques traits, pour bien faire connaître le caractère de l'homme dont nous nous occupons ici.



En 1870, Home recevait d'une personne malade à la campagne et qui, probablement, mourut sans avoir eu l'occasion de faire sa connaissance, une lettre, dont voici quelques lignes :

« Monsieur,

« J'ai appris journellement de Londres, par mon fils, de quelle bonté paternelle vous avez fait preuve à notre égard et comment vous avez été un sauveur pour mon pauvre fils dans sa lamentable situation. Je ne saurais assez vous témoigner la reconnaissance que j'éprouve pour vos bontés ; vous avez fait voir en cela combien votre cœur est compatissant. Mon pauvre fils s'efforcera de vous en récompenser, et j'ai la

conviction qu'il se montrera, avec le temps, digne de ce que vous avez fait pour lui. Recevez de nouveau, je vous prie, l'assurance de la gratitude d'un père éprouvé, qui n'oubliera jamais vos bienfaits vis-à-vis de son pauvre garçon ; sans votre aide, il ne se serait jamais tiré d'affaire [1]. »

* * *

L'empereur Alexandre II, qui avait Home en grande affection, lui avait demandé plus d'une fois en quoi il pourrait lui être agréable ; le seul usage qu'il fit des offres de Sa Majesté fut d'intercéder, un jour, en faveur d'un individu, dont le pardon lui fut accordé sur le champ ; un des parents du coupable, connaissant l'intérêt que l'empereur portait à Home, l'avait prié de présenter cette requête [2].

* * *

Une phase bien douloureuse pour Home fut celle qu'il eut à traverser pendant la guerre franco-allemande. Il était arrivé au quartier-général allemand, en qualité de correspondant d'un journal anglais, quelques heures avant la bataille de Sedan. Le lendemain, il en parcourait le théâtre. Les scènes de souffrances dont il fut alors témoin étaient plus que n'en pouvait supporter

(1) *Life and Mission,* p. 325. — (2) D., p. 363 et 364.

sa nature sensitive et compatissante; muni d'un sauf-conduit qui lui permettait de suivre les opérations des armées allemandes, il eut souvent l'occasion de venir en aide aux victimes de la guerre, et les mois de septembre, octobre et novembre 1870 portèrent à sa santé un coup irréparable. Il faut au spectateur d'une grande guerre un cœur et des nerfs d'acier, qui faisaient absolument défaut chez Home.

*
* *

Le correspondant du *Daily Telegraph,* présent un jour à une rencontre du médium avec le roi Guillaume, écrivait à son journal : « Le roi eut bientôt reconnu M. Home ; il s'adressa à lui avec bonté, lui rappela les miracles auxquels il lui avait été donné d'assister par son moyen et s'informa des « Esprits » sur un ton qui n'avait rien de sceptique. « Il y avait, » ajoute Mme Home, « quelque chose de dramatique dans cet entretien de quelques minutes entre le représentant couronné de la force triomphante et l'homme qui avait été pour ses contemporains l'instrument de conviction à l'existence, tout autour d'eux, de forces dont ils ne s'étaient fait jusque-là aucune idée (1). »

*
* *

(1) *Life and Mission,* p. 327 et 328.

Une lettre d'un lieutenant de réserve westphalien, R. Sauer, adressée de Beyrouth (Syrie) à Home, en date du 21 novembre 1871, renferme des témoignages de reconnaissance fort touchants; son auteur s'y excuse du retard qu'il a mis à donner de ses nouvelles au bienfaiteur, sans les soins duquel la mort aurait fait une victime de plus ([1]).

*
* *

Plusieurs autres épisodes de l'année terrible témoignent du dévouement déployé par notre médium en diverses circonstances; ne pouvant tout citer, je renvoie aux ouvrages, publiés par sa veuve, le lecteur désireux de connaître d'une manière plus complète cette vie si intéressante.

*
* *

Tel fut l'homme que, dans des conférences faites à Genève en décembre 1895 et janvier 1896, M. Aloïs Berthoud, professeur en théologie, n'a pas craint de représenter comme ayant renié, sur la fin de sa vie, sa croyance aux Esprits et à leur influence sur toute son existence. Le conférencier s'appuyait, il est vrai, sur un ouvrage publié sous le pseudonyme du Dr Philip Davis,

([1]) *Life and Mission*, p. 328 et 329.

ouvrage qui n'avait qu'un but — à part la question financière — le dénigrement et l'anéantissement du spiritisme (1).

Mais cette admirable doctrine est aujourd'hui trop solidement assise, pour pouvoir être ébranlée par les arguties de ses détracteurs, et il est difficile de comprendre comment le savant professeur a pu prendre au sérieux des affirmations aussi manifestement contraires à la vérité; comment surtout il a osé publiquement s'en prévaloir. Faisant, à ce qu'il a dit, depuis deux ans, des recherches dans ce domaine, M. Berthoud aurait dû avoir connaissance de la polémique, engagée en janvier 1893, dans la *Semaine religieuse* (2) et la *Feuille d'avis* (3), touchant l'identité de ce prétendu docteur. Il y était affirmé que l'auteur de ce pamphlet était Louis Jacolliot, déjà connu par ses ouvrages anti-chrétiens : *La Bible dans l'Inde, Christ et Chrishna, L'Histoire des Vierges* et *Les Fils de Dieu*, que la presse chrétienne s'est bien gardée de porter aux nues, comme elle l'a fait de *La Fin du Monde des Esprits.*

(1) Le prétendu Dr Philip Davis affirmait — et M. le professeur s'autorisait de cette affirmation — avoir obtenu de Home la confidence en question, sous la condition de ne pas la divulguer avant sa mort. Moyen commode, sinon honnête, de ne pas s'attirer un démenti de la personne calomniée.

(2) 14 et 21 janvier.

(3) Pages 1021 à 1024.

En ce qui concerne Home, il eût été facile à M. Berthoud d'être renseigné de première main, la veuve du célèbre médium étant domiciliée à Genève à l'époque où il faisait ses conférences. Mais il est des personnes — même des professeurs en théologie — qui se garderaient bien de pousser trop loin leurs investigations, dans la crainte de se heurter à des découvertes pouvant les mettre dans la nécessité de modifier des conceptions qui leur sont chères. Fermer les yeux à la lumière leur paraît préférable.

L'accusation portée contre Home était trop grave pour rester sans réplique. J'avais pensé que le plus simple était d'en demander une réfutation à sa veuve.

« Les absurdités et les calomnies répandues sur le compte de mon mari, » me répondit Mme Dunglas Home, « ont été tellement nombreuses et variées, que j'aurais eu trop à faire, si j'avais voulu entreprendre de les démentir chaque fois que le cas s'est présenté. J'ai publié deux ouvrages, dans lesquels sa vie est racontée avec des détails circonstanciés, et où le lecteur impartial peut juger de son caractère et de ses mérites. »

Après m'avoir montré le portefeuille dans lequel sont renfermés les précieux documents qui lui ont permis la publication de la biographie

analysée dans ces pages : « Sa vie, » m'a-t-elle dit, « a été celle d'un saint ; il est mort comme un saint et, jusqu'à ses derniers instants, il n'a cessé d'affirmer la réalité de ses relations avec le monde des Esprits. »

Tout en admettant qu'il puisse y avoir quelque exagération dans l'enthousiasme des souvenirs d'une épouse qui portait à son mari une affection profonde, j'ai lieu de croire, après avoir pris connaissance des ouvrages mentionnés, que l'espèce de culte qu'elle rend à sa mémoire se justifie par toute une vie de dévouement à sa mission et à ses semblables.



Ses derniers moments, tels qu'ils sont racontés dans *Life and Mission* (1), sont le digne couronnement d'une si belle carrière.

« En juin 1886, » y est-il dit, « survint la complication dont il avait prédit le danger ; les deux poumons étant attaqués, le mal fut bientôt irrémédiable (2). Nous savions tous deux, pendant les trois derniers jours, que tout était fini pour nous sur la terre. Conservant jusqu'au bout pleine conscience de lui-même, la résignation — une

(1) P. 416.

(2) Il n'est donc pas mort d'une maladie nerveuse, comme l'ont prétendu ses détracteurs.

résignation ineffable — illuminait ses traits, tandis que le lien fragile qui reliait l'âme au corps s'en détachait lentement. Son unique pensée tendait à m'inspirer la force de lui survivre et de me faire comprendre qu'il ne partait que peu avant moi. Il me parlait surtout de la grande bonté de Dieu envers nous et de nos amis dans les cieux. Ceux-ci l'entouraient ; il les voyait, les nommait ; ses traits étaient rayonnants et il tendait ses mains vers eux. Il ne souffrait plus ; la mort vint sans nulle agonie, comme il l'avait prédit. Durant ces dernières heures, il semblait ne plus être de notre monde ; l'âme, dégagée de la matière, anticipait déjà sur son union avec l'Etre Suprême, et la vie éternelle — cette vie qui, pour lui, n'était ni un songe, ni une simple espérance, mais à laquelle il s'était préparé par toute sa vie terrestre — en cet instant, au moment d'une mort glorieuse et paisible, il la voyait s'ouvrir lumineuse devant ses yeux, tandis que peu à peu, sans souffrance, les derniers liens entre l'Esprit et le corps se relâchaient doucement. En abandonnant sa dépouille terrestre, l'Esprit y avait déposé l'empreinte de la félicité des cieux, une paix qui semblait répéter, avec l'apôtre : « O mort ! où est ton aiguillon ? O sépulcre ! où est ta victoire ? »

*
* *

Il fut déposé dans le caveau qui avait déjà reçu la fille qu'il avait perdue ; ses funérailles furent, selon le désir exprimé dans son testament, aussi simples que possible, et tout signe de deuil en fut supprimé. Les prêtres qui officièrent à l'église russe avaient revêtu leur chasuble de fête, blanche et or, au lieu de la tunique noire conventionnelle, et le cercueil, tout couvert de fleurs, placé sur un dais brillamment éclairé, n'avait absolument rien de lugubre. Ayant toujours considéré la mort comme une délivrance et non comme une malédiction, il avait tenu à manifester sa foi jusque dans cette cérémonie suprême.

Son tombeau est à Saint-Germain. Une croix de marbre blanc se dresse au-dessus d'un calvaire. On y lit ces mots : « Daniel Dunglas Home. Né à la vie terrestre, près d'Edimbourg (Ecosse), le 20 mars 1833. Né à la vie spirituelle : « A un autre de discerner les Esprits » (I Corinthiens, ch. 12, v. 10) : le 21 juin 1886. »

CHAPITRE VIII

Conclusion.

Si j'ai réussi à démontrer, dans cette notice, l'entière bonne foi du médium dont je viens de raconter la vie, on devra reconnaître que le spiritisme, dont il fut un des principaux propagateurs, a droit à un examen sérieux de la part de tous ceux que préoccupe le problème de l'au delà.

En présence des nombreux faits cités et des témoignages irrécusables et désintéressés qui se pressent dans les ouvrages dont j'ai fait mention — et dont, je le répète, je n'ai donné que quelques exemples — que devient cette affirmation de M. le prof. Aloïs Berthoud, que Home aurait avoué, à la fin de sa carrière, n'avoir jamais cru à l'intervention des Esprits, dans les étonnantes manifestations constatées en sa présence? Les faits sont là, et une déclaration du médium lui-même, l'eût-il réellement faite — ce qui n'est pas — ne pourrait nullement infirmer les attestations des centaines de témoins dont les lettres sont entre les mains de sa veuve.

L'argumentation du savant professeur reposait principalement sur deux points :

1° William Crookes, le célèbre chimiste — quelque incontestables que soient sa loyauté et ses mérites comme savant — s'est laissé mystifier par une jeune fille, qui lui avait été envoyée d'Amérique avec cette mission spéciale. Le spiritisme était alors agonisant et ses adeptes avaient pensé qu'ils lui donneraient une vie nouvelle, s'ils parvenaient à entraîner dans leurs rangs un homme de si haute valeur. Cette histoire serait, selon le conférencier, la plus colossale mystification du siècle.

2° Home était un vrai médium — affirmation de M. Berthoud, précieuse pour ses adversaires — mais les Esprits ne sont pour rien dans les phénomènes ; la cause en est ailleurs.

* * *

On a vu ce qu'il en est de ce second point. Quant à la prétention de faire passer pour un naïf un savant qui a étonné le monde par ses admirables découvertes, il suffira de dire qu'elle est, comme celle concernant Home, tirée de *La Fin du Monde des Esprits,* ouvrage ne méritant, ainsi qu'on l'a vu plus haut, aucune confiance. Ceux qui savent que Miss Florence Cook

était anglaise — n'ayant vraisemblablement jamais vu l'Amérique — qu'elle est actuellement mère de famille et habite le pays de Galles ; qu'elle n'avait que quinze ans lorsque Crookes, ayant entendu parler de ses facultés exceptionnelles, désira faire sa connaissance ; que les manifestations se prolongèrent pendant trois années consécutives et que c'est chez lui que se tenaient les séances, ceux-là diront de quel côté se trouve la naïveté ; du côté de ceux qui examinent et se rendent compte par eux-mêmes, ou du côté de ces directeurs des âmes et de ces soi-disant savants qui refusent de se rendre à l'évidence, admettant sans hésitation les faits les plus étonnants, à condition seulement qu'ils se soient passés il y a deux mille ans, mais fermant obstinément les yeux pour ne pas voir les faits contemporains similaires, de crainte d'être obligés de reconnaître les erreurs dont leur enseignement est entaché et d'avoir à modifier leurs croyances en conséquence.

Mais en quelle médiocre estime ne faut-il pas tenir l'intelligence de ses auditeurs pour oser, après des assertions si peu fondées, conclure de la façon étonnante que voici : « Du moment qu'un homme aussi éminent que M. Crookes s'est laissé mystifier, nous pouvons nous dispenser d'examiner les autres preuves fournies par les spirites ! »

Et M. Berthoud s'est étonné de la verte réplique qui a été faite à ses sophismes !

Si le spiritisme n'eût pas reposé sur des bases plus solides que celles indiquées par M. Berthoud, il n'eût certes pas recruté les millions d'adeptes qu'il compte aujourd'hui dans ses rangs. Ce ne sont pas quelques personnages, fussent-ils des plus haut placés, qui auraient pu provoquer un mouvement de cette importance ; les constatations d'innombrables témoins ont été nécessaires pour produire un tel résultat. C'est chez des centaines et des milliers d'individus que la médiumnité s'est manifestée, depuis le jour où les coups étranges frappés à Hydesville dans la famille Fox ont mis sur la voie de la possibilité des communications entre incarnés et désincarnés. Dès lors — en moins de cinquante ans — des millions de personnes ont obtenu, par le moyen de ces manifestations, la preuve de la réalité de l'existence au delà de la tombe et y ont trouvé des consolations que la foi chrétienne était impuissante à leur donner.

L'immense majorité de ces médiums se rencontrant dans les familles, les communications qu'ils obtiennent sont, le plus souvent, trop intimes pour être divulguées. On a remarqué que les expériences faites en petit comité, à l'abri des sceptiques et des farceurs, étaient les plus pro-

pices au succès, et ce sont celles aussi qui ont entraîné le plus grand nombre d'adhésions. Elles inspirent nécessairement plus de confiance, car il serait puéril de croire à la tromperie, et surtout à la tromperie pratiquée jour après jour, des années durant, dans des milieux où aucun intérêt n'est en jeu.

Les médiums qui se sont faits comme tels une réputation sont néanmoins fort nombreux. Le *Light*, de Londres, a publié, depuis deux ou trois ans, une série de récits de son représentant, M. Heywood, concernant des médiums qu'il a interviewés et sur lesquels il donne des détails extrêmement intéressants, avec de nombreuses preuves à l'appui. Voici les noms de ces médiums :

Mmes Everitt, Ellen Green, Florence Cook, Russell Davies, Titford, Stansfield, Vincent Bliss; Mlle Rowan Vincent ; MM. Morse, Duguid, Anderson, Slater, Spriggs, Wallis, Champernowne et général Lorrison.

Le Messager (1), de Liège, a donné, de 1894 à 1896, la traduction de quelques-uns de ces articles ; ils concernent Morse, Brown et Clarke, et Mmes Everitt, Stansfield et Titford. Ce journal avait aussi publié antérieurement des articles sur les

(1) *Le Messager,* Liège, bi-mensuel, 5 fr. par an.

médiums Armitage et Melchers (tirés du *Light* et des *Spiritualistische Blaetter,* de Berlin).

En parcourant ces différents rapports, on est frappé de l'étonnante variété des manifestations qui y sont mentionnées et, en même temps, de la similitude des phénomènes, dans lesquels on est souvent obligé de reconnaître une même origine.

*
* *

Qu'on veuille bien se reporter aux difficultés que présente l'étude de l'histoire, tant profane que religieuse, des mystères bibliques ou de certains faits affirmés dans les temps anciens, tels que le démon de Socrate ou la mission de Jeanne d'Arc. Qu'on les compare aux manifestations de nos jours : Maisons hantées qui semblent se multiplier, sans que les efforts de la police parviennent — le plus souvent — à découvrir les causes des perturbations ; apparitions entraînant l'effarement de populations nombreuses ; désarroi des corps scientifiques et religieux, provoqué par la clairvoyance d'une jeune fille — Mlle Couësdon — au sujet de laquelle surgissent autant d'opinions que d'examinateurs. En présence de toutes ces étrangetés, on se convaincra, sans doute, qu'il y a — comme dit Hamlet — sous la voûte du

firmament, plus de choses que notre philosophie n'en peut concevoir.

*
* *

Il est, heureusement, des hommes qui ne pensent pas que le meilleur moyen de parvenir à la connaissance de la vérité, soit de travestir les faits ou de les ignorer. Aussi, à côté des matérialistes et des chrétiens, ou soi-disant tels, qui, depuis près de cinquante ans ont rivalisé de violence vis-à-vis du spiritisme — lequel ne s'en est pas plus mal porté, au contraire — s'est-il trouvé une phalange de plus en plus nombreuse de savants pour se vouer à l'étude de ces problèmes mystérieux. La science ne peut décidément plus se dérober au devoir de les approfondir.

Nous nous bornerons à mentionner le remarquable ouvrage d'Alfred Russell Wallace, l'éminent naturaliste : *Les Miracles et le Spiritualisme moderne;* celui d'Aksakow, conseiller d'Etat à la cour de Russie : *Animisme et Spiritisme,* et ceux du colonel de Rochas : *L'Extériorisation de la Sensibilité* et *l'Extériorisation de la Motricité.*

Dans ce dernier volume, le colonel de Rochas s'applique à démontrer la réalité des facultés médianimiques d'Eusapia Paladino, le célèbre médium napolitain, en présence de qui César

Lombroso a constaté des phénomènes si évidents, qu'il n'a pu s'empêcher de déclarer « être tout confus et au regret d'avoir combattu avec tant de persistance la possibilité des faits dits spirites [1]. »

Quoique l'éminent aliéniste fasse des réserves quant à la cause de ces faits, il est permis d'espérer que ce premier pas l'amènera un jour ou l'autre à passer du matérialisme au spiritualisme. Bien d'autres, qui ont étudié la question, ont trouvé leur voie par ces communications d'outre-tombe, alors qu'ils n'avaient cru qu'à des trucs et à des illusions.

*
* *

Dans un précédent ouvrage, publié en 1890 [2], l'auteur de cet opuscule a cherché à prouver, par de nombreux exemples, appuyés sur les témoignages les plus irrécusables, l'évidence du phénomène spirite ; dès lors, les faits se sont multipliés et les différentes écoles qui, sous les noms d'occultistes, de théosophes, de swedenborgiens, etc., travaillent à percer ces mystères, y jetteront de jour en jour une plus vive lumière.

Aucune science n'est parfaite ; celles même

(1) Lettre à M. Ernesto Ciolfi, à Naples, du 25 juin 1891.

(2) *Cherchons !*

qu'on croit les plus sûres sont sujettes à d'incessantes modifications. S'il en est ainsi dans le domaine de la matière, s'étonnera-t-on des difficultés que présente l'étude des choses de l'Esprit ?

*
* *

Puissent ces pages contribuer à lever quelques préventions et à réaliser quelque progrès !

APPENDICE

M. le prof. Aloys Berthoud. Ses concessions et ses réticences.

Ce livre était sous presse, lorsque nous avons appris que M. le prof. Berthoud avait publié ses trois conférences [1], qu'il fait suivre de réponses aux critiques qui leur avaient été faites.

Laissant à des plumes plus compétentes le soin de réfuter — si elles le jugent bon — les théories théologiques de M. Berthoud, nous ne pensons pas pouvoir nous dispenser de présenter quelques observations sur les points en rapport avec notre sujet spécial.

* * *

Le savant professeur se demande s'il n'aurait pas été trop large et trop généreux vis-à-vis de sa partie adverse [2]. Nous ne partageons pas ce

(1) *Le Surnaturel chrétien en regard de l'hypnotisme et du spiritisme.*

(2) *Le Surnaturel,* p. 71.

scrupule ; mais nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre d'une polémique qui ne peut être que favorable à notre cause.

Voilà bientôt cinquante ans, en effet, que les spirites luttent pour faire admettre les phénomènes qui sont à la base de leurs convictions. M. Berthoud leur a apporté l'appui de témoignages dont la valeur est considérable ; il y aurait ingratitude de notre part à ne pas le reconnaître.

Nous sommes convaincu que beaucoup de ceux dont le scepticisme aura été ébranlé par ses affirmations, voudront en savoir davantage. Il en résultera des séances, dont les unes ou les autres ne pourront manquer d'apporter leur part de preuves et d'attirer à nous ceux qui se seront trouvés en face de manifestations qui ne s'expliquent logiquement que par l'intervention des désincarnés. M. Samuel Guppy — un Anglais, à ce que nous croyons, et non un Américain, comme le dit M. Berthoud (1) — dont la femme est un médium hors ligne, est un de ces exemples, plus nombreux qu'on ne croit, des conversions opérées par les inattendus qui viennent, parfois, ouvrir les yeux des plus prévenus.

*
*   *

(1) *Le Surnaturel*, p. 98.

Passant à la critique, nous féliciterions M. Berthoud de s'être effacé, autant que possible, devant les hommes les plus compétents en ces matières [1], s'il s'était vraiment adressé à ceux qui pouvaient le plus sûrement le renseigner. Mais comment n'a-t-il pas compris qu'il faisait fausse route, en prenant pour guide le prétendu Dr Philip Davis? Comment expliquer que le savant professeur, si méticuleux lorsqu'il contrôle les affirmations des Wallace, des Crookes, des Zöllner, des Aksakof, des de Rochas ou des Metzger, accepte, avec une si incroyable légèreté, les dires d'un homme qui n'a pas osé appuyer de son vrai nom les mensonges et les calomnies qu'il publiait? On affirme — et M. Berthoud paraît l'admettre [2] — que c'est Louis Jacolliot, bien connu par ses écrits contre le christianisme, qui est l'auteur de *La Fin du Monde des Esprits*. Sont-ce ses ouvrages antérieurs, *La Bible dans l'Inde,* ou *Christ et Chrishna,* qui ont inspiré à M. Berthoud tant de confiance en Louis Jacolliot, qu'il ait puisé chez ce pamphlétaire la majeure partie de ses arguments?

*
* *

(1) *Le Surnaturel,* p. 72.
(2) *D°,* p. 49.

M. Berthoud en puise aussi, il est vrai, chez ses adversaires ; il cherche à donner le change, en citant certaines phrases soigneusement triées, qui — séparées de leur contexte — sembleraient lui donner raison. Elles démontrent simplement, toutefois, aux lecteurs impartiaux, que les auteurs cités ont poursuivi leurs recherches sans parti-pris et avec la ferme volonté de parvenir à la découverte de la vérité.

*
* *

En résumé, le prétendu Dr Philip Davis, en écrivant son livre de *mauvaise foi,* s'est heurté à une difficulté : La médiumnité incontestable de Home. En faisant renier au célèbre médium sa croyance aux Esprits, la difficulté était tournée, et l'auteur de *La Fin du Monde des Esprits* n'a pas hésité à lancer cette calomnie, après avoir attendu, pour plus de sûreté, que celui qu'il attaquait ne fût plus là pour le démentir.

Les pages qui précèdent font justice de cette infamie, impardonnable de la part d'un homme qui se dit l'ami de celui qui en est l'objet. Mais cette prétendue amitié est un mensonge de plus ; peut-être l'auteur du pamphlet en question ne connaissait-il pas même le médium.

La fausseté de l'assertion concernant Home

donne la mesure du degré de confiance que mérite son livre.

*
* *

Nous ne comprendrions pas l'importance que M. Berthoud prête à un écrivain si peu recommandable, si nous ne savions combien est vraie la théorie chère à notre contradicteur : celle de la suggestion et de l'auto-suggestion, dont il nous paraît inconsciemment subir l'influence.

Expliquons-nous :

Nous savons, par expérience, combien il est difficile de renoncer à des croyances qui nous ont été inculquées dès notre bas âge. Ce qui a pénétré dans le cerveau de l'enfant et de l'adolescent ne s'en extirpe qu'à grand'peine. Là est l'explication du petit nombre des conversions; là, les efforts faits, par ceux appartenant à des confessions différentes, pour se convaincre mutuellement, sans, d'ailleurs, y parvenir, si ce n'est en des cas très rares. Tous demeurent dans leurs croyances respectives, sincèrement persuadés d'être dans le vrai, à l'exclusion de tous les autres.

Elevé dans les principes orthodoxes, appelé par sa vocation à les affermir de plus en plus, M. le prof. Berthoud s'imagine très loyalement avoir des convictions personnelles, et ne se doute pas qu'elles sont le fruit de son *éducation pre-*

mière, dans laquelle la *suggestion* joue un rôle des plus importants.

Aussi affirme-t-il, sans ambages, que « sa foi reste absolument réfractaire à ce système d'exploitation régulière des morts, qui fait le fond du spiritisme, et que, toutes les séances auxquelles il pourrait assister, n'y changeraient rien (1). »

Fondé sur l'excellence de sa cause, il s'assimile aisément tous les arguments qui sont en faveur de ses idées, tandis que ceux qui les contredisent rencontrent une barrière infranchissable.

* * *

C'est une ténacité semblable qu'on a pu observer chez M. le pasteur Huet, qui, malgré les preuves les plus concluantes de la réalité des manifestations, après avoir été, *pendant cinq ans,* un ardent propagateur du spiritisme, a fait misérablement défection à la suite d'un entretien de *deux ou trois heures* avec quelques collègues orthodoxes. La brochure qu'il a publiée à cette occasion est des plus curieuses (2).

* * *

(1) *Le Surnaturel,* p. 73.

(2) Après cinq ans de Spiritisme.

Ah ! c'est que la crainte de Satan et de ses anges subsiste encore dans bien des esprits — sans que cela paraisse — et, lorsqu'on a été élevé dans la persuasion, qu'il n'y a *que* la foi qui sauve, on craint de perdre cet *unique* moyen de salut. C'est pourquoi les conversions *in extremis,* plus ostensibles chez les catholiques que chez les protestants, sont encore relativement fréquentes.

*
* *

Signalons, en passant, les cas de folie, si souvent causés par l'état d'exaltation et les terreurs religieuses, et dont nos adversaires n'ont pas l'air de se douter, lorsqu'ils prétendent que les spirites peuplent les maisons de santé, affirmation qui est loin d'être démontrée.

*
* *

Nous n'en dirons pas davantage.

Après les déclarations de M. le prof. Berthoud, il serait plus que présomptueux de penser qu'il puisse jamais renoncer aux croyances qu'il estime être seules légitimes. Qui sait, pourtant ? On voit des choses si extraordinaires ! C'est donc moins pour lui, que nous présentons les observations

ci-dessus, que pour les lecteurs sérieux, auxquels les mystères de la vie donnent parfois à réfléchir.

A ceux-là, nous disons :

« Examinez toutes choses et retenez ce qui est bon. » Voyez si, dans les phénomènes cités, ou dans ceux qui viendront à votre connaissance, soit que vous les éprouviez vous-mêmes, soit que vous les rencontriez dans des écrits spéciaux, il n'en est pas qui, absolument avérés, ne trouvent aucune explication logique et vraie — de nos jours comme dans tous les temps — sinon dans le fait de l'intervention des soi-disant morts.

Choisissez entre les affirmations loyales de ceux qui ont examiné, et dont beaucoup sont des savants de premier ordre, et celles du prétendu Dr Philip Davis.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

			Pages
Introduction		. . . .	1
Chapitre I.	—	Notice biographique	11
Chapitre II.	—	Médiumnité	34
Chapitre III.	—	Histoire apocryphe	85
Chapitre IV.	—	La crainte du « Qu'en dira-t-on ? » . . .	95
Chapitre V.	—	Epreuves	101
Chapitre VI.	—	Aperçu philosophique	112
Chapitre VII.	—	Un beau caractère	129
Chapitre VIII.	—	Conclusion	141
Appendice.	—	M. le prof. A. Berthoud. Ses concessions et ses réticences	150



REVUE DES LIVRES

Comment on se défend de la **Migraine** *et du* **Mal de tête** par le *docteur* DHEUR. Broch. de 36 pages, 2ᵉ édit. Prix : 1 fr., à la *Librairie du Magnétisme*, 23, rue Saint-Merri. Paris.

Ouvrage du même auteur très bien étudié et résumé en aussi peu de pages que possible.

Après avoir décrit l'étiologie des diverses *migraines*, leur diagnostic, leur pronostic, il traite des différentes sortes de *maux de tête*, qui se présentent presque toujours comme symptômes de certaines maladies que l'on doit d'abord chercher à faire disparaître ou tout au moins à améliorer ; puis il indique le traitement médical que sa longue expérience lui fait considérer comme devant donner les meilleurs résultats.

Comment on défend **son Nez**. Lutte contre les Rougeurs, l'Ozène, les Polypes et autres Infirmités, par le *docteur* R. BONNET, chef de clinique des maladies du nez, de la gorge et des oreilles. Broch. de 48 pages, 2ᵉ édit. Prix : 1 fr., *même librairie*.

Depuis la congestion du nez (nez rouge, bourgeonné) et les comédons (vers du nez) qui ne sont pas dangereux, jusqu'aux polypes et au saignement de nez, en passant par le coryza (rhume de cerveau), l'ozène, les végétations adénoïdes, et d'autres cas encore, qui sont successivement étudiés ici, le *Nez* et les fosses nasales sont exposés à un grand nombre de maladies dont plusieurs présentent une certaine gravité. C'est pour les éviter et ensuite pour les guérir que l'auteur a écrit cet excellent petit ouvrage qui se recommande à l'attention de tous.


BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 05676 951 4

